

HENRY LE PLOMBIER

J'avais préparé mon intervention chez quelqu'un qui m'avait fixé un rendez-vous pour un problème de plomberie. Je ne m'attendais pas, en cette belle journée ensoleillée de mai, à me retrouver au milieu d'une situation étrange. Laissez-moi vous raconter ce qui s'est réellement passé. Tout d'abord, je vais vous présenter mes charmants voisins, toujours souriants. Suivez-moi quand ils vous saluent de la main. Voici Paul, un homme robuste et très grand, qui porte fièrement des lunettes et une barbichette grisonnante. Il me fait penser à un professeur d'histoire. Toujours occupé avec sa passion pour sa belle Mustang noire, qu'il aime laver méticuleusement en faisant rugir le moteur.

Les voitures ne sont pas vraiment ma passion, la mienne est bien différente, si vous comprenez ce que je veux dire... « Bonjour Paul, comment allez-vous ? » lui demandais-je. « Bonjour Henry, bien et vous ? » répondit-il. « Je vais bien, merci. Permettez-moi de vous présenter à mes lecteurs, je pense qu'ils seront ravis de faire votre connaissance. Mais où est donc passée votre charmante épouse ? » demandai-je. « Marie-Rose devrait avoir fini de préparer la tarte aux pommes, elle ne va pas tarder à nous rejoindre. En attendant, asseyez-vous. Nous allons prendre une bière, vous trinquerez bien en ma compagnie. »

Paul, je serais ravi de trinquer à votre santé.

<<Ah, Henry, vous voilà !>>s'exclama Marie-Rose en apercevant que j'étais assis à côté de son mari. Elle était superbe dans son ensemble bleu marine et sa chemise blanche. Sa gentillesse et son sourire éclairaient la douceur de son visage, même si elle venait d'avoir soixante-cinq ans. Elle paraissait bien plus jeune. Doucement, elle me tendit sa main en me remerciant chaleureusement de ma présence.

<<Regardez ce que j'ai préparé spécialement pour vous : ma fameuse tarte aux pommes, comme vous l'aimez.>>

Sa douce odeur de la pomme me te tillait, les narines
J'en avais déjà l'eau à la bouche de pouvoir la déguster
Et oui Marie-Rose prépare les meilleures tartes de la région de Swing Berg

<<Comme c'est gentil de votre part
Je ne sais vraiment pas comment vous remercier. >>

<<Je sais que vous êtes un grand gourmand mon très cher Henry, cela me fait vraiment plaisir de vous l'offrir de bon cœur.
Quand j'ai besoin d'un service, vous êtes toujours disponible pour me le rendre cher ami.>>

Je me suis approché délicatement de sa joue, lui donnant un léger baiser qui la fit rougir, tout en affichant un sourire. Ils m'ont invité à dîner chez eux, mais j'ai poliment refusé en leur expliquant que j'avais un rendez-vous client que je ne pouvais pas retarder. Je devais rentrer chez moi pour me changer et prendre mes outils de travail. J'ai déposé la tarte sur la table du salon avant de me diriger directement vers ma chambre, qui n'était pas très spacieuse. Elle comprenait un simple lit suffisamment grand pour deux personnes, une armoire pour mes vêtements. La salle de bains était également petite, ce qui rendait les douches à deux un peu compliquées.

Ce n'était pas très pratique pour vérifier certaines choses, vous comprenez ce que je veux dire. Je ne peux pas non plus vous faire un dessin pour expliquer ce que l'on peut faire dans une salle de bains lorsque vous êtes accompagné d'une charmante femme ou d'un charmant homme. Le temps était compté, j'ai enfilé rapidement mon bleu de travail, pris ma caisse à outils et les clés de ma fourgonnette. Je suis sorti rapidement de ma maison qui est à côté de mes charmants voisins Paul et Marie. En route pour le dépannage, n'est-ce pas, le métier du plombier ? J'ai traversé la grande nationale, il y avait beaucoup de circulation à cette heure de l'après-midi. Il n'était que 13h, et mon rendez-vous était à 14h, donc je devais impérativement trouver un autre itinéraire pour éviter cette nationale. J'ai cherché dans ma boîte à gants en pensant trouver mon GPS, mais il n'était pas là. J'avais juste une vieille carte routière qui ne mentionnait pas Terville. J'ai suivi les voitures devant moi, le temps me semblait interminable avec toutes ces voitures sur une seule voie. Tout à coup, j'ai vu un policier sur le bas-côté de la route, indiquant aux automobilistes de passer par un autre chemin.

Je me suis approché de lui et lui ai demandé ce qui se passait avec tous ces ralentissements, et s'il pouvait me renseigner sur le chemin pour Terville. L'agent m'a expliqué qu'un camion de gasoil s'était renversé, et qu'il devait faire contourner la nationale pour des raisons de sécurité. Il m'a assuré que la route que j'empruntais me mènerait bien à Terville. C'était une ancienne route de campagne jonchée de gros cailloux au milieu, que j'essayais de contourner en passant sur les bords. J'avais la sensation de ne pas avancer, la route était sinueuse et me donnait la nausée. J'ai vu un vieux panneau en bois à l'intersection d'une autre route, sur lequel était inscrit en rouge le nom d'une autre ville, Matifou, mais pas celui de Terville. Je me suis demandé comment j'avais pu me tromper de route alors que c'était bien la direction indiquée par le policier, et qu'il m'était impossible de faire demi-tour.

Décidant de poursuivre ma route en direction de Matifou sur une distance de dix-huit kilomètres, j'optais pour ce chemin plus confortable. Au loin, de vastes champs de blé parsemés de tournesols s'étendaient à perte de vue. J'admirais les paysages magnifiques, avec de grands peupliers alignés les uns à côté des autres, emplissant l'air de l'odeur de la campagne. Je m'arrêtai en bordure de la route avec ma fourgonnette en marche, j'ouvris ma boîte à gants en espérant y trouver mon bloc-notes contenant l'adresse de ma cliente. À ma grande surprise, il n'y était pas. Après avoir vérifié les poches de mon bleu de travail sans succès, je cherchai dedans ma veste, mais en vain.

Cela commençait à m'irriter doucement. Je me saisis d'une cigarette posée sur le tableau de bord, espérant que cela m'aiderait à me détendre et à réfléchir. Et si je l'avais laissée chez moi, sur la table de la cuisine ou sur le Frigidaire ? Je me retournai brusquement et vis une grande enveloppe marron clair posée sur le siège arrière de la fourgonnette. En l'ouvrant, je trouvai une photo d'une femme qui devait être ma cliente, accompagnée de son adresse notée sur mon bloc-notes. Je me sentis soulagé d'avoir retrouvé mes documents et décidai de continuer ma route vers Terville. Je traversai la petite ville de Matifou où défilaient des maisons de campagne et des fermes. Les rues semblaient désertes, les magasins et les stations-service étaient fermés, les rideaux de fer baissés, et des poubelles renversées jonchaient la chaussée. Soudain, une voiture de police garée le long de la route attira mon attention. En m'approchant, je réalisai qu'elle était vide. Plusieurs vitres étaient brisées, tout comme celles des autres véhicules à proximité.

Au milieu du chaos régnant dans la ville, je commençais à ressentir de l'inquiétude. Il était urgent pour moi de quitter cet endroit au plus vite. Un panneau en bois signalait la fermeture

de la route de Terville et conseillait de suivre une pancarte avec une flèche rouge sur la gauche. Je pris cette direction et m'engageai sur un petit sentier étroit en terre qui semblait me conduire vers un pont en pierre devant moi. Avançant prudemment sur le pont, je sentais le poids de ma fourgonnette provoquer des chutes de pierres. La structure du pont semblait très délabrée, menaçant de s'effondrer à tout moment. Alors que je me trouvais à plus d'un mètre au-dessus de la rivière, une partie de l'arrière du pont s'effondra soudainement, secouant violemment ma fourgonnette.

Sueurs perlant sur mon front, je suis confronté à la décision délicate de laisser le véhicule au milieu du pont ou de continuer à pied pour me rendre à mon rendez-vous à Terville, sans possibilité de marche arrière. Trouver une solution devient impératif. Je quitte la fourgonnette, allume une cigarette, et sens mes mains trembler légèrement. Après une longue bouffée, je recherche une réponse.

Inspectant la solidité des pierres sous mes pieds, je perçois une certaine fragilité, des fissures apparaissant progressivement sur les côtés. Il m'est alors clair que traverser à pied est impossible. Faisant demi-tour, je retrouve mon siège, les mains crispées sur le volant, prêt et concentré. La moindre erreur pourrait être fatale, ce que je veux éviter à tout prix. Après une profonde inspiration, j'appuie à fond sur l'accélérateur. La fourgonnette prend de la vitesse, des blocs de pierre dévalant sur mon passage, me faisant tanguer de droite à gauche. Il me reste peu de temps pour franchir ce maudit pont.

Ma détermination à survivre s'intensifie. Roulant à toute allure, je m'efforce de maintenir une vitesse constante. Perdant le contrôle, une énorme pierre me fait basculer, figé par la peur. Jetant un dernier regard dans le vide, je me prépare pour l'impact.

En maintenant un équilibre précaire sur les deux roues avant, sans que la roue arrière touche le pont, le danger de tomber dans la rivière était toujours présent à chaque mouvement maladroit. Alors que le découragement grandissait en moi, ma détermination commençait à vaciller. Malgré tout, une voix intérieure m'encourageait à ne pas abandonner. Rassemblant mon courage, je me suis efforcé de trouver une solution pour sortir de cette situation dangereuse. Soudain, une idée m'est venue : je me suis redressé, me penchant en avant et effectuant de grands mouvements afin de faire pencher la fourgonnette par mon propre poids. Après dix tentatives, les deux roues ont enfin touché le sol. Je me suis redressé rapidement, appuyant sur l'accélérateur pour poursuivre ma route jusqu'à la fin de cet épisode. J'ai finalement atteint l'autre rive du pont sans encombre. En me retournant une dernière fois pour voir le pont s'effondrer, je me suis demandé s'il s'agissait d'un miracle d'en être sorti indemne.

En retard pour mon rendez-vous, je devais maintenant trouver la maison de mon interlocuteur. Après avoir roulé un bon moment, la nuit est tombée progressivement et la fatigue commençait à se faire sentir. Sous une météo orageuse, une violente pluie s'est abattue, réduisant considérablement ma visibilité et compliquant ma navigation.

Après avoir coupé le moteur et m'être allongé sur mon siège pour relâcher le stress de la journée, j'ai vu le jour se lever doucement, le soleil perçant les nuages alors que la pluie cessait. Je me suis réveillé difficilement, encore ensommeillé.

Dans le but de me dérouiller les jambes après les avoir engourdies par une mauvaise position pendant mon sommeil, j'ai décidé de sortir pour prendre un peu d'air. En allumant ma dernière cigarette, j'ai constaté que mon paquet était vide, peut-être une opportunité pour moi d'arrêter de fumer progressivement. Marchant quelques pas sur le chemin tout en contemplant mes

chaussures couvertes de boue, j'ai finalement rebroussé chemin vers ma fourgonnette. J'ai repris prudemment la route, en esquivant les gros trous qui la parsemaient, me donnant l'impression de faire du tout-terrain, peu plaisant. Après des heures de conduite sans indication claire sur la direction à suivre, j'ai aperçu des habitations totalement abandonnées, aux toits déchirés et aux murs effondrés.

Une pente raide m'a conduit à un village apparemment abandonné et dévasté, incluant son église. J'avais l'impression qu'une tornade venait de frapper le village de Terville, dont la pancarte était fixée à un poteau en bois près de la mairie. Marchant lentement, je cherchais l'adresse de ma cliente en espérant la trouver chez elle. Soudain, ma fourgonnette s'est arrêtée brusquement devant un grand portail noir entrebâillé affichant le numéro 32, mais pas le nom de la rue. Désireux de vérifier l'adresse, j'ai avancé prudemment le long d'un chemin de terre menant à une belle demeure. Malgré quelques grands sapins renversés dans l'herbe, l'extérieur semblait en bon état et l'ambiance était paisible.

J'ai garé ma fourgonnette devant la maison, suis descendu et ai pris mes outils.

J'ai gravi les hauts escaliers en spirale en pierre jusqu'à une porte en bois équipée d'une petite fenêtre. En m'approchant pour regarder à travers le carreau, une force étrange m'a poussé contre la porte, collant mon visage contre elle. Une lumière verte éblouissante et un sifflement terrifiant m'ont empêché de bouger. Mes yeux étaient rivés sur la lumière jusqu'à ce que le sifflement cesse. Mes oreilles bourdonnaient comme si des milliers d'abeilles avaient envahi ma tête, mais cela s'est rapidement dissipé. Soudain, j'ai entendu une voix étrange, incompréhensible.

<<Il est essentiel de procéder à une identification lorsqu'on pénètre dans une propriété privée.>>

<<Bonjour, je suis Henry, le plombier. J'avais un rendez-vous avec Mademoiselle Lucia hier.>>

<< Henry, le plombier, pourrais-tu me montrer une image pour que je puisse identifier la personne que tu veux rencontrer ?>>

-<<Est-ce une plaisanterie ? Est-ce que je suis en train de parler avec une simple machine ?>>

<<Ce n'est pas une blague, Henry. Tu as cinq minutes pour me montrer l'image. J'ai reçu l'ordre d'utiliser un laser ultra-puissant qui pourrait te désintégrer en cinq secondes pour supprimer tout intrus nuisible dans mon environnement.>>

La photo de l'enveloppe a été retirée rapidement par moi et tenue devant la porte. Un laser rouge s'est allumé pour scanner le visage de Lucia. Saton a confirmé la reconnaissance positive de l'identité. La porte s'est ouverte et j'ai pénétré à l'intérieur avec prudence, ne sachant pas à quoi m'attendre. Une voix féminine et douce m'a invité à rejoindre le salon.

C'était une femme habillée avec une robe rose et blanche entrouverte, laissant voir ses formes délicieuses. Je la fixais dans les yeux, son regard doux et agréable me laissa sans voix, comme paralysé par sa beauté. Elle me proposa un verre de whisky et de m'asseoir sur son canapé,

j'acceptai malgré le fait que je ne bois pas beaucoup. Sur la table se trouvait un paquet de cigarettes, mais je n'osais pas lui demander, alors elle me proposa d'en fumer une avec elle. Nous avons discuté pendant des heures, je lui ai raconté ce qui m'était arrivé sur le pont et ce qui avait pu se passer. Pourquoi tout était détruit et où étaient les gens. Son regard était étrange, comme si elle ne comprenait pas mes questions. Elle se leva brusquement et me regarda curieusement. \"De quels gens parlez-vous ? Nous sommes seuls, il n'y a personne d'autre ici.\"

<<Il semble que nous soyons seuls, vous, moi et votre robot.>>

<<Cher plombier, j'espère que nous pourrons partager un dîner ce soir. J'apprécierais beaucoup votre compagnie car cela fait longtemps que je n'ai pas eu de conversation. De plus, je trouve que vous êtes charmant dans votre bleu de travail.>>

Elle s'approcha de moi et commença à caresser doucement mes cheveux de sa main gauche. Nos regards étaient pleins d'intensité. Je pouvais sentir son corps chaud et rempli de désir, ses lèvres effleurant les miennes délicatement. Un désir charnel m'envahissait et je ne pouvais le contenir. Mes doigts caressaient son dos en lui prodiguant des massages le long de sa colonne vertébrale.

Ma main caressa sa cuisse avec douceur, mais elle l'en retira rapidement, manifestant ainsi son refus. Sa bouche s'approcha de mon oreille pour me chuchoter des mots suggestifs...Je pris ses lèvres sucrées et sensuelles dans un long baiser enivrant au goût de miel, qu'elle ne put résister. Sa main descendit la fermeture éclair de mon bleu de travail et se mit à explorer mon corps. L'autre main se dirigea vers mon intimité, provoquant un plaisir grandissant. Elle me regarda en souriant, me demandant si j'appréciais ses gestes. Alors que j'allais répondre, elle glissa ses doigts dans ma bouche, que je pris le soin de lécher, l'excitant davantage. Collant son corps au mien, elle se mit à onduler sensuellement, alors que j'embrassais tendrement son cou à la peau délicieusement mate, qui m'excitait davantage.

Lorsqu'elle s'apprêtait à agir, elle s'interrompit soudain, me lançant un regard taquin plein de sens. Se levant du canapé, elle me demanda alors si j'avais l'intention de rester les bras croisés ou de retourner à mon travail.

Je restais figé, sans comprendre ce qui m'arrivait. Elle qui m'avait tellement excité m'avait laissé dans un état impuissant. Était-ce un jeu pour Lucia ? Elle me prit par la main et m'emmena dans la salle de bains pour m'expliquer qu'elle avait un problème d'évacuation avec sa douche. En effet, je constatai qu'il y avait un sérieux blocage dans le siphon. Heureusement, j'avais tous les outils nécessaires pour faire mon travail tranquillement pendant que Lucia préparait le repas. Sa salle de bains, spacieuse et magnifique avec son carrelage noir et blanc orné de losanges dorés, me plaisait beaucoup. Le carrelage crème brillait de mille feux au sol. C'était bien différent de ma modeste salle de bains, semblable à un cagibi. J'avais donc de la place pour travailler sans être gêné. Après trois heures d'efforts, je me sentais épuisé par cette journée éprouvante. Je décidai de prendre une douche chaude pour me détendre. L'appétissante odeur émanant de la cuisine me mettait l'eau à la bouche. J'avais hâte de savourer un bon repas.

En me dirigeant vers la cuisine, j'ai croisé Lucia qui avait revêtu une nouvelle tenue pour notre soirée. Elle portait une minijupe bleu ciel, un chemisier blanc transparent et des chaussures bleues à talons hauts, ce qui la rendait particulièrement charmante. En se retournant, elle m'a souri, captivant mon attention avec ses courbes magnifiques. À cet instant, l'envie et le désir de m'unir à elle m'ont submergé. Mes pulsions sensuelles étaient devenues irréprouvables, et son regard malicieux continuait d'attiser ma curiosité.

Pendant que je tentais de la toucher, elle a esquivé et m'a remis le plateau couvert. Puis, elle s'est délibérément retournée, faisant tomber une fourchette par terre. En la ramassant, j'ai remarqué qu'elle ne portait rien, ce qui l'a fait rire. Elle m'a conduit au salon où j'ai placé le plateau sur une belle table ronde couverte d'une nappe rouge élégante aux bordures dorées. Des chandelles étaient soigneusement disposées en ligne, et une bouteille de vin rouge se trouvait dans un panier en osier, créant une ambiance romantique pour un dîner en tête-à-tête. J'ai trouvé son salon magnifique et ai admiré un tableau, peut-être une œuvre d'art, ainsi qu'un portrait d'une vieille femme accroché au mur, probablement sa mère, dont la couleur blanche de la tapisserie rendait le décor plus agréable.

Durant le repas, Lucia a persisté à user de son charme en prenant place en face de moi. Elle a posé son pied sur ma jambe pour signifier son intérêt alors qu'elle continuait ses avances. J'ai choisi d'ignorer ses avances, ce qui l'a visiblement frustrée. Je me suis livré à un jeu de séduction avec elle, sans céder. Elle m'a servi un grand verre de vin rouge exquis, et après l'avoir dégusté, j'ai ressenti une chaleur envahissante. C'était peut-être l'excitation soudaine qui en était la cause. Julia a ensuite pris ma main en me souriant. Non je ne le suis pas mais le vin me donne des bouffées de chaleur.

<<Que se passe-t-il chéri ? Tu as l'air rouge, tu ne te sens pas bien ?>>

<< Non, ça va, je suis juste un peu chaud.>>

<<Est-ce peut-être à cause de l'alcool que tu as bu ? Je peux te proposer une cigarette si tu veux, cela pourrait sûrement te détendre un peu car tu as l'air soucieux.>>

Elle me regarda, me demanda si je voulais une cigarette, tout en commençant à rire en me disant que j'étais tout rouge.

Pendant que je fumais ma cigarette, elle a saisi l'opportunité pour se rapprocher de moi et m'embrasser tendrement avec passion. Ses lèvres m'ont procuré des frissons, et j'ai été plongé dans un désir intense auquel il était difficile de résister. Une sensation étrange m'a envahi, engourdisant mes membres et me laissant presque paralysé, ce qui m'a empêché de lui répondre. Malgré ses paroles, je peinais à comprendre clairement ce qu'elle essayait de me dire.

Ma tête était si lourde que je peinais à la maintenir, mes paupières se fermaient progressivement jusqu'à ce que je sombre dans l'obscurité totale, comme si tout était vide. Avait-elle encore fait l'une de ses mauvaises blagues, la belle demoiselle ? Lucia m'avait vraiment joué un très mauvais tour. Je me retrouvai allongé sur un lit d'hôpital, habillé d'une blouse blanche qu'elle m'avait mise. Incapable de bouger le moindre muscle de mon corps, j'avais l'impression d'être paralysé. Puis, elle fit irruption dans la chambre où elle avait placé

le lit, accompagnée d'un plateau d'instruments médicaux. Vêtue d'une tenue de docteur bleu marine, avec des gants en caoutchouc, Lucia me fixa avec un sourire moqueur.

Elle quitta la pièce, me laissant seul. J'essayais de trouver une solution pour m'échapper de cette situation périlleuse, mais en vain. Soudain, Lucia revint accompagnée de Saton, un petit robot blanc ovale avec deux yeux noirs et deux antennes sur les côtés, se déplaçant silencieusement à l'horizontale. Saton s'approcha de moi, enleva délicatement le drap qui me couvrait et sortit une petite boîte noire. De celle-ci émergea lentement un télescope qui se posa sur ma peau en me palpant. Un autre télescope en forme de ventouse rejoignit le premier, se fixant sur mon front et déployant des minuscules ventouses avec des pattes qui se répandaient sur mon visage, y compris dans mes oreilles, mon nez et mes yeux. Une douleur atroce envahit ma tête, comme si de fines aiguilles m'étaient enfoncées. Mon corps tremblait sous l'effet de cette souffrance intense.

Il m'était impossible de contrôler la situation, j'avais l'impression que quelque chose prenait le dessus sur moi. La ventouse attachée à mon front se décrocha et se connecta au premier télescope, formant ainsi une seule entité. Celle à l'intérieur de ma tête émergea et dessina un cercle sur mon ventre, émettant une lumière violette qui se propagea autour des télescopes. De petites boules rouge et verte commencèrent à tourner au-dessus de ma tête, descendant en spirale de haut en bas. Une intense lumière blanche et chaleureuse s'approcha de moi, illuminant toute la pièce de sa brillance éclatante. Les petites ventouses se détachèrent de mon ventre pour rejoindre la lumière blanche, se dispersant ensuite en de petites étoiles scintillantes.

Des voix d'enfants et des rires résonnaient dans mes oreilles, leurs paroles m'échappaient tandis que diverses images se succédaient dans mon esprit : des femmes, des enfants, des montagnes, le soleil, la lune, des scènes de mort, des habitations en ruines. Soudain, Saton me projeta une image qui raviva en moi un douloureux souvenir, des larmes de tristesse coulèrent sur mes joues. Je tentai en vain d'effacer cette vision de ma mémoire en fermant les yeux, mais elle persistait, inscrite à jamais dans mon esprit.

Puis, tout s'interrompit brusquement et je rouvris les yeux, pour découvrir avec effroi le sinistre robot près de mon visage, ses yeux sombres et inquiétants rivés sur mon œil gauche. De sa boîte noire, il extirpa une énorme aiguille qui se dirigea lentement vers mon œil, s'arrêtant à quelques centimètres de ma paupière. Un étrange liquide vert, semblable à un ver de terre, s'échappa de la pointe de l'aiguille et commença à s'enrouler autour de mon œil avant que l'aiguille ne pénètre dans mon iris. Une douleur atroce irradiait tout autour de mon œil, m'envahissant de terreur.

Les battements de mon cœur s'accéléraient rapidement, comme s'il allait exploser à l'intérieur de moi, semblant marquer la fin de mon existence. Tout était ténébreux autour de moi, des hurlements retentissaient et des pas se rapprochaient précipitamment. Complètement désorienté, un épais brouillard m'empêchait d'avancer.

Cependant, je continuais à avancer à tâtons, ressentant le besoin impérieux de quitter cet endroit. Une grande angoisse montait en moi, serrant ma poitrine, lorsque soudain, j'aperçus une lampe se dirigeant vers moi.

Des voix m'appelaient, murmurant "Henry ! Henry !" Je m'approchais prudemment des voix, qui m'étaient inconnues, jusqu'à arriver près de la lumière.

Une femme rousse aux cheveux courts vêtue d'un uniforme gris et de bottes bleues, accompagnée d'un homme de taille moyenne portant la même tenue, m'attendaient avec un sourire. L'homme m'a pris dans ses bras, suivi par la femme. Leurs visages m'étaient complètement inconnus et je les observais avec étonnement. Comment connaissaient-ils mon prénom ? Est-ce qu'ils me connaissaient réellement ?

<<Qui êtes-vous ?>> demandai-je d'une voix hésitante.

<<Qu'arrive-t-il, Henry? Tu ne reconnais pas Sophia ?>> demanda l'homme.

<<Désolé, je ne me souviens pas de vous>> répondis-je.

<<Même moi, ton meilleur ami Jean-Baptiste ? Nous pensions, ma sœur et moi, que tu étais mort toutes ces années. Tu ne nous as pas donné de nouvelles>> dit l'homme.

<<Je ne comprends rien à ce que vous dites. Je me sens complètement perdu avouai-je.>>

Ne t'en fais pas, mon ami. Ta mémoire reviendra. Ne restons pas ici, viens avec nous. Alors que nous nous apprêtions à partir, quelqu'un s'approcha. Jean-Baptiste se tourna, sortit son pistolet et le pointa vers la personne qui s'approchait menaçante. Prêt à tirer, une voix de femme retentit soudainement. C'était une jeune fille vêtue d'une vieille robe rouge et d'un gilet blanc, chaussée de souliers noirs usés. Ses longs cheveux blonds frisés étaient ébouriffés. Elle tenait un enfant endormi dans ses bras.

S'approchant de Jean, elle lui demanda de l'aide, expliquant que ses parents venaient d'être tués et qu'elle ne savait pas où aller avec sa petite sœur. Jean-Baptiste rengaina son arme et accepta de l'aider. Il fit signe de le suivre sans dire un mot. Sans savoir où nous allions, je le suivais sans hésiter.

Nous traversions une grande rue sombre jonchée de centaines de cadavres entassés les uns sur les autres. L'odeur répugnante de la mort se répandait, nous bouchant le nez tandis que nous passions rapidement. Partout, c'était insoutenable. Je regardais autour de moi et ne voyais qu'un champ de ruines, des gros rats noirs sortant des égouts pour se repaître des restes des morts dans les ruelles.

Alors que nous traversions la ville, nous avons aperçu un panneau en fer partiellement arraché indiquant Edberg, qui semblait triste et misérable. De la poussière de cendres tombait du ciel, recouvrant nos vêtements. Il était impératif de se protéger des tireurs isolés dissimulés dans les maisons partiellement détruites que nous longions en progressant vers l'entrée d'un passage sur notre gauche à travers les décombres. Soudain, sans dire un mot, Jean-Baptiste s'arrêta, se baissa et nous fit signe d'en faire autant. Il siffla trois fois comme pour donner un signal, puis, après un court instant, il répéta le même geste.

Un homme apparut et nous fit signe de le suivre. Nous nous levâmes silencieusement en nous dirigeant vers cet homme qui nous attendait. C'était un grand homme robuste avec une cicatrice sur la joue droite et un bandeau sur l'œil, une grosse barbe grisonnante, une casquette marron, un long manteau d'hiver orné de galons rouges sur les épaules, et une canne en bois dans sa main gauche. Il se rapprocha de nous, nous regardant attentivement, leva sa canne et la frappa bruyamment sur le sol d'une voix forte, prête à parler, et...

<<Bonsoir, je suis le capitaine Jordano. Je vais vous escorter vers un endroit sûr où vous serez en sécurité. Si vous suivez mes instructions, cela ne posera aucun problème. >>

Il s'approcha de moi d'un air menaçant, brandit sa canne et me la posa sur l'épaule en demandant : <<Pourquoi n'as-tu pas ton uniforme, soldat ? Aurais-tu déserté ?>>

<<Non, mon Capitaine, je ne suis pas un soldat, juste un étranger égaré. Il m'arrive de perdre la mémoire par moments, veuillez m'excuser.>>

Le Capitaine questionna son homme de confiance, ils échangèrent des points de vue en me regardant, puis il m'indiqua de le suivre. Il nous fit part de manteaux en fourrure longs et de bonnets. Je m'approchai de la jeune fille qui nous accompagnait et lui donnai son manteau. Elle esquissa un léger sourire. Je pris délicatement l'enfant dans mes bras pour ne pas le déranger, le serrai contre moi et le couvris avec mon manteau. Le froid se faisait de plus en plus vif alors que nous marchions derrière le capitaine. Il nous mena jusqu'à un passage secret : un ancien souterrain fermé par une vieille porte.

Il enleva les broussailles de sa poche, sortit une clé, la tourna trois fois dans la serrure. La porte s'ouvrit difficilement, plongeant la pièce dans l'obscurité totale. À l'intérieur, Jean-Baptiste prit deux torches cachées derrière un tas de bois. Il les alluma et en tendit une au Capitaine, qui s'avancait en premier pour éclairer notre chemin. Jean resta en arrière pour assurer nos arrières pendant que nous progressions dans un long tunnel. Nous marchions pendant des heures sur un chemin de terre, devant parfois faire attention où nous posions nos pieds, car l'eau dans certains endroits nous bloquait. Nous emprunions de petits escaliers pour traverser des passerelles en béton étroites que nous longions péniblement, un par un.

Le Capitaine nous mena à un renforcement du tunnel où nous pourrions nous reposer, bien que l'espace soit restreint. Nous nous serrions les uns contre les autres pour nous réchauffer, sentant l'humidité imprégner nos corps. Sophia distribua des rations avec du pain et des paquets de cigarettes pour nous réconforter. Je pris une cigarette et la fumai lentement, laissant mes pensées vagabonder vers les scènes de mort et de destruction vues précédemment.

Étions-nous en guerre ? Les uniformes que portent mes amis sont très différents de ceux que je connais actuellement de mon époque. J'essayais de m'endormir, mais je n'y arrivais pas. Des flashes me revenaient par moments dans ma tête, j'apercevais des images et des lumières qui clignotaient sans arrêt. Comment pouvais-je contrôler ce qui m'arrivait soudain ? Je sentis quelque chose bouger contre moi.

C'était l'enfant qui se réveillait doucement. J'ouvris mon manteau et défaisais la couverture qui le couvrait. J'aperçus sa petite tête ronde avec des yeux marron noisette et les mêmes cheveux que sa sœur, une petite fille de deux ans me souriait. Quelque chose me troubla, son visage ressemblait à sa sœur. Et si c'était sa mère ?

Pourquoi nous aurait-elle menti ? Comment a-t-elle fait pour venir jusqu'à nous ? M'aurait-elle suivi ? Elle doit savoir comment je me suis retrouvée dans cet endroit, qui m'est complètement inconnu. Il faut que je la questionne avec prudence pour m'aider à trouver des réponses.

Je me levai sans faire le moindre bruit, je m'approchai de la jeune fille. Elle s'était endormie, ma main la secoua légèrement et elle se réveilla péniblement. Puis elle ouvrit les yeux, je lui donnai son enfant en la questionnant à voix basse pour ne pas éveiller des soupçons sur mon comportement.

À qui pouvais-je faire confiance ? À des amis que je ne connaissais pas?

<<Je dois te poser quelques questions auxquelles tu devras répondre en toute franchise sans aucun malheur qui te serait causé. Comment est-ce que tu te prénommes ?>>

<<Je m'appelle Alexandra, Monsieur.>>

<<Bien, Alexandra, quel âge as-tu ? >>

<<J'ai tout juste dix-huit ans.>>

<< D'accord, maintenant, explique pourquoi tu as menti concernant ta fille en la présentant comme ta sœur ?>>

<<Je m'excuse, Monsieur, je devais protéger ma fille, sa vie en dépendait.>>

<<Peux-tu expliquer de quoi tu as peur ?>>

<<Les filles sont séparées de leurs parents et sont gardées dans un endroit où personne n'a le droit d'entrer. >>Je vous en supplie, ne le dites à personne, mais je veux vivre avec Noémie>> me dit-elle.

Je pouvais voir la peur dans ses yeux, la peur de perdre sa fille, ainsi que sa tristesse et sa vérité.

J'avais du mal à comprendre comment on pouvait séparer des enfants de leurs parents, comment ma planète avait changé, pourquoi tant de guerres et de haine. Je laissai à Alexandra le soin de nourrir sa fille en lui assurant ma confiance et en lui demandant de m'aider à trouver des réponses plus tard en répondant à d'autres questions.

Alors que j'allais m'asseoir, quelque chose m'intrigua : j'entendis une respiration étrange qui ne semblait pas humaine. Je me retournai et fis signe à Alexandra de faire silence en mettant mon doigt sur mes lèvres.

En rampant sur la passerelle, j'ai repéré deux grandes silhouettes se déplaçant dans l'eau. En m'approchant, j'ai réalisé qu'il s'agissait d'un rat noir aussi imposant qu'un gros chien en train de nager. Il portait un collier rouge et une boîte noire avec des antennes, tandis qu'un robot argenté en forme d'ovale ressemblant à une soucoupe volante volait à proximité. Au moment où je m'apprêtais à me relever, j'ai ressenti quelque chose de dur derrière moi.

C'est alors que j'ai entendu la voix du Capitaine, qui avait placé sa canne entre mes reins. Il m'a demandé de me lever doucement et de le suivre sans faire de bruit. J'ai obéi rapidement et je me suis retrouvé plaqué contre le mur avec un couteau sous le menton. Le Capitaine m'a reproché de m'être déplacé sans sa permission mettant ainsi leur vie en danger.

Son regard était sévère, et la peur était visible sur mon visage alors que Jean le suppliait de me laisser partir. Le Capitaine a finalement rangé le couteau en râlant. J'ai tenté de lui demander des explications sur ce que j'avais vu.

Jean m'a alors assuré qu'il me donnerait toutes les explications une fois en sécurité, ajoutant que nous devions partir au plus vite, car ce que j'avais observé était surnommé les guetteurs.

En marchant sur la passerelle, nous avons suivi le Capitaine qui nous a conduits hors du tunnel en descendant par une grande échelle en ferraille accrochée à deux poutres de béton fixées contre la paroi. Nous avons traversé une vieille voie ferrée abandonnée où environ vingt wagons étaient alignés, entourés de hangars vides et sales près de la gare. Il était évident que cela faisait longtemps que l'endroit avait cessé de fonctionner.

Après s'être momentanément dissimulés derrière une ligne de wagons, Jean a sorti des jumelles de sa sacoche afin de scruter les alentours et s'assurer qu'il n'y avait aucun danger. Après avoir observé quelque chose au loin pendant un moment, il m'a passé les jumelles pour que je puisse également observer. J'ai alors discerné une imposante forteresse en pierre avec un drapeau noir flottant au sommet d'une tour en bois. Jean a ensuite signalé que tout était sécurisé, mais semble avoir eu un doute, nous enjoignant à nous cacher promptement sous les wagons.

Un son strident retentit dans nos oreilles alors que deux grandes machines noires volaient au-dessus de nous et disparaissaient dans les nuages. Surnommés <<les guetteurs, >>étaient-ils en train de nous observer ? Nous poursuivions notre chemin le long d'un sentier menant à un pont en bois soutenu par quatre poteaux et de simples cordes, permettant le passage d'une seule personne à la fois. Ayant décidé de passer en dernier, j'avançais avec prudence alors que le pont tanguait constamment, me faisant me cramponner aux cordes. Des morceaux de planches tombaient dans le vide.

Quelque chose m'a figé sur place, bloqué au milieu du pont, assailli par des flashes obsédants qui résonnaient sans relâche dans ma tête. M'agenouillant, j'ai posé mes mains sur mon crâne, submergé par une douleur insupportable qui m'a fait hurler. Soudain, mes yeux ont plongé dans l'obscurité totale. Ai-je perdu la vue ? Mes mains cherchaient désespérément à attraper la corde pour me retenir, en vain. Appelant à l'aide sans obtenir de réponse, je me suis retrouvé soudainement aspiré par un puissant tourbillon noir, luttant en vain contre sa force implacable. Il me conduisait vers une faible lueur qui grandissait à mesure que je m'en approchais.

Lorsque mon corps s'approcha rapidement de ma contrefaçon menottée et mutilée, je fus frappé par son regard vide et ses yeux vitreux grands ouverts, son visage blafard qui semblait évoquer la mort. Une sensation étrange m'envahit alors que je me sentais guidé au-dessus du lit, léger comme une plume, comme si je flottais dans les airs. Une profonde colère monta en moi en observant cette machine stupide me détruire lentement ; pourquoi Lucia la laissait-elle faire de telles choses horribles sur moi ?

Alors que je planais au-dessus de leurs têtes, prêt à les saisir pour les empêcher de continuer leurs expériences, je fus soudainement aspiré par un tunnel noir, des images tourbillonnant dans mon esprit.

Dès mon entrée, le silence s'est installé et les gens ont cessé de danser et de chanter. Tous se sont levés, leurs regards fixés sur moi. Perplexe, je suis resté immobile, me demandant pourquoi ils réagissaient ainsi. L'inquiétude se lisait sur mon visage alors que je reculais lentement, des mains m'empêchant de partir.

Me dirigeant vers le bar d'un pas hésitant, j'ai repéré une bouteille de whisky et un verre propre. J'ai saisi la bouteille pour me servir un verre brusquement, mais le barman a vite intercepté mon bras, l'immobilisant sur le comptoir. J'ai tenté de me libérer, mais sa force était remarquable, sa stature imposante dépassant les deux mètres, sa musculature rappelant un athlète.

J'ai jeté un regard vers la porte, à la recherche de Jean-Baptiste, mais la salle était bondée. Seul face à ces gens qui semblaient hostiles, ils se sont rapidement rapprochés en courant. J'ai tenté de me dégager, sentant ma main se libérer trop tardivement... Des bras m'ont agrippé, soulevant mon corps sans que mes pieds ne touchent le sol. Ils m'ont porté en criant des louanges, scandant mon nom : <<Henry ! Henry ! Hourra.>>

Ils m'ont installé près d'une table avec délicatesse. Mon regard s'est posé sur une femme en uniforme, se tenant aux côtés de Sophia et Jean, m'inspirant une vague impression de familiarité. Elle m'a souri gracieusement tout en me tendant un morceau de gâteau.

Elle place le gâteau sur la table puis attrape ma main, m'attirant contre elle en enlaçant mon cou. L'envie et le désir de l'embrasser se font sentir, tandis que les applaudissements résonnent dans toute la salle. La musique et l'alcool coulent à flots, c'est la première fois qu'une fête est organisée en mon honneur, bien que je n'aie rien fait d'extraordinaire et que je ne sois pas un héros.

Nous nous dirigeons vers sa résidence, située loin des quartiers des officiers. Nous approchons d'une grande porte en métal gris qui s'ouvre automatiquement grâce à la reconnaissance vocale. Nous empruntons un long couloir blanc, éclairé par des lumières activées par des capteurs à notre passage.

Elle s'arrête devant une autre porte, une petite caméra au-dessus de nous descendant lentement pour scanner nos visages avec un laser rouge. Une fois notre numérisation effectuée, la caméra remonte et la porte s'ouvre.

Je pénétrai dans sa demeure et découvris un vaste salon qui arborait une table ronde en verre blanc entourée de sièges carrés noirs et rouges. Les murs étaient ornés de magnifiques peintures de paysages et d'animaux réalisées à la main, offrant un décor enchanteur. En m'approchant de son bureau, je remarquai un ordinateur ovale bleu posé dessus. Une photo d'elle en compagnie d'un jeune homme en uniforme militaire était également présente.

Au centre du salon trônait un piano blanc, sur lequel je m'installai pour jouer quelques notes. Mes doigts se mirent à produire une douce mélodie qui résonnait dans ma tête. Elle s'approcha de moi, entourant mon cou de ses mains et se balançant au rythme de la musique. Un sourire aux lèvres, elle entonna une sublime chanson, à laquelle je me joignis en chantant.

Transportés par la musique, nous nous laissâmes emporter par d'autres airs familiers, le temps filant à toute allure. L'aube pointait à l'horizon, la fatigue commençait à se faire ressentir et je sentais le besoin de me retirer. Elle me conduisit alors dans sa chambre, où de petites lumières

clignotaient dans toutes les couleurs au plafond. Son lit, aux draps bleu clair, était disposé en carré sur un sol en bois marron clair.

Elle m'allongea délicatement sur le lit, me déshabillant lentement, et je me délectai de la douce odeur de son parfum de lavande qui m'enveloppait, procurant une sensation de bonheur. Mes doigts glissèrent dans ses cheveux, et je me laissai emporter par ce moment hors du temps.

Je défis délicatement les boutons de son uniforme de mes mains, caressant sa peau douce. Elle se pencha sur moi pour m'embrasser doucement, ses yeux marron clair emplis d'émotion. Mon cœur battait fort sous l'effet de ses caresses merveilleuses et de ses baisers délicieux. Elle s'endormit dans mes bras après ce moment délicieux. Je regardai l'heure affichée en gros caractères sur le mur, aucun réveil ne trônait, juste un cadran solaire triangulaire accroché au mur de la chambre.

Décidant de me lever, je sortis discrètement pour fumer une cigarette sans la réveiller, me dirigeant vers le salon.

Je pris une cigarette dans la poche de mon pantalon et remarquai un briquet doré sur la table basse. J'allumai ma cigarette en tirant une bouffée profonde. Cela me détendit, observant le piano blanc, me demandant comment je pouvais jouer d'un instrument sans avoir appris.

Et cette femme avec laquelle j'ai eu des relations sexuelles, j'ai ressenti une étrange familiarité avec elle, comme si on avait vécu ensemble, alors que je ne sais absolument rien d'elle. Je me sentais coupable de ne pas lui dire la vérité, mais je voulais le faire avec précaution car je ne voulais pas la perdre. Mes sentiments et mes peurs se mélangeaient dans ma tête.

Me demandais-je si j'avais pris possession d'un autre corps qui n'était pas le mien, est-ce possible ? Il fallait que je vérifie. En entrant dans la salle de bains située à gauche de la chambre, en longeant un petit couloir, j'ai remarqué un miroir rond accroché au mur. J'hésitais à me regarder de peur de ce que je pourrais découvrir et ne pas aimer. Finalement, je me suis approché et j'ai été stupéfait de voir que mon visage avait changé. J'avais une longue barbe grisonnante, mes cheveux étaient désormais grisonnants, longs, avec un catogan, et mon corps semblait avoir vieilli de trente ans.

Moi qui ne paraissais pas avoir trente ans, une violente colère montait en moi. Je serrais les poings et donnais un coup violent dans le miroir, le brisant en deux. Des morceaux de verre tombèrent sur le sol. M'agenouillant en tenant ma tête entre les bras, je me mis à crier et à injurier, me demandant combien de temps je devrais rester dans ce corps. Soudain, une main se posa sur mon épaule. Levant les yeux, je vis une personne se tenant face à moi. Je me levai en essayant de reprendre mes esprits. Elle venait de comprendre ce qui m'arrivait et posa sa main sur ma bouche en me regardant avec compassion. Prenant une paire de ciseaux dans un tiroir du meuble où les morceaux de verre étaient tombés, elle s'approcha de mes cheveux et coupa délicatement le catogan.

Je me retournai pour faire face à elle, sa main caressa mon visage avec douceur pendant qu'elle coupait adroitement ma barbe en utilisant des coups de ciseaux délicats. Ensuite, elle appliqua de la mousse à raser et me rasa tout en douceur. J'appréciai ce moment agréable. Après avoir terminé, elle m'emmena prendre une douche plaisante en sa compagnie, et j'admire les formes de son corps. Elle releva la tête et demanda à voix haute que l'eau nous parvienne. Malgré que ce ne fut pas le bon moment, j'avais besoin de lui demander comment

elle s'appelait et de lui poser quelques questions. Elle se retourna pour me regarder dans les yeux, mes lèvres brûlaient du désir de l'embrasser. Je lui pris la main tout en lui avouant mes inquiétudes à propos de moi. Il fallait que je lui dise la vérité sur moi. J'ai des absences de mémoire, je n'arrive pas à distinguer ce qui est réel de ce qui est imaginaire dans ma tête, des "flashes" surviennent par moments sans que je ne sois prévenu. Je ne sais même pas si je suis vivant ou mort, je ressens diverses choses. Je joue du piano alors que je n'y connais absolument rien.

Mon métier est plombier. Je ne connais rien de toi, ni ton prénom, ni notre vécu ensemble. Il n'y a aucune photo de nous deux, ni d'enfants. Même Jean-Baptiste et Sophia, je n'ai pas eu la délicatesse de les reconnaître. Tu vois ce corps, il n'est pas le mien. Ce n'est pas mon monde. La seule chose que je sais, c'est que mes sentiments envers toi sont francs et loyaux. J'ai l'impression de te connaître depuis toujours. Tu ne peux pas savoir à quel point je te désire. Il n'est pas question que je te perde. Je me sens tellement heureux en ta compagnie. Aide moi, je t'en supplie, ne me laisse pas sans réponse.

<<Henry, je comprends ton inquiétude, mon frère Jean m'a tout raconté. Cela fait dix ans que tu es parti à la guerre. J'étais morte d'inquiétude, nous n'avions plus reçu de tes nouvelles. Le Capitaine a envoyé des hommes à ta recherche dans le désert blanc. Même Jean, ton meilleur ami, les a accompagnés. Ils n'ont ramené que ton uniforme, tout le monde te croyait mort. J'ai toujours gardé l'espoir au plus profond de mon cœur de te revoir un jour. Ne me laisse pas, moi aussi j'ai besoin de toi.>>

Avec ses paroles qui m'avaient profondément ému, je serrais Maria fort contre mon corps, l'embrassant sans hésitation. Elle me sourit et murmura son prénom, Maria, à mon oreille. Nos corps se rejoignirent passionnément, nous faisant l'amour jusqu'au petit matin. Soudain, une voix robotique nous annonça que Jean souhaitait me voir. Je me levais précipitamment, enfilaï mon pantalon pour le rejoindre. Il entra avec un uniforme dans les mains, me le remit en souriant. Il m'expliqua que c'était obligatoire de le porter pour une mission importante malgré que je ne sois plus soldat, et qu'il avait grandement besoin de mes services. Sans discussion, je revêtis l'uniforme qui m'allait à merveille pendant que Maria se joignait à nous.

Nous traversâmes la forteresse à pied en direction des bâtiments des officiers, une petite cabane en bois rappelant celle des trappeurs. À l'intérieur, le Capitaine Jordano était commodément installé à son bureau, fumant sa pipe et lisant un vieux journal. À ses côtés, une grande bouteille de rhum et quelques verres étaient posés.

Deux autres individus étaient assis dans des fauteuils en train de fumer des cigares quand le Capitaine se leva soudainement et me lança un regard étrange en marmonnant. Il sortit une carte de voyage et une enveloppe blanche de son tiroir de bureau, me les remettant en expliquant que de la plus haute importance, nous étions attendus pour une mission. S'approchant de moi avec un verre de rhum, il me fixa intensément, tout comme Jean et Maria, puis me saisit par les épaules.<<Soldat Henry, je vous confie une mission et vous demande de choisir cinq hommes parmi les plus braves pour vous accompagner. Prenez soin de vous, que Dieu vous protège.>>

<<Je vous remercie, mon Capitaine.>>

Je me sentais honoré de pouvoir aider. Après avoir salué le Capitaine Jordano et ses hommes, je quittai son bureau. En sortant, j'aperçus Alexandra et sa fille, qui semblaient tristes. Noémie accourut dans mes bras, je la pris, lui déposai un baiser sur le front comme un geste paternel, puis la rendis à sa mère en lui promettant de revenir. Ensuite, j'ai accompagné Jean pour choisir les cinq meilleurs soldats. Nous avons sélectionné les meilleures armes disponibles, telles que des fusils laser et d'autres armes inconnues pour moi. Ensuite, nous avons chevauché d'incroyables lézards blancs et noirs, mesurant plus de deux mètres, connus sous le nom de Rois du désert pour leur nature combative. En sortant de la forteresse, nous avons été acclamés par tous. En me retournant pour saluer la foule, j'ai vu Alexandra me regarder partir tout en agitant la main avec Noémie.

Le désert blanc

Il y a déjà une semaine que nous avons quitté les tempêtes qui nous empêchaient de poursuivre notre traversée. Parfois, nous attendions dans des bivouacs que nous installions en attendant que le temps se calme. Nous nous sommes installés près d'une belle oasis au bord de l'eau, remplissant nos gourdes et quelques jerricanes, ainsi que cueillant des fruits sur les palmiers.

En consultant la carte avec Jean, j'ai remarqué que l'itinéraire était indiqué sur un cadran numérique, différent de ce que je connaissais. En ouvrant une enveloppe, j'ai trouvé des instructions détaillées, avec des points de stratégie et des arrêts prévus dans les villes marqués en noir.

Après le passage de la tempête, j'ai décidé que nous devrions reprendre notre route. Nous avons quitté notre campement en rangeant nos affaires pour ne rien oublier. Sous un soleil brûlant, nous avons marché péniblement, parfois entravés par des lézards et enfoncés dans le sable fin. Nous nous soutenions mutuellement moralement pour ne pas faiblir.

Admirant ce superbe paysage aux couleurs d'une carte postale, j'observais de vastes dunes délicates s'étendant à perte de vue sous un ciel bleu resplendissant au crépuscule, offrant un magnifique spectacle de coucher de soleil teinté de rouge. Parfois, nous croisions des caravaniers avec lesquels nous échangeons quelques affaires, que ce soit des pièces de monnaie ou des gramme d'or en poudre rapportés de la forteresse. En retour, ils nous offraient du thé préparé à leur manière. Un soir, alors que nous avions dressé notre bivouac et que Marcus et Johann avaient allumé un grand feu, un homme vêtu à la manière des Touaregs s'approcha de moi. Se présentant comme le chef de la caravane installée non loin de notre campement, il exprima le désir de discuter en privé avec moi.

J'ai accepté son invitation tout en restant méfiant car Jean m'avait averti de la présence de voleurs et de pillards rôdant près de la ville de Mijha, située au nord. Je l'ai invité à s'asseoir en face de moi et Maria nous a apporté du thé et de la nourriture que nous avons partagés. Il m'a ensuite regardé en souriant, sortant un document de sa poche pour me dire que nous devions payer un droit de passage, sinon il nous prendrait tout ce que nous possédons, y compris nos armes et les deux femmes pour en faire des esclaves.

Face à ses paroles sous-entendant que je serais trop naïf pour tomber dans son piège, je soutenais son regard, puis je saisis le document en le lisant à haute voix tout en pointant le pistolet dissimulé sous ma veste. Attendant un geste de sa part mettant ma vie en danger, je

vis qu'il me tendait la main, sans succès car je refusai catégoriquement de lui rendre le document. Son visage se déforma, ses yeux noirs trahissant colère et haine. Il se leva, me fixa, et prononça ces mots menaçants.

<<Que Tarik soit maudit, ainsi que ses compagnons, on ne me refuse rien à moi, Tarik, le chef redoutable du désert. Mes hommes et moi-même te traquerons sans relâche, et les femmes qui t'accompagnent deviendront les esclaves de mon peuple.>>

Je me levai, le confrontant de mon regard, prêt à l'affronter s'il le fallait pour sauver ma vie et celle de mes amis. Jean se tient prêt avec son pistolet, attendant mon signal pour tirer. Dans un souffle furieux, Tarik nous lança des injures avant de cracher au sol et de s'éloigner, montant sur son cheval blanc. Conscients du danger, nous rassemblons nos affaires et quittâmes le camp rapidement, car je savais que son retour ne présageait rien de bon, mais plutôt une intention meurtrière.

En direction de la ville de Mijha la Lune, nous chevauchâmes nos lézards, guidés par la clarté des étoiles dans le ciel nocturne, ressentant une agréable fraîcheur dans l'air contraste avec la chaleur étouffante. Pour rester éveillés, Steven jouait de l'harmonica tandis que Maria chantait doucement pour nous distraire en chemin.

La crainte me submergeait et je me retournais fréquemment pour vérifier si nous étions suivis. J'appréhendais de devoir affronter les bandes de renégats et je cherchais désespérément un refuge pour nous cacher. Ignorant le nombre d'hommes dont disposait Tarik, il était crucial que je trouve un plan d'attaque. Jean-Baptiste décida de prendre la tête du groupe avec Marcus et promit de me faire signe s'il découvrait un endroit sûr. Je vis mon ami s'éloigner pendant que nous continuons notre trajet à dos de lézards.

L'aube pointait à l'horizon, les premiers rayons du soleil éclairaient doucement le sable, réchauffant mon visage tandis qu'un léger vent se levait, soulevant la poussière et nous ralentissant. Soudain, je me retournai instinctivement et vis un nuage de poussière derrière nous. Je fis signe à mes amis de poursuivre pendant que j'arrêtais mon lézard, sortant mes jumelles de ma sacoche. À ma grande surprise, mes craintes étaient confirmées : Tarik approchait avec plus d'une centaine de brigands à cheval et en chameaux. Nous avions peu de temps avant d'être rattrapés, je donnai l'alerte en tapant légèrement sur son derrière. Mon lézard se mit à courir pour rejoindre le reste de mes soldats.

J'essayais de scruter si Jean me faisait signe, mais je ne discernais rien jusqu'à ce qu'une lumière blanche scintille par intermittence, semblable à du morse. Le soleil m'éblouissait, rendant difficile l'observation des signaux provenant d'au-dessus d'une grande dune. Je sortis mes jumelles et mon cœur fut envahi d'émotions : c'était Jean et Marcus accompagnés d'autres hommes vêtus de bleu, armés de fusils longs et de canons à longue portée.

À cet instant précis, je compris qu'une grande bataille se préparait et qu'il fallait la remporter... Des tirs résonnaient, des balles sifflaient au-dessus de nos têtes, la bande de Tarik nous rejoignit rapidement, leurs cris d'hostilité résonnant dans le désert aux pas des chevaux. Ce qu'ils ignoraient, c'est qu'une embuscade les attendait, les amis de Jean surgirent en poussant des hurlements comme des bêtes affamées, se jetant dans la mêlée. Jean s'approcha de moi, me remettant un grand sabre argenté offert par le sultan Ali pour me porter chance,

geste que j'acceptai avec gratitude. Armée du sabre, je me lançai avec ferveur pour terrasser tous mes ennemis.

Comme un guerrier, j'ai tranché des têtes et des bras, leurs membres glissant sur ma lame acérée. Notre nombre dépassait largement celui de Tarik, la bataille a été féroce, beaucoup d'hommes sont tombés, y compris nos alliés. Les brigands ont finalement capitulé et leur chef, Tarik, s'est enfui, laissant un véritable carnage derrière lui. Bien que nous ayons remporté cette première bataille, je pressentais que d'autres combats plus intenses nous attendaient. Le sultan Ali a rassemblé ses troupes et nous a conviés à le rejoindre. Traversant la ville de Mijha, nous avons été chaleureusement accueillis par les villageois qui chantaient victoire. Les enfants nous suivaient en tapant des mains. Descendant de ma monture reptilienne, j'ai marché aux côtés des enfants en leur distribuant quelques friandises.

Leur regard plein de gentillesse me remplissait de bonheur. Maria se joignait à moi en me serrant fort, son sourire ravivant la joie en moi. Le Sultan Ali nous invitait dans sa tente, où nous prenions place sur un magnifique tapis oriental. De la nourriture était disposée sur une petite table et nous étions nombreux autour du sultan. De belles danseuses exécutaient des danses orientales au son de la musique, les tambours me donnant envie de savourer ce moment délicieux. Des charmeurs de serpents participaient également à ces célébrations.

Les enfants chantaient des chansons pour nous, et en retour, nous leur offrions les cadeaux que nous avions avec nous. J'exprimais ma gratitude au padischah pour son hospitalité et pour son soutien durant notre victoire contre nos ennemis. Il se leva alors et m'invita à le suivre ; malgré son âge avancé, il conservait une force impressionnante pour mener ses troupes sur de multiples champs de bataille. J'acceptai avec empressement sa proposition de le suivre.

Cher Henry, je suis heureux de t'avoir comme ami, ainsi que Jean. Vous serez toujours les bienvenus ici, et sachez que vos ennemis sont également les miens. Voici ce médaillon qui vous guidera dans votre mission et vos batailles. Puissiez-vous trouver chance grâce à lui, mon ami.

<<Merci Sultan Ali. Ce sera un grand honneur de le porter et de faire la gloire de mes batailles avec mon sabre en votre amitié.>>

<<Merci mon ami, tu es destiné à devenir un grand homme. Tu l'as déjà prouvé maintes fois. Les hommes du désert te surnomment Henry le conquérant. Je pense qu'il est temps pour toi et tes amis de vous reposer sous l'une de mes tentes, non loin de la mienne. Abdoul, mon serviteur, t'accompagnera jusqu'à ta tente. Que Dieu veille sur toi cette nuit, mon ami.>>

Je remerciais le grand homme plein de sagesse et de bonté en le saluant noblement, puis chacun de nous rejoignit sa tente. Maria et moi nous installâmes sur un hamac où nous nous endormîmes enlacés. La ville s'était paisiblement endormie, tout était calme et serein. Le jour se levait lentement au chant du coq, un troupeau de chèvres et quelques moutons commençaient à bêler. Je me réveillai doucement au son de leurs chants. Il était temps de trouver un endroit pour me laver. J'aperçus un puits en pierre non loin de ma tente et pris un vieux seau avec moi. Le puits était profond, j'attachai le seau à une corde accrochée et en tirai de l'eau abondamment. L'eau était claire et fraîche, je l'appréciais autant que mes compagnons qui venaient de me rejoindre.

Après avoir apprécié un bon déjeuner en dégustant un délicieux thé à la menthe en compagnie de mon ami le sultan Ali, nous préparions nos affaires pour nous rendre au rempart de Hidjab, situé à quatre cents kilomètres. Nous montâmes à cheval en saluant une dernière fois les habitants du village qui nous avaient accueillis chaleureusement. Ali et Jean me serrèrent la main en nous souhaitant bonne chance. Les enfants couraient derrière nous en criant des au revoir, je me retournais avec le cœur rempli de joie et d'émotions en les saluant peut-être une dernière fois...

Nous continuions notre voyage à travers une chaleur étouffante de plus de quarante degrés, progressant lentement. La teinte du sable évoluait, devenant de plus en plus blanche à mesure de notre errance. Des charognards survolaient nos têtes et nous rencontrions parfois sur notre route des cadavres de chameaux, de chevaux et même d'êtres humains, que ces vautours maudits se plaisaient à festoyer en prévision de notre propre fin.

Les lézards étaient déshydratés et nos gourdes presque vides malgré le plein des jerricanes. En raison de notre soif insupportable, il devenait essentiel de trouver de l'eau ou un plan d'eau pour garder espoir d'atteindre le rempart de Hidjab en vie. La fatigue de ce long voyage commençait à se faire sentir. Alors que je m'assoupissais, j'ai vu plusieurs compagnons s'effondrer d'épuisement dans le sable. Il m'était difficile de rester en selle, mon lézard s'est affaissé et avait du mal à se relever. Je me suis balancé de gauche à droite jusqu'à ce que mon corps lâche et que je m'effondre lourdement au sol.

Dans un semi-conscient, j'entendais des voix m'appeler sans relâche, me demandant de rester éveillé. J'essayais de répondre mais ma bouche était sèche et mes lèvres brûlaient. Je serrais le peu de sable dans ma main, songeant que la mort était venue me chercher. Je sentais un vautour se poser sur moi, prêt à se repaître. Ses serres et son bec martelaient mon corps.

Les yeux à moitié clos, j'ai vu une forme humaine se pencher sur moi avant de sombrer dans l'inconnu. À mon réveil, un beau visage me souriait en prenant ma main : c'était Maria assise sur une chaise avec une éponge, en train de me passer de l'eau sur le visage. Elle m'a expliqué que j'avais perdu connaissance, que la fièvre et mes hallucinations avaient duré plus d'une semaine.

Grâce à l'intervention des bergers, nous étions tous en vie : ils nous avaient transportés dans leur chariot et installés confortablement sur des lits dans un petit monastère, où résidait un père nommé Francisco. J'ai tenté de me lever du lit, mais mes muscles et mes membres n'avaient pas totalement récupéré. Je ressentais une douleur intense à l'abdomen, comme si on m'avait arraché les entrailles, avec d'importantes bandages entourant des blessures qui saignaient par moments. Maria s'est levée pour changer mes bandages, révélant une vilaine blessure : ma peau était lacérée par les coups de bec d'un charognard, qui m'avait pris pour sa proie.

Je ne savais plus quelle était la date et le jour, alors je me suis tourné vers Maria pour lui demander. Elle m'a répondu que nous étions le 17 juin 2040. J'étais perplexe : comment était-ce possible ? J'étais parti de chez moi en 2010, et me voilà maintenant trente ans plus tard dans cet endroit. Abattu, j'ai baissé la tête en regardant mon corps vieilli. Maria s'est approchée et m'a tendu une cigarette, que j'ai placée derrière mon oreille sans avoir envie de

la fumer pour le moment. Soudain, une voix m'a interpellé. J'ai relevé la tête et vu un homme vêtu de noir avec un chapeau sur la tête s'approcher de moi. Il s'est présenté :

<<Bonjour mon fils, je suis le père Francisco. Maria vous a sûrement parlé de moi.>>

<<Bonjour mon père, bien sûr. Je voulais vous remercier pour tout ce que vous faites pour nous, pour nous avoir sauvé la vie.>>

<<Ne vous inquiétez pas, vous êtes les bienvenus dans le monastère, la maison de Dieu est faite pour accueillir tout le monde. Tenez, voici une bible que vous pourrez lire quand vous le voudrez.>>

<<Je dois partir maintenant, les bergers m'attendent pour le repas. J'espère que vous nous rejoindrez pour le souper.>>

<<Je ne manquerai pas mon père, merci.>>

Alors que le père s'éloignait, Maria me remit une chemise de rechange et un autre pantalon. En raison de ma difficulté à marcher, elle me confia une canne en bois pour m'aider. Nous nous promenâmes paisiblement pour explorer le monastère, bâti en granit avec des dessins mystérieux ornant les murs, arborant des symboles inconnus. Pendant ce temps, mes compagnons se reposaient dans une salle voisine, jouant aux cartes.

Je fis un geste de la main pour les saluer, et ils vinrent tous me voir pour prendre de mes nouvelles. Je les rassurai en leur expliquant que j'étais bien pris en charge et que mes blessures guérissaient lentement. Nous restâmes plus d'un mois au monastère, mes compagnons apportant leur aide aux bergers et au père Francisco dans leurs tâches. Au fil du temps, mes blessures commencèrent à cicatriser. Je m'entraînaï avec mes armes, un sabre et des pistolets lasers, sur des cibles en bois confectionnées par Jean et Marcus. Malgré les bons moments passés ensemble, je savais que cette situation ne pouvait perdurer, car je me rendais compte que j'avais une mission capitale à accomplir.

Je demandais au père s'il était possible de changer de monture puisque nos lézards étaient morts. Il accepta de nous donner les chevaux qui se trouvaient dans son écurie; parmi eux se trouvait une admirable jument blanche de pure race. En m'approchant d'elle, j'admirai ses yeux bleus, aussi clairs que le ciel, et lui tendis ma main avec une touffe d'herbe qu'elle dégusta. Elle se rapprocha de moi, me lécha comme pour exprimer sa gratitude.

Je la fis sortir de l'enclos et la montai avec une certaine dignité, me sentant libre et puissant, galopant à travers ce magnifique désert à toute allure. Sa vitesse m'encouragea à accélérer, courant avec le vent. Le père nous indiqua qui devait nous accompagner jusqu'au Rempart et que le monastère pouvait se passer de sa présence pour un certain temps. Il troqua sa tenue pour enfiler un uniforme de soldat, armé d'un fusil et de deux pistolets. Je le regardais, étonné, me demandant comment un homme d'Église pouvait porter une arme. Avec les galons sur son uniforme, je me sentis obligé de lui poser des questions pour percer sa véritable identité.

<< Mon fils, il y a bien longtemps j'étais au service de Sa Majesté la Reine Fatima qui se trouvait à mille kilomètres de la ville Iskriste. Hélas, j'ai dû quitter son palais lorsque nous avons été attaqués par des soldats venant du sud, trop nombreux pour que nous puissions les repousser.

La Reine a été enlevée par ces bandits qui ont tué les hommes et les vieillards, capturant toutes les femmes avec les enfants. Malheureusement, ma femme a perdu la vie en essayant de sauver notre fils.

Depuis toutes ces années, je n'ai jamais cessé de penser à elle. Aujourd'hui, vos amis, et en particulier toi, Henry, m'ont redonné l'envie d'aider les autres et de garder espoir quoi qu'il en coûte. Mon épée restera au service de Sa Majesté la Reine Fatima, où qu'elle soit dans le désert, seule Dieu le sait s'il elle est encore en vie. Je suis un soldat portugais, le sang des grands guerriers coule dans mes veines, mon père faisait partie de la garde Royale de son pays.

Il me faut apaiser cette blessure qui me ronge le cœur depuis toutes ces années. J'ai prié pour qu'un jour un honorable serviteur me vienne en aide, et ma prière a été exaucée en te rencontrant. Le médaillon que tu portes est le symbole d'une grande tribu, choisi en personne par le sultan Ali, que je connais bien car c'est un brave homme et mon meilleur ami.>>

Je comprends maintenant ce que le père Francisco devait endurer pendant toutes ces années. Il m'a regardé un instant, me demandant de prier avant que nous partions.

Avec plaisir, j'ai accepté. Mes compagnons m'ont rejoint dans la salle de prière où le père a donné sa dernière messe, nous offrant le sacrement à moi et à nos chevaux pour assurer le salut de notre âme. Nous avons enfourché nos étalons en saluant les bergers qui nous avaient sauvé la vie. Accompagnés par le père et son chariot rempli de provisions et d'eau, nous avons poursuivi notre route en direction du rempart de Hidjab.

Nous l'avons suivi en empruntant un itinéraire non mentionné sur ma carte, traversant des oasis et des petits lacs. Après avoir fait une pause pour nous reposer, il nous restait encore deux cents kilomètres à parcourir. Nous avons installé notre campement, et le père Francisco m'a invité à le rejoindre en compagnie de Jean et Marcus pour une partie de chasse. Nous avons préparé nos fusils dans l'espoir de capturer un lapin ou un renard du désert afin de nous sustenter, car cela faisait longtemps que nous n'avions pas mangé de viande.

On s'éloignait du campement en restant vigilant face à nos ennemis. Alors que je m'approchais d'une petite colline, j'ai repéré un lapin à environ deux cents mètres de mon fusil. Prêt à tirer, le père a posé sa main sur mon arme pour m'arrêter.

Il m'a fait signe de le suivre en silence. Nous avons rejoint Jean et Marcus qui étaient allongés dans le sable, leurs armes braquées vers un grand banc de sable. En regardant à travers les jumelles de Marcus, j'ai vu trois hommes armés sur des chameaux, probablement en attente d'autres hommes.

Le père m'a indiqué silencieusement qu'il fallait les éliminer avant l'arrivée de renforts. Acquiesçant, j'ai compris que nous devons agir discrètement pour ne pas alerter les autres. Nous nous sommes divisés en deux groupes, moi étant avec le père Francisco. Nous avons avancé doucement, rampé pour nous rapprocher autant que possible.

Jean et Marcus se positionnaient du côté droit pendant que nous nous placions à gauche, surprenant ainsi nos ennemis. Le père était plus rapide que moi avec un couteau et poignarda deux ennemis sans difficulté alors qu'ils ne pouvaient même pas se retourner. Jean reconnut les tenues noires ornées d'un ruban rouge à la taille, ces vêtements appartenaient à une tribu

aussi redoutable que celle de Tarik. Il semblait qu'ils attendaient peut-être l'arrivée de Tarik pour se regrouper, ce qui nous pressait d'enterrer les corps au plus vite.

Nous emportions avec nous leurs uniformes et leurs chameaux. Le bruit des sabots des chevaux résonnait dans le désert, soulevant une énorme nuée de sable à l'horizon. Des centaines de tribus convergeaient des quatre coins du désert pour se joindre à Tarik. En observant à travers les jumelles, je remarquai qu'ils transportaient des chariots remplis de prisonniers, principalement des femmes et des enfants. Ce qui était le plus alarmant, c'était la présence de trois énormes machines volantes aux couleurs différentes de celles que j'avais déjà vues. J'interrogeais Jean au sujet de ces engins rouges, et il me prit les jumelles pour observer à son tour. Son expression était empreinte d'inquiétude lorsqu'il me les rendit.

Il se hâta de monter sur le chameau et me dit que nous devions nous échapper rapidement. J'ai suivi sa décision en nous dirigeant rapidement vers notre campement. Nous avons rangé notre équipement sans poser de questions car le temps était compté. Nous avons pris la direction des remparts de Hidjab en galopant à toute vitesse, laissant derrière nous un nuage de poussière dans le sable. Cependant, les bandits ont découvert les cadavres de leurs compagnons. Tarik a envoyé ses troupes à nos trousses pour découvrir la vérité, car les chameaux que nous avons laissés étaient revenus vers les hommes que nous venions de tuer. Les trois robots rouges se sont déplacés rapidement en survolant la montagne, nous pourchassant et nous tirant dessus avec des lasers.

se cacher. Le père Francisco, connaissant bien le désert, nous guida vers un chemin qui se terminait en impasse. Seule une personne pouvait passer à pied, alors nous descendîmes de nos chevaux en accélérant le pas pour éviter d'être repérés. Nous avançons entre les rochers en silence, pénétrant à l'intérieur d'une caverne dans l'espoir d'échapper à nos ennemis. Malheureusement, ces derniers passaient au-dessus de nos têtes et nous tiraient dessus, faisant trembler les rochers qui s'effondrèrent. Un énorme éboulement referma l'entrée de la caverne, nous plongeant dans l'obscurité totale. Cherchant une issue à ce piège, nous avançons à tâtons en longeant la paroi, Maria se raccrochant à ma chemise. Nous progressions vers une faible lueur, puis je m'arrêtai un instant, croyant entendre un écoulement d'eau.

Père Francisco s'approcha de moi en expliquant qu'une source devait jaillir de la montagne et qu'il fallait garder la foi. Alors que nous progressions, la lumière du jour devenait visible. Cependant, il avait omis de me prévenir qu'un précipice d'environ dix mètres se trouvait sous nos pieds. Je préférerai fermer les yeux pour ne pas regarder en bas, où l'eau dévalait en cascade vers le lac. Sa beauté était saisissante, avec ses nuances d'eau bleue et verte claire. Notre seule option était de sauter dans l'eau, car le passage était bloqué et impossible à gravir sans corde. Le Père monta sur son cheval, déclarant que la seule solution était de sauter avec nos montures.

Avant de lui dire que je ne savais pas nager, il se lança avec son cheval, suivi par tous les autres, sauf moi. Je restai sur le bord du lac en fumant une cigarette, observant la scène. Je réfléchissais, me demandant s'il fallait être assez fou pour accomplir un tel exploit. Jetant un regard à ma jument, je vis qu'elle semblait plus nerveuse, alors je la réconfortai en lui murmurant à l'oreille qu'elle ne risquait rien et que j'étais là pour elle. Avant même de finir ma phrase, je la montai et me précipitai dans le vide.

Je fermait les yeux pour éviter de voir mon atterrissage, nous venions de réussir et je m'accrochais fermement à son cou. Elle se laissait entraîner par le courant du lac qui nous emportait vers la sortie. Sur le rivage, tout le monde attendait mon arrivée alors que Marcus et Sophia préparaient un feu pour nous réchauffer. La nuit tombait et nous devions dormir à la belle étoile. Tenant Maria dans mes bras, nous contemplons le magnifique ciel étoilé et la pleine lune, comptant les étoiles filantes tout en écoutant Stevens et le bon père Francisco chanter les chansons de son pays.

Jean et Sophia s'étaient retirés derrière des gros rochers pour être seuls... Pendant ce temps, Markus montait la garde jusqu'à ce que l'un de nous prenne le relais. J'avais disposé les vêtements sur le sable que nous avions récupérés des bandits dans l'espoir de nous faire passer pour des hommes de Tarik. Alors que tous dormaient, j'allumai une autre cigarette en buvant le reste de la bonne eau-de-vie du père Francisco, probablement rapportée du monastère. Elle me brûlait la gorge tellement elle était forte. Décidant de prendre le relais de la garde, je peinais à poser un pied devant l'autre, titubant de droite à gauche, le sol me semblant bouger.

J'étais en train de voir tout en double, mon crâne me faisait souffrir comme si quelqu'un le frappait avec un marteau de l'intérieur. Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait, j'entendais des voix résonner constamment dans ma tête, suivies d'une douleur insupportable qui me faisait hurler. Je tombais à genoux dans le sable en criant pour qu'on me laisse tranquille. Soudain, quelque chose de dur me heurta à la tête. Je me retrouvai allongé sur le ventre, ma vision devenait floue. J'expirai un dernier soupir en me laissant aller, mes yeux se fermant paisiblement.

La Comtesse Catherine

<<Hé capitaine Henry, réveillez-vous bon sang ! Vous êtes encore saoulé de la soirée d'hier, il va falloir que je vous secoue.>>

J'émergeais doucement de ma cuite d'hier avec une horrible douleur dans la tête.

Une grosse voix résonnait dans mes oreilles accompagnée de claques violentes sur le visage. En reprenant connaissance, j'aperçus un homme barbu portant un turban bleu, vêtu tel un corsaire d'époque. J'éclatai de rire en lui demandant s'il s'agissait du carnaval. Visiblement irrité, il me saisit par les habits, me secoua et m'injuria.

<<Écoutez-moi, si vous n'étiez pas le capitaine de ce navire maudit, je vous aurais jeté par-dessus bord depuis longtemps,>> lâcha-t-il finalement en me reposant.

Sans aucune douceur, je me suis retrouvé à tomber lourdement sur le sol, complètement désorienté. Alors que je regardais autour de moi, j'ai remarqué des hommes qui travaillaient sur un gigantesque bateau en bois orné d'un drapeau anglais flottant au sommet du mât. J'ai peiné à me relever et me suis agrippé tant bien que mal à la coque du bateau. Mes yeux écarquillés, je me suis demandé si je ne vivais pas un rêve : nous voguions en pleine mer, alors que la veille, j'étais au beau milieu du désert.

Je me suis retrouvé soudainement sur un bateau. Pris dans un cauchemar, je me demandais ce qu'étaient devenus mes amis. Je me suis retourné pour regarder un homme inconnu qui m'avait blessé et sentais le besoin de lui demander où se trouvaient mes compagnons. Deux hommes imposants se sont approchés de moi et m'ont porté jusqu'à ma cabine. Assis sur une chaise, un verre de rhum m'a été proposé, que j'ai poliment refusé. On m'a alors conseillé de

me coucher en attendant la visite de la comtesse. Allongé sur un vieux lit en bois dur, il m'était difficile de m'endormir, mes yeux fixés par curiosité.

J'admirais la cabine du bateau, construite en bois ancien, avec ses petites fenêtres ornées de dessins du Moyen Âge. Une ancienne boussole et un compas en bois étaient posés sur une table, à côté de quatre tonneaux qui semblaient contenir du rhum. Soudain, un homme très âgé entra, portant une sacoche à la main. Il s'approcha de la table, prit une chaise et s'assit en face de moi. Sortant une feuille de papier et une plume, il prit l'encrier sur la table et commença à écrire. Vêtu d'une chemise blanche et d'un costume gris, coiffé d'un vieux chapeau gris et poussiéreux, il portait de petites lunettes au bout de son nez. Se levant avec sa sacoche, il se présenta comme le docteur Stewart et déclara qu'il devait m'examiner. Il me demanda de me lever et de m'asseoir sur la chaise. Après m'avoir examiné de la tête aux pieds et observé mes cicatrices, il déclara que j'étais en bonne voie de guérison.

<<La blessure que vous avez reçue avec la lame de couteau dans votre épaule gauche semble s'être bien refermée, tout comme celle de la baïonnette sur votre flanc droit ; tout semble parfait.>>

Je le regardais avec étonnement en lui demandant de quoi il me parlait. Il se redressa immédiatement et me jeta un regard inquiet.

<<Tiens donc, vous perdez aussi la tête. Avez-vous reçu un coup ?>>

<<Oui, hier soir dans le désert, sur le sable, j'ai reçu un énorme coup ; regardez, j'ai encore la bosse.>>

Le médecin toucha mon crâne et sentit une bosse, il fut très surpris de ce que je lui racontais. Il me regarda de nouveau avec un appareil pour mes yeux.

<<C'est bien étrange ce que vous me racontez, car hier soir, vous étiez à l'auberge du loup.>>

<< Vous avez bu et chanté en compagnie des hommes actuellement sur le bateau.- Êtes-vous sûr de ce que vous avancez ?>>

<<Mais bien sûr, je vous ai vus avec votre second. C'est même lui qui m'a demandé de vous examiner.>>

Cela commençait vraiment à m'inquiéter, qui m'a emmené sur ce bateau et où sont mes amis ? Sont-ils restés dans le désert ?

Je me suis levé brusquement de ma chaise, cela méritait des explications. Au moment où j'allais ouvrir la porte du bateau, une belle femme élégante en costume rouge et blanc se tenait devant moi. Elle se présenta comme la comtesse Catherine d'Angleterre.

Je me suis incliné en la saluant et en me présentant comme étant Henry.

La personne me dit que Johan lui a souvent vanté mes exploits, réputés dans toute l'Angleterre. Intrigué, je me demande quels exploits elle peut bien mentionner. Ensuite, le docteur s'approche discrètement de la comtesse Catherine pour lui expliquer que mes pertes de mémoire ponctuelles sont causées par un choc à la tête que j'ai subi.

Elle m'a souri tout en prenant mon bras.<<J'aimerais que vous m'accompagniez dans ma cabine, mon cher. Nous serions plus tranquilles pour converser.>>

J'ai accepté son invitation et l'ai suivie. Une fois dans sa cabine, elle m'a invité à m'asseoir sur son petit lit en bois. La comtesse a pris une bassine d'eau avec une éponge et l'a passée sur mon visage. L'odeur de son parfum était très agréable. Elle s'est penchée en me montrant ses exquises formes que j'admirais avec plaisir. Elle a pris ma main et l'a posée sur sa poitrine, je sentais son cœur battre rapidement.

exquise glissait lentement sur mon ventre après avoir soigneusement défait les boutons de mon pantalon d'une main experte, elle célébrait ma sensualité. Avec ses lèvres savoureuses, la comtesse jouait passionnément une sublime partition sur ma flûte envoûtée. Mes paupières se fermaient, mon être était transporté par une vague d'émotions.

Dégrafant son magnifique bustier, mes mains caressaient ses courbes gracieuses. Ma langue délicieuse descendait lentement le long de son dos, explorant chaque parcelle de sa peau. Nos lèvres s'unissaient dans des baisers intenses et voluptueux, m'emplissant de plaisir. Saisissant ses seins magnifiques en forme de poire avec ma bouche, je les savourais avec ardeur.

Nos deux corps s'unissaient profondément, nous faisons l'amour jusqu'à l'aube. Je me levais avec précaution pour ne pas réveiller ma belle comtesse, en enfilant mes vêtements, je remarquais que je portais toujours le médaillon offert par le sultan, mais mes habits semblaient avoir changé d'époque. Incertain de l'année en cours, je décidais de me diriger vers le pont. Lorsque j'ouvris la porte, je constatai que tout le monde dormait, sauf mon suppléant qui se tenait à la barre. Je contemplais l'étendue infinie des vagues se heurtant aux flancs du navire, le vent se mettant à souffler alors que le temps s'assombrissait brusquement, annonçant un violent orage. La pluie approchait, avec force. Je m'efforçais de me retenir au bastingage pour ne pas tomber. Johan se retourna et tenta de me parler, mais je ne pouvais entendre ses mots par-dessus le vent. Il me fit signe de le rejoindre, tandis que je prenais sa place à la barre, lui demandant à un de ses hommes de hisser les grandes voiles.

Le navire était en pleine mer agitée, avec une pluie battante, des vagues impressionnantes et un vent de plus en plus fort. Craignant de perdre le cap et de chavirer, j'ai laissé mon second prendre les commandes. Il a indiqué la direction à suivre à la boussole et m'a conseillé de bien attacher la barre à un poteau. Ensuite, nous nous sommes réfugiés à bord pour nous réchauffer. Johan a invité tout l'équipage à se joindre à nous pour partager un bon repas préparé par le cuisinier, accompagné de rhum et de vin. Nous devons attendre que la tempête se calme. J'ai décidé de rejoindre ma compagne dans sa cabine pour attendre le retour du calme. En la rejoignant, j'ai remarqué qu'elle dormait profondément, du moins c'est ce qu'elle voulait me faire croire.

Elle arbora un sourire taquin, je me glissai entre ses bras, me laissant envelopper par la chaleur de son corps qui attisait mon envie de partager cet amour avec elle. Nous nous laissâmes emporter par un tourbillon d'émotions, nos cœurs battant à l'unisson dans cette extase charnelle délicieuse. Soudain, un membre de l'équipage annonça que la tempête était passée et qu'il fallait que je me rende immédiatement sur le pont. Là, tout le monde se rassemblait autour de Johan, observant l'horizon à travers sa longue-vue. Il me proposa également de regarder. Au loin, un imposant navire de guerre se dirigeait vers nous, arborant un drapeau qui flottait au vent et des soldats armés et prêts au combat, équipés de canons plus puissants que les nôtres. Leurs officiers portaient des uniformes aux couleurs bleu-blanc-rouge, celles de mon pays. J'ai vérifié une fois de plus pour être sûr : le drapeau représentait la France.

Je devais prendre une décision difficile : attendre qu'ils tirent les premiers ou les contourner en me mettant derrière eux, car leurs canons étaient positionnés des deux côtés. J'ai appelé Joan pour lui expliquer que notre intention était cruciale, et que si un combat était inévitable, nous devions utiliser la ruse pour surprendre l'ennemi. Je lui ai demandé de positionner quelques hommes sous les cales et de se préparer à tirer avec les canons. Mon second a accepté ma proposition et m'a laissé prendre les commandes, en tant que capitaine du bateau. J'ai arrêté de naviguer pour laisser passer le navire ennemi qui s'approchait rapidement. Leurs tirs de canon ont manqué de précision, probablement pour nous impressionner.

J'avais décidé de ne pas riposter tout de suite, attendant le bon moment. Quand ils sont arrivés à ma hauteur, j'ai indiqué que j'étais Français et que nous ne recherchions pas la guerre. Leur capitaine, Jean Philippe, s'est présenté et m'a demandé qui nous étions. J'ai répondu en expliquant que je m'appelais Henry, capitaine du bateau anglais. À mes paroles, j'ai rapidement compris sa réaction: pour lui, j'étais un traître ayant trahi son pays, et une prime pour ma capture, mort ou vif, serait la bienvenue. J'ai rapidement pris la barre, faisant pivoter mon bateau sur la droite, pointant mes canons vers lui pour ne lui laisser aucune chance d'ouvrir le feu en premier. Mes hommes ont tiré les premiers, un boulet a frappé l'avant de leur navire. Nous nous sommes rapprochés de plus en plus, l'abordage s'est déroulé rapidement. Armé de deux pistolets et de mon épée, j'ai combattu tandis que mes hommes se battaient avec détermination.

J'ai affronté le capitaine Jean Philippe, le frappant violemment au bras gauche. Il s'est bien défendu et m'a blessé au visage, faisant couler le sang. Malgré mes efforts, il a ri bruyamment, m'irritant. J'ai touché son côté droit, mais il m'a désarmé avec une de ses techniques secrètes. Mon épée est tombée et, alors que je m'apprêtais à la ramasser, il a pointé sa lame vers mon cou, prêt à l'enfoncer. Voyant la haine et le désir de me tuer dans ses yeux, j'ai fermé les yeux pour ne pas assister à ma propre mort. Cependant, son épée est tombée. Il m'a regardé, agrippé à mes vêtements, et m'a lancé ses dernières paroles, maudissant Henry et souhaitant que le diable m'emporte.

Son corps tomba lourdement. Je levai les yeux pour comprendre ce qui venait de se passer : c'était la comtesse Catherine qui m'avait sauvé la vie. De ses deux mains, elle pointait un pistolet dans sa direction et lui tira dessus à bout portant. Pendant ce temps, Johan continuait la bataille, faisant tomber des ennemis sous ses lames, tandis que quelques soldats français se rendaient, abandonnant leurs armes. Nous avons remporté une belle victoire contre notre adversaire. Nous rendîmes hommage et les honneurs comme il se devait, avec considération et fierté, à tous les hommes tombés au combat. Le lieutenant François, devenu capitaine du navire français, rendit hommage à Jean Philippe, observant une minute de silence en l'honneur de leurs âmes, que la mer accueillit bienveillante dans leur nouvelle demeure.

Le lieutenant François et ses hommes arrivaient en France en hommes libres, tandis que leur bateau poursuivait sa longue traversée. Je les voyais partir et les saluais une dernière fois. Notre grande croisière se poursuivait jusqu'au port de Berdrige, une petite ville au nord de l'Angleterre, où nous devions faire escale pour nous ravitailler. Après trois semaines en mer, nous atteignions enfin le port où Johan amarrait solidement le bateau. Pendant que mes hommes déchargeaient les tonneaux de rhum vides, j'ai choisi de visiter la ville avec la comtesse Catherine. En déambulant le long du port, les habitants s'arrêtaient pour la saluer et la remercier pour son aide. J'ai admiré son caractère généreux et bienveillant, tandis que des enfants s'amusaient en courant autour de nous.

Je découvrais complètement cette ville, mais l'air marin me redonnait de l'énergie et de la joie de vivre. L'odeur des poissons frais capturés par les pêcheurs dans leurs filets remplissait l'air, avec des truites, des tourteaux, des langoustes et d'autres poissons vivants dans des paniers en osier prêts à être dégustés. En parcourant de larges rues, nous passions devant divers commerces, dont une galerie d'art et une boutique de vêtements de haute couture. Arrivées devant un petit magasin, la comtesse m'a présenté Walter, un homme de taille moyenne vêtu d'une chemise blanche et d'un pantalon noir, peu chevelu et arborant une barbichette. Il nous a invités à entrer pour nos achats, la comtesse précisant qu'il était un ami proche de ses parents. Les personnalités importantes venaient de partout, de Londres, d'Italie, d'Allemagne et de Paris pour s'habiller chez lui.

Je le saluai poliment en me présentant comme le capitaine Henry, et j'ai remarqué un changement sur son visage, comme s'il était subitement angoissé à mon sujet. Sur un crochet, un beau costume suspendu attira mon attention : une veste en cuir marron, un pantalon et de grandes bottes noires. J'ai enfilé le costume, il m'allait parfaitement, et je me suis amusé à me contempler dans un miroir. Soudain, mon reflet m'a surpris : je ne reconnaissais plus mon propre corps. J'avais de longs cheveux noirs, une moustache, une barbichette, et mon visage semblait avoir rajeuni de vingt ans, une profonde cicatrice marquant ma joue gauche. Malgré mes préoccupations, je n'ai rien laissé transparaître à la comtesse, feignant que tout était normal. J'ai sorti ma bourse pour régler mes achats, et Walter, en prenant mes pièces, m'a gratifié d'un léger sourire. Nous avons quitté la boutique pour nous diriger vers un endroit secret uniquement connu de Catherine, et finalement, nous sommes arrivés devant un ancien château entouré d'un vaste parc verdoyant.

Un grand orchestre interprétait de belles symphonies lors d'un magnifique concert auquel assistaient des femmes et des hommes. Certains invités se laissaient emporter par la musique et dansaient avec joie. La maîtresse de maison m'a alors présenté à son meilleur ami, prénommé Gustave, un personnage singulier. Son visage était masqué de poudre blanche, il portait une perruque blanche et me regardait avec un sourire malicieux. S'approchant de la comtesse pour lui murmurer quelque chose à l'oreille, il éclata de rire tout en me fixant.

-Soyez le bienvenu, Monsieur Henry, vous êtes convié à profiter de toutes les festivités qui vous intéresseront, que ce soit en termes de nourriture, de compagnie féminine, ou peut-être autre chose... Auriez-vous la gentillesse de nous raconter l'un de vos exploits qui ont valu à toute l'Angleterre de vous acclamer?

Je me retrouvais dans une situation délicate, hésitant à lui donner une réponse, car un refus aurait pu être interprété comme un affront étant donné qu'il m'avait gracieusement invité dans son château. C'est donc avec joie que j'ai accepté sa proposition. En me promenant dans le parc aux côtés de Gustave, j'ai été présenté à des dames et des gentilshommes, qui s'amusaient ensemble à des jeux érotiques tels que le colin-maillard. Certaines femmes se sont même dévêtues et se sont lancées dans une course effrénée. J'admirais la beauté de toutes ces personnes, qui se présentaient avec un regard empreint de coquinerie. Alors que Gustave s'arrêtait un instant pour me demander de l'attendre, une charmante femme d'une trentaine d'années s'est approchée de moi en souriant.

Elle portait un corsage blanc magnifique, mettant en valeur sa superbe silhouette et la forme de ses seins qui me plaisait beaucoup. Elle se présenta comme Annabelle et m'invita à la

divertir en sa compagnie. Il était impossible de refuser cette opportunité charmante. Je lui souris et approchai mes lèvres des siennes pour un doux baiser. Nous décidâmes de nous promener dans le parc sous une belle nuit étoilée. Arrivés près d'une fontaine avec une statue d'un lion en pierre crachant de l'eau, Annabelle apporta une carafe de vin rouge et nous en bûmes ensemble. Elle prit ma main et m'emmena dans un endroit plus intime, sortit un foulard noir de son corsage et me demanda de me retourner. J'obéis, et elle me banda les yeux avec le foulard. Elle me guida en posant mes mains sur sa taille, tandis que je sentais le parfum envoûtant de jasmin dans ses cheveux. Elle me fit promettre de ne pas enlever le bandeau avant qu'elle ne me le dise.

J'ai accepté sans hésitation, laissant parfois mes mains explorer son corps, mes doigts appréciant de caresser ses beaux seins bien fermes. Elle riait en me traitant de polisson, et elle avait raison, je me laissais emporter sans savoir où cela nous conduisait, perdu dans l'obscurité. J'avais à tâtons, entendais des rires et des applaudissements autour de moi, jusqu'à ce qu'elle me demande d'ouvrir la bouche. J'ai obéi, elle m'a fait goûter une délicieuse pâtisserie inconnue. Elle a continué à s'amuser en me faisant deviner d'autres plats, approchant sa bouche de la mienne, sa langue effleurant la mienne lors d'un baiser langoureux. Sans dire un mot, elle a interrompu le baiser, s'est placée derrière moi et a pris mes mains que j'ai rapidement senties attachées avec de la ficelle. Une main douce a parcouru mon visage, ses doigts glissant sur mes lèvres entrouvertes, pendant que plusieurs mains caressaient mon corps. Leurs langues douces se mêlaient aux jeux sensuels proposés lors de cette célébration.

Pendant sa marche, elle me guida à travers des escaliers tandis que sa voix douce veillait sur moi. Une fois une porte ouverte, elle me dirigea à l'intérieur et me demanda de rester immobile. Je tentais d'écouter le moindre son, qu'il s'agisse d'un murmure ou d'un rire. Puis, étrangement, je sentis de la chaleur près de mon visage, peut-être la flamme d'une bougie. Une voix de femme murmura à mon oreille, inconnue, suivie par des rires. Est-ce que je servais de divertissement à ces dames ? Elles me prirent par les vêtements, me guidant à travers la pièce, l'odeur de jasmin persistait comme si elles s'étaient concertées. Leurs mains parcouraient mon corps, me chatouillant les oreilles et les tétons, leurs langues délicieuses me léchaient de haut en bas, explorant le bas de mon ventre.

Les charmantes dames ont choisi de me dévêtir, me laissant complètement nu, pour se livrer à des plaisirs charnels intenses. Leurs corps exquis caressaient doucement ma peau, leurs lèvres douces fusionnaient avec les miennes, et je goûtais leurs langues avec délice. Chacune savourait mon membre avec délice, en recueillant le nectar qui les comblait de bonheur. Annabelle ôta le bandeau de mes yeux et libéra mes mains, me souriant doucement, m'invitant à la suivre. Traversant la vaste salle, où j'avais passé un moment agréable avec ces dames séduisantes, je pénétrai dans une grande chambre éclairée par des bougies disposées dans chaque coin. J'aperçus ma gracieuse comtesse Catherine allongée sur un grand lit, accompagnée de sublimes femmes.

Elle m'a convié à approcher son lit, me lançant un regard malicieux et me proposant un jeu sensuel. J'ai accepté ses conditions et elle m'a demandé d'être créatif, promettant de se laisser choyer en compagnie d'une autre femme de mon choix. J'ai tout de suite su qui choisir. Deux foulards noirs nous ont été remis, j'ai bandé les yeux de Catherine tandis que les autres femmes faisaient de même avec Annabelle. Je les ai invitées à se coucher sur une grande couverture au sol, d'abord la comtesse, puis Annabelle dont la tête touchait celle de Catherine.

Leurs mains ont été attachées au-dessus de leur tête. Un panier de fruits et deux grandes plumes d'oiseaux ont été apportés. J'ai pris une plume et je l'ai doucement passée sur le visage de Catherine, descendant le long de son cou, puis le long de son corps, effleurant ses seins délicats.

Je lui donnais un baiser langoureux tout en continuant de jouer avec ma plume. Je m'arrêtai sur son joli petit ventre et y fis des cercles avec ma main. Invitant l'une de mes partenaires à se joindre à nous, je m'agenouillai pour caresser la poitrine d'Annabelle avec plaisir. Ma langue effleura ses tétons et descendit le long de son corps, tandis que ma main caressait sa cuisse. Deux autres partenaires nous rejoignirent, une s'occupant de sa cuisse tandis que je m'amusais avec ses orteils et une plume sous son pied. La deuxième partenaire comblait Annabelle de plaisir en la caressant langoureusement. Je m'allongeai sur elle et entamai une douce pénétration, accélérant le mouvement au rythme de ses cris de désir qui m'excitaient énormément.

Je l'embrassais avec passion, explorant chaque centimètre de sa peau avec mes lèvres, laissant mes mains glisser sur son corps avant de les poser sur ses lèvres douces. Elle les prit tendrement entre les siennes et me ravit. Pour la récompenser de sa patience, je lui offris une gourmandise délicieuse, lui donnant un plaisir exquis avec sa bouche savoureuse et sa langue douce. Je retrouvai ma chère Catherine qui m'attendait avec impatience. Je pris ses jambes et les plaçai sur mes épaules, caressant ses cuisses avec ma langue. Ensuite, posant ma bouche sur ses lèvres intimes, je lui procurait un plaisir intense avec ma langue. Son corps se laissa emporter par la passion.

Tous mes désirs se sont réalisés en même temps... J'ai été impressionné par les deux ravissants corps de femmes devant moi, et j'ai pris un plaisir malicieux à les amener à l'extase selon mes envies. J'ai détaché la comtesse Catherine et Annabelle, qui m'ont conduit dans une autre pièce contenant plusieurs baignoires alignées. Les comtesses m'ont invité à m'asseoir dedans. Bien installé, Annabelle est venue vers moi pour me bander les yeux. Des mains expertes ont caressé mon corps, une délicieuse odeur de savon à la vanille flottait dans l'air, pendant que leurs mains douces se promenaient joyeusement sur ma peau, en prenant soin de me savonner.

Je me sentais très détendu quand soudain, une voix féminine douce et inconnue m'a murmuré à l'oreille, me trouvant très séduisant. Elle est ensuite entrée dans la baignoire, m'embrassant passionnément, nos langues se mêlant alors que le désir montait sous ses baisers tendres. La chaleur de son corps contre le mien enflammait ma peau tandis qu'elle me caressait délicatement. Elle a pris plaisir à me caresser avec ses orteils, procurant des sensations agréables. Ensuite, de sa bouche, elle a entrepris un mouvement passionné. L'excitation a grandi davantage car je ne pouvais pas la voir. Elle a savouré le plaisir que je lui offrais. Enfin, elle a enlevé le bandeau de mes yeux et j'ai découvert une charmante jeune femme brune aux yeux noisette.

Son visage était magnifique, son beau corps faisait penser à celui d'une déesse. Elle s'approcha de moi et posa ses doigts sur ma bouche, me regardant d'un air coquin, se présentant comme Johanna et me disant qu'elle avait adoré le moment passé en ma compagnie. Cependant, elle devait partir car elle avait un autre rendez-vous chez le marquis Rudolph. Avant de partir, elle m'embrassa longuement, puis s'éloigna en me saluant de la main, à laquelle je répondis gracieusement. Ses charmantes dames m'escortèrent jusqu'à la

plus belle suite royale du château, où elles m'installèrent avec attention dans un grand lit douillet, drapé de jolis draps en coton brodé à la main, et garni d'une grande couverture.

Une jeune femme charmante m'a exprimé son souhait de venir dans mon lit pour profiter de moments agréables, une proposition que j'ai acceptée avec joie. Après une soirée agréable, elle s'est allongée à côté de moi en posant sa tête sur mon torse. La fatigue commençait à se faire sentir. Les yeux fermés, je me préparais à passer une nuit paisible. Alors que je m'apprêtais à m'endormir, j'ai été tiré de mon sommeil par de légers bruits se rapprochant de moi, éclairés par la lueur d'une bougie.

Un individu d'âge avancé m'a appelé discrètement pour que je le suive sans déranger la jeune femme endormie à mes côtés.

-Pardonnez-moi, Monsieur Henry, je suis le domestique de Monsieur Gustave. Il m'a demandé de vous trouver pour une affaire urgente, à ce qu'il semble.\" Je me suis levé pour accompagner le domestique sans réveiller la jeune femme. \"Ce n'est pas grave, donnez-moi juste le temps de m'habiller avant de vous suivre.\" Malgré tout, le domestique a insisté pour que je le suive sans m'attarder à me vêtir. Intrigué, je l'ai suivi en me demandant quelle urgence Gustave avait à me parler.

Je descendais un imposant escalier, suivi par un valet qui me guidait à travers un long couloir éclairé par des bougies accrochées au mur. De luxueux chandeliers en cristal pendaient du plafond. Arrivés devant une porte en bois, le valet frappa trois fois et celle-ci s'ouvrit sur deux autres valets qui nous attendaient. Ils nous conduisirent dans une salle où résonnaient des rires et des applaudissements. À peine avais-je franchi le seuil que tous se levèrent. Gustave vint à ma rencontre pour m'inviter à le rejoindre, me présentant la duchesse Sophia venue d'Italie et d'autres convives fortunés de divers pays qui fréquentaient régulièrement le château. Il me présenta ensuite le marquis Rudolph, un homme d'une soixantaine d'années un peu corpulent, vêtu d'une chemise de nuit blanche. Dans la pièce, des femmes dénudées offraient des divertissements sensuels.

Il était assis aux côtés de la comtesse Catherine, qui me souriait aimablement pendant que je saluais poliment toutes les personnes présentes en faisant le tour de la salle. Observant l'environnement autour de moi, je remarquai un grand buffet chargé de gibiers tels que des cerfs et des sangliers fraîchement tués, des paniers remplis de fruits variés, ainsi que du vin coulant à flot dans les coupes. Gustave me proposa de m'asseoir près de lui sur une chaise, pendant qu'il s'installait confortablement dans un fauteuil. Les valets apportèrent deux autres fauteuils qu'ils disposèrent au centre. Gustave se leva et se posta au milieu de nous, nous invitant à l'écouter attentivement. Il suggéra que chacun prenne place à tour de rôle sur le fauteuil, homme puis femme. Il invita Catherine à s'installer en premier, puis me fit signe de rejoindre la comtesse en prenant place sur l'autre fauteuil. Toutes les personnalités mondaines me fixaient comme si elles attendaient quelque chose de ma part, pendant que Gustave me regardait avec un sourire en coin.

<<Mon cher Henry, tu t'es engagé à partager l'un de tes exploits avec nous, nous sommes impatients de t'entendre raconter ton récit, n'est-ce pas, chère comtesse ?>>

Je le regardais, perplexe. Comment ce vantard osait-il me sortir du lit en évoquant une urgence ? J'essayais de garder mon calme, bien que je sente une certaine agitation en moi. J'avais besoin de temps pour improviser une histoire, mais je ne savais pas encore quoi lui dire. Soudain, des idées me vinrent à l'esprit, et je trouvai enfin la solution à mon problème.

Je me lançais alors dans le récit de mes aventures, captivant toute l'assemblée qui écoutait religieusement, plongée dans un silence total.

Je me souviens des moments passés avec mon père avant sa mort, un jour de printemps ensoleillé à la campagne de Hallein, un petit village de province du sud de l'Angleterre où tout le monde se connaissait. Nous vivions dans une petite ferme avec ma petite sœur Liliane, âgée de cinq ans, aux cheveux blonds brillants comme le soleil, et mon frère cadet Robert, un grand brun mince de dix-sept ans. Ma mère, Armande, était une Française aux cheveux bruns et aux yeux marron noisette. Mon père, Jonas, un Britannique imposant avec une longue barbe et de longs cheveux blonds. Nous cultivions des légumes, du blé et du maïs, que nous vendions sur les marchés pour subvenir à nos besoins. Mon père élevait une dizaine de vaches et quelques moutons que nous emmenions paître en montagne.

J'aimais beaucoup cet endroit que je visitais souvent avec ma sœur. Nous empruntions un long chemin de terre qui montait jusqu'au sommet, munies de nos bâtons de berger. Après avoir marché pendant un bon moment, nous nous installions pour des heures à contempler le magnifique spectacle offert par la montagne, puis nous admirions le village et son église. La vue sur la vallée était splendide, avec sa rivière serpentant le long des fermes. Parfois, lorsque la pluie arrivait, nous nous réfugiions dans une cabane en bois que mon père et Robert avaient construite, passant des heures à rêvasser en attendant que l'averse cesse. J'appréciais particulièrement lorsque mon père me proposait de l'accompagner à la chasse, prenant son fusil et sa sacoche en cuir, tandis que ma mère lui préparait un petit repas que nous partagions ensemble. Nous partions chasser le lapin, ou parfois une biche, mais cela m'attristait de les voir mourir, même si je savais que c'était nécessaire pour nous nourrir.

De temps en temps, nous nous installions dans l'herbe pour écouter les chants des oiseaux, que mon père imitait à la perfection. Il me regardait toujours avec un sourire tout en passant sa main sur ma tête ou en déposant simplement un baiser sur mon front. Il me montrait comment fabriquer des pièges et les installer avec précaution. Récemment, j'avais confectionné un petit piège avec deux morceaux de bois et une trappe, que j'avais placé près d'un buisson en y mettant de la viande à l'intérieur. Ensuite, je m'étais caché avec mon père pendant des heures en attendant qu'un animal se fasse attraper. Soudain, un petit animal avait avancé et était tombé dans le piège, incapable d'en sortir. Au moment où j'allais me lever pour voir ce que j'avais capturé, mon père m'avait retenu, me recommandant d'être très prudent.

Il brandit son fusil et surveilla mes actions tandis que j'inspectais la trappe où se trouvait un adorable louveteau égaré, probablement abandonné par sa mère. Mon père consentit à ce que je le prenne sous mon aile, et je l'emmenais partout avec moi. Je l'avais nommé Rex en raison de son pelage noir et blanc. Nous nous amusions souvent ensemble, ma sœur, mon frère, ainsi que les enfants du village, à jouer à cache-cache ou au loup...

Alors que je me cramponnais à un tronc d'arbre dérivant avec le courant, me laissant porter vers la rive, mon ami Rex a dû me sortir de la rivière en me tirant par mes vêtements. En me relevant en larmes, j'ai appelé désespérément Liliane, mais en vain, scrutant de tous côtés à sa recherche.

Désarmé à l'idée de ne plus jamais la revoir, je suis rentré chez moi en tremblant, me demandant comment annoncer cette terrible nouvelle à mes parents. En arrivant à la ferme, j'ai constaté les ravages causés par la rivière : nos champs étaient détruits. Ma mère, me regardant avec inquiétude, se demandait ce qui m'arrivait et où se trouvait ma sœur. Lorsque

j'ai annoncé sa disparition, ma mère s'est effondrée en pleurs, manifestant une profonde tristesse partagée par mon père et mon frère.

Après le décès de ma sœur, tout a été bouleversé. Les moments de bonheur que nous avions connus auparavant avaient disparu. Mon père se renfermait, travaillant sans cesse, ne disant que peu de mots. Ma mère passait des heures à se plonger dans de vieux souvenirs. Robert, lui, était parti servir le roi dans l'armée anglaise. De temps en temps, il m'écrivait, soucieux de ce qui se passait à la maison.

Je lui donnais des nouvelles rassurantes, même si ce n'était pas la réalité. Une nuit de décembre, un froid glacial s'abattit sur le village. Un vent mordant balayait la vallée, figeant la rivière. Les températures descendirent en-dessous de moins cinquante degrés, et nous nous réchauffions du mieux que nous pouvions, les réserves de bois s'amenuisant. Observant mon père lors de nos repas en famille, je remarquai un changement dans son regard lorsqu'il dégustait la délicieuse soupe préparée par ma mère. Son visage devenait pâle, il toussait violemment, parfois du sang perçait de ses lèvres. Je me levais alors pour lui apporter un linge trempé dans de l'eau chaude, que ma mère posait sur son front. Il finissait par se coucher, tenant la main de ma mère qui priait. Je le voyais dépérir lentement, rongé par la maladie.

En jouant avec lui et Rex, mon père m'a offert un dernier sourire avant de s'éteindre le 25 janvier 1700 à cause d'une longue maladie. Il a été inhumé à côté de ma sœur, dont le corps n'a jamais été retrouvé, près d'une croix marquant sa sépulture. Des rumeurs racontent que son esprit hanterait les abords de la rivière, tandis que d'autres prétendent qu'il aurait rejoint la communauté indienne, bien que cela reste incertain. J'ai résidé à la ferme avec ma mère jusqu'à mes dix-huit ans, moment où j'ai intégré l'armée impériale en tant que soldat d'infanterie. Mon frère Robert s'est éclipsé et ma mère a succombé le 19 octobre 1702 à la même maladie que mon père, laissant la ferme à l'abandon depuis de nombreuses années.

J'étais le coéquipier de l'adjudant Mickael, qui avait rencontré mon frère Robert. Ils s'étaient croisés dans le même régiment de combat et étaient très proches, envoyés fréquemment en missions cruciales par leur commandant. Leur succès était remarquable, ayant contrecarré d'importants plans ennemis lors des affrontements sur le terrain. Le roi les avait récompensés pour leurs exploits. Un jour, Mickael était rentré seul et blessé à la tête, sans aucune nouvelle de Robert. Sa survie demeurait incertaine. Depuis lors, aucune information sur son sort n'avait été divulguée. Nous avançons en groupe, traversant sans relâche la campagne anglaise jour et nuit, dans le cadre de notre mission délicate consistant à passer incognito derrière les lignes françaises. Le commandant Stone m'a convié à le rejoindre dans sa tente, où il préparait du café et m'en a proposé une tasse que j'ai acceptée avec plaisir.

J'ai une mission à vous confier, mon garçon. Vous devez vous rendre de l'autre côté du fleuve où des ennemis gardent un poste-frontière. Vous devrez les éliminer, ainsi que leurs canonnières, si nous voulons traverser en toute sécurité. Prenez le sergent Mickael avec vous, ainsi que deux autres soldats. Enlevez vos uniformes et habillez-vous avec des vêtements de berger pour ne pas être repérés. Je compte sur votre discrétion, mon garçon. Après avoir salué le commandant Stone, je me suis préparé pour le combat avec Mickael. Nous avons pris chacun un fusil et deux couteaux. Les deux hommes nommés Williams et Charli avaient emporté avec eux deux grands fusils, des munitions, une sacoche de poudre à canon et des provisions.

Rex nous rejoignit en tant qu'éclaireur car je savais qu'il nous avertirait en cas de danger. Nous partîmes de notre campement à la tombée de la nuit. Le commandant sortit de sa tente pour nous saluer dignement, ainsi que nos camarades. Nous atteignîmes l'entrée du bois qui entourait notre campement, un long fleuve longeait le bord de la rive et nous devions le traverser. La mission devenait complexe, comment franchir le fleuve sans corde ni canoë ? Nous continuâmes notre chemin en longeant les berges du fleuve, nous glissant par moments à travers les bois pour éviter de faire du feu et ainsi ne pas attirer d'opposants. Souvent, je grimpais dans les arbres pour monter la garde pendant que mes compagnons dormaient. Une nuit de clair de lune, nous décidâmes de faire une pause pour nous reposer et nous installâmes confortablement tout en restant sur nos gardes. Pendant que nous discutons, je me rendis compte que Rex avait disparu.

Soudain, un coup de feu provenant d'une carabine retentit, et nous nous sommes rapidement cachés dans les broussailles. Ne voyant pas arriver Rex, j'ai décidé de grimper sur un arbre, imitant le hululement d'une chouette pour avertir de tout danger. Les tirs de carabine se rapprochaient de plus en plus de nous. Des pas et des voix se sont approchés, je me suis précipité pour charger mon arme, et ai aperçu trois Indiens, probablement des hurons, accompagnés de deux hommes blancs portant des tenues de trappeurs, avec des peaux d'animaux accrochées à leurs ceintures. Je les ai observés passer sous l'arbre où je me trouvais, mais maladroitement, mon fusil a heurté une branche ce qui l'a fait tomber au sol bruyamment. Je suis resté immobile en haut de l'arbre, espérant qu'aucun d'entre eux ne se retournerait pour le ramasser, mais malheureusement l'un des Indiens a entendu sa chute.

se dirigea vers l'arbre, pendant que je tenais fermement mon couteau en attendant le moment propice pour lui sauter dessus. Lorsqu'il s'apprêtait à ramasser mon arme, j'ai bondi sur lui, nos corps se sont retrouvés au sol dans un combat acharné. Je me suis relevé rapidement et nous nous sommes retrouvés face à face, cherchant désespérément à éviter sa grande lame. Son poignard était plus imposant que le mien, il a tenté une attaque, j'ai bloqué son bras et l'ai contourné pour le poignarder à plusieurs reprises avec mon couteau. Son corps est tombé lourdement au sol, mes mains tremblaient, c'était la première fois que je tuais un homme. Ses cris ont alerté ses compagnons, qui se sont approchés de moi en ouvrant le feu. Soudain, Rex a attaqué l'un des trappeurs en lui mordant la gorge.

Les compagnons se positionnèrent et ouvrirent le feu sur leurs adversaires, qui furent abattus par les balles. Pendant ce temps, je fouillais leurs affaires à la recherche d'indices, tels qu'une carte ou des renseignements. Mes compagnons avaient trouvé des scalps humains dans la sacoche d'un des trappeurs. Nous enterrâmes les dépouilles sous des feuilles et de la terre, puis poursuivîmes notre chemin en essayant de rester discrets. Nous ignorions si d'autres trappeurs les accompagnaient. Alors que nous nous dirigeons vers le fleuve, Rex s'arrêta soudainement, alerté par de grands arbres devant nous. Nous étions vulnérables face à nos ennemis et risquions d'être tués. Je demandai à Rex de rester immobile, et il obéit en se couchant au sol.

Mickaël s'approcha de moi pour me demander ce qui se passait. Je le regardai et lui expliquai qu'il y avait peut-être des hommes armés se cachant derrière les arbres. J'ai décidé de diviser le groupe en deux. Mickaël est parti avec Williams du côté droit, tandis que Charli et moi avons pris le côté gauche. Nous avons pris nos fusils et avons continué à avancer en contournant les grands arbres. Rex a senti le danger : des hommes armés jusqu'aux dents nous

attendaient pour nous tendre une embuscade. Ils étaient plus nombreux que nous, j'en ai compté huit. Ils avaient probablement entendu nos coups de feu. J'ai regardé Rex pour lui faire comprendre qu'il devait créer une diversion afin de les faire sortir de leurs cachettes.

Je le saisis par le cou en le serrant fermement, lui déclarant mon amour et ma confiance. Nous prenions nos armes, fixions les baïonnettes et, avec courage, nous nous précipitions en courant vers nos assaillants. Je transperçais de ma lame farouchement le premier homme à ma portée. Rex se jetait avec férocité dans la bataille, déchirant les entrailles de ses ennemis sans relâche. Soudain, une balle atteignit mon oreille. Malgré la douleur intense, je continuai le combat brièvement avant de m'effondrer au sol, étourdi. Un homme s'approcha par derrière et me frappa violemment à la tête avec la crosse. Je chutai lourdement.

Je reprenais peu à peu mes esprits, me demandant ce qui m'était arrivé. J'entendais la voix de Charli m'appeler, mais je n'arrivais pas à bien le saisir. Il me releva et me porta comme un sac à patates, étant le plus costaud parmi nous quatre. Nous traversions la forêt entière, et je percevais vaguement ce qui se passait autour de moi. Finalement, Charli me déposa au pied d'un arbre. J'entendais le clapotis de l'eau, le vent soufflant doucement à travers les branches des arbres. Rex vint me rejoindre et s'allongea en posant sa tête sur mes jambes. J'étais fier de lui, et pour le rassurer, je caressais son doux pelage. Mickael déchira un morceau de ma chemise pour en faire un bandage autour de ma tête. Pendant que nous attendions la tombée de la nuit, mes amis préparaient un feu de camp pour nous réchauffer. Au fond de moi, j'étais heureux de voir mes compagnons souriants, après avoir mené une dure bataille ce jour-là.

Malgré le fait que la guerre n'était pas encore finie, je me laissai progressivement emporter par le sommeil. William montait la garde près du feu pendant que tous les autres dormaient, savourant un mélange de rhum et de café. Les flammes crépitaient agréablement, illuminant les morceaux de bois aux couleurs changeantes, répandant leur chaleur autour de nous. Une majestueuse chouette blanche s'installa sur la plus haute branche de mon arbre endormi, lançant son hululement pour veiller sur nous durant cette paisible nuit.

L'aube débuta lentement son apparition, avec ses premiers rayons de soleil caressant doucement ma peau. En ouvrant légèrement les yeux, j'admirai le ciel bleu magnifique. Une main s'approcha et releva doucement ma tête, c'était Charli m'apportant une tasse de café. C'était un homme aimable, de petite taille et peu loquace, passant parfois des heures à se rouler les moustaches. Je prenais plaisir à l'observer, il me rappelait mon défunt père, qui se fâchait souvent ou feignait d'être en colère contre moi. Après avoir savouré le café, nous partageâmes le reste de notre nourriture, puis nous nous installâmes près du feu pour faire griller le poisson fraîchement pêché par William.

La récupération de mes forces commençait et mon bandage avait été refait. Malgré que mon oreille continuait à saigner, l'absence de médecin nous obligeait à désinfecter la plaie avec du tord-boyaux, ce qui me fit hurler de douleur tout en retenant mes insultes. La souffrance devenait insupportable, et j'ai supplié Mickael de me donner quelque chose à boire. William a apporté une bouteille de whisky que j'ai bu avec plaisir pour soulager un peu la douleur. Avant de partir, nous avons fait l'inventaire des munitions que nous avons récupérées sur les trappeurs que nous avons neutralisés. Nous avons pris leurs couteaux, pistolets et vêtements, sachant qu'ils n'en auraient plus besoin puisqu'ils étaient venus en canoë. Nous les avons emportés avec nous pour traverser le long fleuve.

J'ai décidé que nous devrions nous faire passer pour des trappeurs afin de cacher notre identité. Notre voyage a commencé sur ce long fleuve. Des jours passaient à ramer chacun notre tour, se retrouver au milieu de l'eau semblait interminable. Parfois, la nuit, les cauchemars de mon enfance resurgissaient. La mort de ma sœur Liliane me hantait, et la culpabilité me rongait. Regardant autour de moi, je ne voyais personne. Étions-nous seuls ou perdus ? Nous avons contourné une montagne en passant par un canyon magnifique, aux rochers d'un marron clair et une eau bleu ciel tentante. Les reflets du soleil sur le fleuve donnaient un bel aperçu des gros poissons nageant à côté de nos canoës.

En essayant de les attraper en mettant ma main sous l'eau, les poissons me glissaient entre les doigts. Nous prenions tous le temps d'admirer ce paysage sublime. J'avais cessé de ramer, levé la tête et aperçu un grand aigle royal planant au-dessus de nous. Soudain, des signaux de fumée sont apparus au-dessus du canyon, révélant la présence d'Indiens cachés derrière de gros rochers, guettant le moindre de nos gestes. Sans prévenir, une dizaine de canoës nous ont encerclés. J'ai discrètement regardé mes compagnons en leur faisant signe de ne pas tirer un seul coup de feu. Les Indiens se sont rapprochés de nous, nous observant en parlant dans leur dialecte, j'ai communiqué avec des gestes, espérant qu'ils me comprennent.

Les marchandises que nous avons pu récupérer ont été offertes à ces personnes, mais nous étions déçus de n'avoir que si peu à leur proposer. Malgré cela, ils nous ont conduit vers leurs campements sans dire un mot. Nous avons obéi et nous nous sommes retrouvés près du rivage, entourés par une foule d'indiens. Certains étaient armés de fusils de qualité, d'autres portaient des hachettes et des poignards. Les femmes et les enfants touchaient nos vêtements et nos mains, comme s'ils n'avaient pas vu d'homme blanc depuis longtemps. En traversant un vaste champ d'herbes, nous sommes arrivés à leur campement où de beaux chevaux trottaient en toute liberté en broutant l'herbe. De nombreux tipis indiens étaient dressés autour d'une petite rivière, et nous avons été conduits devant celui du chef.

Le chef principal sortit de sa tente, un vieil homme avec trois belles plumes d'aigle sur la tête. Ses longs cheveux grisonnants tombaient sur ses épaules pendant qu'il me fixait pendant un moment. J'ignorais si nous serions bien accueillies ou si nous allions devenir leurs prisonnières de guerre. Après avoir demandé à l'un de ses guerriers ce que nous avions à offrir, le chef observa les fourrures que nous avons apportées : des castors, une dizaine de loups et trois peaux de renard. Finalement, il accepta nos cadeaux et nous invita à entrer dans sa tente. À l'intérieur, une grande couverture était étalée au sol et il nous pria de nous asseoir en cercle autour de lui. Il sortit ensuite un long calumet et l'alluma.

Il a placé sa main sur mon épaule et s'est présenté sous le nom de Josef, me passant le calumet. Après avoir inhalé une grande bouffée, je me suis senti étourdi. Mes poumons semblaient brûler à l'intérieur. Les trois Indiens, ainsi que leurs chefs, se sont mis à rire en voyant ma réaction. Tout le monde prenait plaisir à fumer le calumet. Je me suis présenté à mon tour en tant qu'Henry, expliquant que nous étions venus en paix et que nous souhaitions nous reposer jusqu'à l'arrivée de l'été suivant. Josef nous a chaleureusement accueillis dans son campement et nous a offert une tente à côté de la sienne. Alors que la nuit tombait, les femmes préparaient le repas et les hommes allumaient un grand feu. Des tambours résonnaient et des Indiens chantaient et dansaient autour du feu, pendant que nous étions assis près du grand chef.

Je me laissais emporter par les magnifiques chants et danses qui m'étaient offerts. On m'a même invité à participer à leur danse traditionnelle, ce à quoi j'ai accepté avec plaisir. Nous

avons partagé quelques bouteilles de whisky en dégustant un délicieux gibier cuit au feu de bois. Une belle Indienne du nom de Plume Agile, nièce de Josef, m'a convié à la rejoindre. Sans savoir où j'allais, je me suis levé et elle m'a pris par la main pour m'emmener sous sa tente pendant que mes compagnons profitaient du festin. Elle m'a présenté à sa famille, sa grand-mère et sa petite sœur m'observaient avec un sourire bienveillant, puis elle m'a fait signe de m'asseoir. Même si je ne comprenais pas ses paroles, je pouvais ressentir dans ses beaux yeux noirs toute la douceur et la chaleur qui émanaient d'elle.

La grand-mère m'a partagé des anecdotes sur son peuple, et j'étais attentif à ses récits. De temps en temps, je leur enseignais des mots de ma langue. Après notre long voyage, je ne restais pas longtemps sous leur tente, rejoignant plutôt mes amis qui m'attendaient dans leur tipi. Je me suis installé confortablement sur une longue couverture, me couvrant pour me protéger du froid qui commençait à s'installer, alors que nous n'étions qu'au début du mois de novembre 1703. Mon chien, Rex, s'est couché à mes pieds, et alors que je fermais les yeux, j'ai laissé mes pensées s'évaporer, m'endormant paisiblement. Pendant notre séjour au camp des Indiens, nous avons appris à chasser avec des arcs et des flèches, visant des cibles en mouvement. Nous allions également pêcher au fleuve en utilisant des lances. Ces moments étaient toujours partagés dans la joie et la bonne humeur.

Un jour, alors que tout semblait différent, Mickael m'a annoncé qu'il partait en emmenant avec lui William et Charli, tous les trois décidant de rentrer en Angleterre car ils considéraient que la guerre était terminée. Je les ai regardés tristement, acceptant leur décision et les serrant très fort dans mes bras. Ils ont pris leurs canoës pour naviguer sur le long fleuve qui allait nous séparer. J'ai observé mes meilleurs amis s'éloigner du rivage en leur disant au revoir, les remerciant profondément pour les bons moments partagés, tant dans les meilleurs moments que dans les pires. J'ai choisi de rester près de Plume Agile, et même si nous n'étions pas encore mariés, je dormais seul dans mon tipi. Cependant, elle venait souvent en cachette se joindre à moi pour des moments intimes.

En raison du froid intense qui rendait la chasse aux gibiers impossible et de la pénurie de viande causée par les conditions météorologiques défavorables, j'ai décidé de partir à la chasse avec deux Indiens de l'autre côté du canyon. En tant que trappeur, j'ai revêtu des vêtements chauds avant de quitter, embrassant passionnément ma bien-aimée Plume Agile et promettant de revenir rapidement. Josef m'a serré dans ses bras et a pris ma main pour un long moment. Nous avons enduré plusieurs jours de marche difficile à travers la neige épaisse et les tempêtes de neige, parfois forcés de trouver refuge dans des grottes. Pour subsister, nous avons dû nous nourrir de lapins blancs qui sortaient en dépit des conditions météorologiques difficiles.

Un matin, alors que je savourais tranquillement un bon café dans la grotte que nous avons trouvée pour nous reposer, Corbeau noir prit la décision de partir seul à la chasse et de poser des pièges. En suivant de grandes empreintes d'ours, il marcha pendant des heures à leur poursuite, jusqu'à s'arrêter près d'une rivière où il repéra un énorme castor. Se cachant derrière un rocher et prenant son fusil pour prendre position et tirer, il fut soudainement surpris par un puissant rugissement de colère. Un ours de deux mètres de hauteur se tenait juste derrière Corbeau noir. Ce dernier, reculant brusquement avec stupeur, fit malencontreusement tomber son fusil. Alors, l'ours s'avança féroce vers lui en frappant l'eau de sa patte. Un deuxième ours noir, tout aussi effrayant, se rapprochait également de Corbeau noir. Ce dernier sortit rapidement de l'eau, espérant échapper à ses redoutables prédateurs.

Malheureusement, l'ours noir a poursuivi féroce­ment Corbeau noir et l'a rattrapé, lui assénant un terrible coup de pat­te qui l'a fait tomber dans la neige. Des coups de feu ont été tirés en direction des ours, les obligeant à laisser leurs proies et à s'enfuir. Les détonations résonnaient dans la grotte, provoquant ma maladresse et renversant mon deuxième café fraîchement préparé. Je me suis dit que Corbeau noir avait probablement abattu du gros gibier. J'ai pris mon arme et je suis parti à sa recherche avec Bison blanc et Rex qui me suivaient de loin. Nous avons suivi les traces laissées par l'ours et celles de Corbeau noir. À ma grande déception, nous avons découvert le corps de mon ami étendu dans la neige, en partie dévoré par les loups. J'ai pris mon fusil, restant sur mes gardes même si les loups étaient partis.

En approchant du corps et en le retournant, j'ai constaté que ses cheveux avaient été découpés au couteau. Bison Blanc a repéré des traces de chevaux et m'a expliqué que des hommes blancs et des membres d'une autre tribu indienne étaient venus pour tuer et scalper. J'ai enterré mon grand ami Corbeau Noir, celui qui m'avait enseigné avec sagesse le tir à l'arc et l'écoute de la nature avec le cœur. Décidant de poursuivre notre chemin en suivant les traces de nos ennemis, nous avons parfois dû emprunter des sentiers menant à de petites collines. Pendant des jours, nous avons traversé de vastes prairies, marchant jusqu'à un petit bois qui nous a dirigés vers une modeste cabane de trappeur.

La cabane était déserte et pleine de poussière à l'intérieur, donnant l'impression qu'aucune personne n'avait franchi ses portes depuis longtemps. J'ai pris un balai pour nettoyer l'intérieur. Pendant ce temps, Bison Blanc est sorti chercher du bois pour alimenter le feu de cheminée. Je suis allé fouiller dans notre sacoch­e pour trouver un peu de nourriture qui nous restait, tout en planifiant de rester là pendant tout l'hiver. Avec l'aide de Bison Blanc, nous avons chassé autant de gibier que possible, même lorsque les conditions météorologiques étaient difficiles et que les journées semblaient interminables. Nous restions confinés à l'intérieur de la cabane lors des intempéries, parfois le vent ne cessait de souffler. Pendant ces moments d'attente, mon ami me racontait des légendes indiennes tout en partageant la culture de son peuple.

J'adorais écouter les récits de Bison, nous partageions nos connaissances et il prenait plaisir à m'enseigner des gestes et des mots de sa langue. Les moments passés ensemble dans cette cabane étaient précieux, l'odeur du vieux bois réveillait en moi des souvenirs d'enfance, lorsque mon père nous contait des histoires au coin du feu. Ma sœur et moi l'écou­tions avec attention pendant que ma mère cousait des vêtements pour mon frère Robert. Rex s'approchait discrètement, attiré par les bonnes odeurs de soupe qui emplissaient la pièce. Notre famille était respectée et appréciée dans le village pour sa courtoisie.

Je pensais souvent à Plume Agile en m'allongeant sur un vieux lit en bois. Son doux visage et son agréable sourire me revenaient en mémoire dans les moments de tristesse. Je prenais une bonne bouteille d'alcool qui me restait dans ma sacoch­e, en fumant ce vieux tabac trouvé dans une tabatière posée sur la table. Pendant ce temps, Bison dormait profondément par terre avec Rex, tandis que la neige avait cessé de tomber depuis plusieurs jours. Nous décidions alors d'aller pêcher dans une petite rivière à l'entrée du bois. Je fabriquais un pique en ficelant mon poignard et attendais patiemment, espérant attraper un gros poisson. Cependant, Bison se montrait plus rusé en attrapant davantage de poissons à la main et au couteau.

Lorsque mon ami gagnait, il célébrait sa victoire en criant avec enthousiasme, dansant et riant autour de moi. Il me montrait comment cuisiner le poisson en le plaçant sur un morceau de bois qu'il faisait griller sur le feu. J'appréciais l'odeur alléchante du poisson grillé pendant que nous posions des pièges pour attraper des renards ou des marmottes se dirigeant vers la rivière pour se nourrir. Un soir de printemps, alors que nous comptions les fourrures des animaux chassés, quelqu'un frappa à la porte. Nous nous sommes emparé de nos armes, restant sur nos gardes. J'ouvris prudemment la porte et vis deux Indiens d'une autre tribu que je ne reconnaissais pas. Ils nous demandèrent de l'aide, ayant l'un d'eux été blessé à la jambe lors d'une fusillade avec d'autres Indiens accompagnés d'hommes blancs, possiblement ceux qui avaient scalpé mon ami Corbeau Noir. Nous acceptâmes de les aider.

Notre pauvre homme fut allongé sur mon lit, sa jambe de pantalon fut découpée avec précaution. Ensuite, j'utilisai ma lame pour enfoncer profondément dans sa blessure, versant du whisky pour désinfecter la plaie. Face à la douleur insupportable, son compagnon lui offrit de l'eau-de-vie. Après avoir réussi à retirer la balle, mon ami proposa son aide, bien que n'étant pas médecin, j'espérais qu'il s'en sortirait. Bison Blanc appliqua des plantes médicinales qu'il connaissait en récitant des prières amérindiennes. Je veillai sur mon patient pendant qu'il dormait, mon ami préparant un repas qu'il partagea avec notre hôte. Ours Gris nous informa sur ce qui s'était passé pendant la bataille, détaillant les nombreux morts lors des combats contre les Hurons.

Les femmes ainsi que les enfants avaient été capturés et conduits aux campements ennemis. Touché par la détresse et la tristesse d'Ours Gris, j'ai décidé de le soutenir en luttant à ses côtés contre nos adversaires. Pendant la convalescence de son ami Œil de Faucon, nous sommes restés plusieurs semaines dans la cabane, où j'ai pu en apprendre davantage sur les coutumes d'Ours Gris. Ce courageux guerrier comanche m'a montré ses cicatrices de guerre et les marques laissées au couteau sur sa lance pour chacun de ses ennemis tombés au combat. J'étais impressionné par les récits de ses compagnons d'armes, qui partageaient leurs histoires personnelles, alors que je me sentais avoir accompli si peu pour mon pays. Malgré cela, ils m'ont accueilli chaleureusement et m'ont considéré comme l'un des leurs.

Œil de Faucon commençait lentement à marcher, nous lui avons fabriqué une béquille en espérant qu'il retrouverait l'usage de sa jambe. Les mois passèrent et il nous fallut quitter notre refuge pour rejoindre le campement d'Ours Gris. Son compagnon essaya de monter à cheval, mais cela lui était très difficile car la douleur de sa jambe revenait régulièrement. Bison Blanc lui avait fabriqué un brancard en bois que nous avons attaché à son cheval. Pendant ce temps, je préparais mes affaires et les installais sur le deuxième cheval que mon ami Bison montait. Je grimpai à ses côtés, jetant un dernier regard à la cabane qui nous avait tant rapprochés lors de tous ces moments que nous avons partagés ensemble. Nous poursuivîmes notre route vers le sud, un long trajet nous attendait.

Nous avons parcouru de vastes prairies fleuries s'étendant à perte de vue, longeant de magnifiques rivières aux eaux cristallines où nous nous baignions régulièrement. En reprenant notre route à cheval, nous avons atteint le campement d'Ours Gris. À notre arrivée, un spectacle horrible s'est présenté à nous : un massacre avait eu lieu. Les corps inanimés jonchaient le sol, les tipis étaient réduits en cendres, témoignant de la violence de l'attaque. Il n'y avait plus rien du clan. Avec Ours Gris et Œil de Faucon, nous avons enterré les aînés et les proches lors d'un rituel empreint de pleurs et de lamentations déchirantes. Nous sommes restés sur place un mois pour rebâtir leur campement en attendant de secourir les survivants. Pendant de longues nuits, nous dansions autour d'un grand feu en priant les esprits protecteurs

pour obtenir justice. Mes compagnons me concoctaient une potion à base de plantes que je consommais prudemment.

J'étais submergé par de fortes bouffées de chaleur qui me montaient rapidement à la tête. Ma vision se troublait accompagnée d'hallucinations où je voyais des visages humains se succéder. Par moments, je me retrouvais dans des lieux et des époques différents simultanément. Des voix et des cris résonnaient dans ma tête, m'emmenant sur des champs de bataille. Avec une grande intensité, je voyais des centaines de morts autour de moi, tentant de m'agripper, de m'empêcher de partir. Soudain, mon esprit revenait progressivement à la réalité : les effets secondaires des plantes s'étaient dissipés. Mes yeux s'ajustaient pour discerner une centaine d'Indiens dansant autour du feu, entonnant des chants de guerre, leurs visages ornés de peintures de guerre.

Une main se posa sur mon épaule et me dit que j'étais prêt pour le combat, et que j'étais revenu des territoires des morts. En relevant la tête pour essayer de comprendre, je réalisai qu'il n'y avait personne derrière moi. Était-ce une hallucination ? Ou bien étais-je en train de perdre la raison ? Une peur grandissante m'envahissait en voyant des silhouettes similaires à mes parents autour du grand feu. Quand elles se retournèrent et m'invitèrent à les rejoindre avec insistance, je me levai avec une étrange sensation, comme si j'étais attiré par une force invisible. Il s'avéra que c'étaient bien mes parents qui me tendaient la main, m'invitant à les accompagner à cette cérémonie.

Emporté par un tourbillon de douleur, des souffrances infernales résonnaient dans mon crâne. Ma main lâcha celle de mes parents alors que des vertiges me saisirent soudainement, faisant basculer tout mon corps en arrière. Un vieil Indien coiffé d'un chapeau noir s'approcha de moi en récitant des paroles mystérieuses. Ce grand sorcier avait apposé des gris-gris sur mon corps, puis sortit de sa sacoche un grand serpent noir qu'il fit glisser le long de mon visage. Il le déposa ensuite doucement sur moi, et il rampa pour se rapprocher de mon visage. Je pouvais voir sa tête se balancer au son des tam-tams, ses yeux rouges me fixant intensément. Il ouvrit grand sa bouche, ses deux crochets s'enfoncèrent dans ma chair. Une douleur atroce envahit tout mon être, m'immobilisant complètement.

De ma bouche s'écoulait de la salive blanche, suivie d'une chaleur étouffante qui m'empêchait de respirer. Je ressentais mon esprit s'éloigner rapidement alors que j'apercevais des Indiens dansant autour de moi en buvant du whisky. J'ai tenté de m'approcher de mon ami Bison Blanc dans l'espoir qu'il puisse me voir et m'entendre, mais je n'ai pas réussi à le toucher. Traversant son corps comme un fantôme, tout se dissipait autour de moi, tout le monde disparaissait, me laissant seul au milieu de cette prairie. Soudain, quelque chose d'anormal se produisit.

J'ai senti une sensation étrange comme si quelqu'un me poussait en avant à travers un espace, jusqu'à me retrouver dans la salle du château. Là, j'ai vu la comtesse Catherine se pencher sur mon corps allongé au sol. Me dirigerai-je vers la mort ?

J'ai compris en voyant tous ces gens s'approcher de moi en chuchotant tout autour. Les domestiques ont appelé en urgence le médecin qui m'avait soigné sur le bateau. Il s'est approché pour essayer de me réanimer. Puis, il a regardé Catherine et a simplement hoché la tête, lui indiquant que j'étais décédé.

Mon corps a été déplacé dans une autre pièce du château et déposé sur une table en bois. Un valet m'a recouvert d'un grand drap blanc, puis la comtesse Cathrine est venue à mon chevet pour me dire adieu. Elle m'a donné un dernier baiser, suivi des demoiselles que j'avais séduites lors de cette soirée agréable. Chacune m'a embrassé à leur tour, caressant une dernière fois mon visage, leurs yeux remplis de larmes exprimant leur tristesse. Graduellement, je me suis éloigné de la pièce, flottant dans les airs, les suivant discrètement.

De retour chez la maudite Lucia

Alors que je planais lentement, mon corps flottant dans les airs, un immense trou noir m'a soudainement aspiré, me faisant tourner et me propulsant à travers différentes époques, des lieux inconnus et des dialectes étranges. Soudain, les voix de Lucia ont commencé à résonner dans ma tête, me piégeant sans possibilité de m'échapper.

Peu à peu, je me suis laissé aller au sommeil, mes paupières se fermant progressivement. Pendant que j'étais inconscient, Lucia a commencé à me faire une injection pour me ramener dans mon corps.

Alors que j'étais laissé seul dans cette chambre pour me reposer jusqu'au lendemain, les premiers rayons du soleil vinrent caresser doucement mon visage, tandis que l'aube se levait doucement à travers la fenêtre. Je commençais à émerger lentement, sentant l'odeur des produits médicaux remonter jusqu'à ma bouche, me laissant un goût amer.

Tout doucement je commençais à ouvrir les yeux tout en voyant flou distinguant à peine l'endroit où je me trouvais actuellement.

A peine ouvrai-je les yeux que j'eus du mal à distinguer l'ombre qui se penchait vers moi en me disant : <<Henry, hé ho, est-ce que tu m'attends ? Allez, il faut te réveiller.>> Je tentai de répondre à cette voix féminine qui me demandait de revenir à moi, tout juste émergeant du sommeil. Soudain, ma vision redevint nette tandis que j'observais autour de moi, me demandant où j'étais, et si j'étais toujours sous la prise de cette femme terrible qu'était Lucia.

Essayant plusieurs fois de me lever, j'ai ressenti une horrible et infernale douleur à la tête, accompagnée de quelques vertiges. Je me suis donc recouché en espérant que cela passe, en me reposant sur le lit. C'est du moins ce que je me suis dit, jusqu'à ce que Lucia entre en apportant une fois de plus des seringues qu'elle transportait dans un petit plateau en inox, qu'elle déposa sur une table de nuit à côté de moi. Vêtue en infirmière, mettant en avant certains atouts, elle m'a aguiché en me les montrant.

Ensuite, elle s'approcha de moi et nettoya mon visage en utilisant un gant de toilette, tout en continuant à laver mon corps alors que j'étais complètement nu. Elle me regardait profondément dans les yeux en passant sa main dans mes cheveux, puis elle se pencha soudain vers moi et m'embrassa tendrement, me murmurant des mots doux pour me dire à quel point je lui plaisais. Elle posa sa tête délicatement sur mon corps et prit plaisir à me caresser intimement, me souriant légèrement tout en me disant des choses agréables.

<<Tu as dû parcourir un long chemin, traversant différentes époques et affrontant de nombreuses épreuves qui t'ont vraiment épuisé, mon cœur. Je suis prêt à vivre de nouvelles expériences avec toi, c'est pourquoi je préfère que tu te reposes en attendant que je décide de recommencer avec toi.>>

Elle m'a dit cela en rigolant tout en continuant de me caresser le visage. Incapable de lui répondre, je me suis retourné en évitant de la regarder dans les yeux. Mais elle a insisté en prenant ma tête entre ses mains et a commencé à m'embrasser, laissant libre cours à ses pulsions sexuelles. Cela m'a donné un sentiment de gêne en la voyant agir ainsi.

Après avoir pris plaisir à me transformer selon ses souhaits, elle se leva et entreprit de m'administrer une injection dans mon bras gauche pour soulager les douleurs de ma tête tout en me caressant doucement le visage. Une étrange sensation commença alors à envahir mon corps, tandis que la douleur dans ma tête s'estompait peu à peu. Mes yeux se fermèrent lentement, jusqu'à ce que je m'endorme paisiblement.

Pendant ce temps, la perfide Lucia en profita pour se divertir en prenant le temps de préparer un délicieux repas en compagnie de la très jeune femme brune assise sur le canapé. Elle alluma une cigarette, se servit un verre de whisky et écouta de la musique classique. Pendant ce temps, Lucia préparait un rôti avec des pommes de terre et d'autres ingrédients. Une fois le repas prêt, elle rejoignit son amie dans le salon, qui l'attendait impatiemment. Elle lui confia être ravie d'avoir rencontré un certain Henry, un beau garçon qu'elle avait fait venir pour une intervention de plomberie dans sa salle de bain.

Alors que son amie écoutait attentivement, dégustant lentement un verre de whisky en le portant délicatement à ses lèvres tout en maintenant un regard intense sur Lucia, elle demande : « Dis-moi, Henry semble vraiment te plaire d'après ce que tu en dis. Je peux le voir dans tes yeux. Peux-tu m'en dire plus à son sujet ? »

Lucia répond :

« Oui, tu as raison à son sujet. Rien que le fait de l'embrasser passionnément fait chavirer tous mes sens. Je peux te proposer de le rencontrer. Il est ici en ce moment même, si tu veux. »

Son amie la regarda avec stupéfaction en se mettant à rigoler en lui disant.

<<Tu es vraiment sérieuse tu as réussi à l'avoir ton bel homme mais bien sûr que je suis intéressé de le voir mais où est ce qu'il est en ce moment.>>

<<Viens avec moi Delphine aller lève-toi de ce canapé je vais t'en mener auprès de lui.>>

Delphine n'hésite pas et suit Lucia jusqu'à une chambre. Cette dernière ouvre la porte et va vers Henry qui est allongé sur le lit, en train de dormir. Elle lui passe délicatement la main sur le front pour vérifier qu'il va bien. Pendant ce temps, Delphine, admirative de la beauté d'Henry, interroge Lucia à son sujet.

<<Est-ce vrai qu'il est séduisant ? Profitons de son sommeil pour en profiter.>>

<<Que veux-tu dire par "profitons-en", Delphine ?>> demanda Lucia.

<<Je voulais dire que tu pourrais me parler un peu plus de lui et des expériences que tu as eues avec lui.>>

<<D'accord, je vais te raconter ce que j'ai vécu avec lui et te montrer un aspect de sa personnalité que tu pourrais apprécier en le découvrant.>>

Lucia retira le drap qui couvrait entièrement Henry, le montrant à Delphine
Qui observa son corps, remarquant quelques marques de brûlure autour de sa poitrine, hésitant à poser sa main.

Après avoir terminé d'examiner le corps de Henry, elle le recouvrit en lui remettant son drap puis elles sortaient de la chambre et raccompagnait son amie au salon en lui demandant de ne pas bouger, Lucia est allée chercher le dîner. Les deux ont ensuite savouré ensemble le délicieux repas que Lucia avait préparé spécialement pour son amie, qui était invitée pour quelques jours chez elle. Pendant ce repas, Lucia a partagé avec Delphine des informations sur son expérience avec Henry, décrivant ses récits de voyage à travers différentes époques tout en évoquant l'intense souffrance endurée par son cobaye, Henry. Delphine regardait Lucia avec enthousiasme, impressionnée par ce qu'elle avait accompli en lui racontant ces histoires.

Pendant qu'elle racontait ses histoires à Delphine, Lucia s'approcha et lui annonça qu'elle devait se rendre à Heisbourg dès le lendemain pour rendre visite à ses parents, son père étant très malade. Elle lui proposa de rester chez elle en son absence pour poursuivre ses recherches sur Internet et sur Henry. Delphine accepta immédiatement son offre.

Alors que la nuit tombait et qu'elle était épuisée par le voyage pour rejoindre son amie Lucia, elle décida d'aller se coucher sur le canapé pendant que Lucia préparait ses affaires dans sa chambre en faisant sa valise pour un départ à Heisbourg le lendemain matin. Après avoir souhaité une bonne nuit à Delphine, elle se dirigea vers la chambre de Henry. En entrant, elle lui annonça qu'elle devait partir et le laissa en compagnie de Delphine qui veillerait sur lui. Avant de partir, elle l'embrassa tendrement alors qu'il dormait encore. En partant, elle lui envoya un baiser avec sa main et referma la porte derrière elle avant d'aller se coucher.

Alors que le calme paisible enveloppait la maison endormie, Henry se lançait discrètement dans un autre voyage à travers le temps. Je sentais mon corps avancer dans un long couloir sombre à la recherche d'une lumière pour me guider, lorsque soudain une angoisse immense commença à m'envahir. Ma gorge se serrait lentement, m'empêchant de respirer profondément. En tentant de trouver une issue pour fuir ce couloir interminable, je fus soudainement réveillée par une froideur insupportable en me réveillant lentement tout en sortant de mon lit je remarqua un miroir accroché sur un placard en me regardant dans ce miroir ma stupéfaction ma fait reculer en remarquant que j'avais changé de visage et de corps ainsi me retrouvant dans une autre époque.

C'était en janvier 1815, au cœur de l'hiver, un froid glacial s'abat sur Paris. Le ciel, sombre et gris, ne laisse entrevoir aucun répit. Après huit mois de temps maussade, la grisaille commence à peser lourdement sur mon moral.

Résidant dans un bel hôtel, je ne peux ignorer l'inquiétude croissante de mes voisins face à mon changement d'attitude. J'ai cessé de fréquenter les rues animées de la ville, cet espace vibrant où je me sentais à ma place entre les auberges vivantes et les soirées mondaines. Mariages entre personnes de différentes classes sociales, invitations à des soirées secrètes et érotiques : j'y ai rencontré de charmantes dames, avec qui j'ai partagé des moments inoubliables.

Mais aujourd'hui, il est temps d'explorer de nouveaux horizons.

Je m'apprête à partir pour l'Angleterre afin de retrouver ma famille, après de longues années d'absence. Mon frère, dont je ne connais plus le visage, a-t-il hérité du caractère de notre père

ou de notre mère ? Mes voyages commerciaux m'ont tenu éloigné de Bristol pendant plus de huit ans.

C'est à travers cette lettre que je vous écris, chère mademoiselle Alexandra, pour exprimer mon amour sincère qui a fleuri depuis notre première rencontre mémorable. Je garderai en mémoire nos instants partagés, à l'abri des regards indiscrets, même si je sais que notre liaison ne peut perdurer.

Avec tristesse, je quitte Paris, mon cœur étant malade depuis un certain temps. J'emporte avec moi le souvenir de votre parfum envoûtant et de votre sourire radieux, qui illuminaient ma vie. Ce n'est pas un adieu, mais un au revoir ; je vous donnerai de mes nouvelles en Angleterre et vous ne serez jamais seule dans mes pensées durant le voyage.

Je confierai cette lettre au gérant de l'hôtel Ariston, qui se chargera de vous la remettre personnellement. Je vous remercie infiniment pour ces moments incroyables. Prenez soin de vous, chère Alexandra.

<<Bonjour, Monsieur Martinez. Auriez-vous l'amabilité de me conduire à Bristol ? Il est crucial que j'arrive avant la nuit.>>

<< Malheureusement, Johan, il est peu probable que nous parvenions à destination rapidement en raison de la neige tombée toute la nuit. La route risque d'être difficile et longue.>>

<<Ce n'est pas grave, mon ami. Attendez-moi ici pendant que je récupère mes bagages à l'hôtel.>>

Avant de quitter l'hôtel, je confiai la lettre destinée à Alexandra au gérant afin qu'il la lui remette. Je partis à la recherche de mes effets personnels, qui se composaient d'une petite malle et d'une sacoche en cuir.

À ma grande surprise, deux belles demoiselles de l'hôtel, Alice et Léa, décidèrent de m'accompagner dans ce voyage. Une fois installés dans le carrosse, le cocher prit la route. Nous traversâmes les rues de Paris en direction de l'Angleterre.

En regardant par la fenêtre, je vis l'hôtel que je laissais derrière moi, chargé de précieux souvenirs. Il était temps de changer d'air, à la recherche d'un lieu où me sentir mieux. Je n'étais pas seul dans cette quête ; les charmantes Alice et Léa désiraient également rencontrer de nouvelles personnes et découvrir de nouveaux horizons.

Le voyage s'annonçait riche en aventures. La neige recouvrait le sol, créant une ambiance féérique, mais la perspective d'un long trajet me remplît d'angoisse. Je me tournai vers mes compagnes de voyage.

<<Quelles sont vos attentes en partant pour l'Angleterre ? leur demandai-je, curieux.>>

<< J'espère y trouver un endroit où je pourrai commencer une nouvelle vie, loin des contraintes de Paris,>> répondit Alice, un éclat d'espoir dans ses yeux.

<< Moi aussi, ajouta Léa. Je désire découvrir de nouvelles terres et de nouveaux visages. Cette aventure pourrait être le début d'un chapitre passionnant.>>

Ces mots résonnèrent en moi et renforcèrent ma détermination. Je n'étais pas seul dans cette quête de renouveau. Avec mes deux compagnes à mes côtés, je sentais que notre voyage pourrait être l'opportunité de découvrir à la fois nos propres limites et de nouvelles facettes du monde qui nous entoure.

Le carrosse continua son chemin, et alors que le paysage se transformait lentement, une nouvelle page de nos vies commençait à s'écrire.

Pendant que Léa lisait son petit journal qu'elle tenait dans sa main, Alice préféra se reposer pendant le voyage. Je regardais les paysages défiler devant moi, laissant la grisaille de la ville de Paris loin derrière. La calèche accéléra pour se rendre dans la plus proche auberge avant la nuit. Malheureusement, le temps commença à se couvrir, un vent violent stoppant la progression du carrosse. Brusquement, les chevaux s'arrêtèrent, refusant d'avancer. Léa me demanda ce qu'il se passait et pourquoi nous étions stoppés. Je descendis du carrosse pour rejoindre Monsieur Martinez, lui demandant la raison de cet arrêt soudain. Monsieur Martinez me regarda, semblant inquiet, avant de m'avouer un énorme problème avec le carrosse.

Malgré les conditions météorologiques difficiles avec ce vent fort, les chevaux refusent d'avancer. J'ai approché le carrosse pour rassurer les dames à l'intérieur et leur conseiller de ne pas sortir. J'ai alors demandé à Monsieur Martinez s'il possédait une source de lumière. Après avoir fouillé dans son coffre, il m'a présenté une splendide lampe à pétrole. J'ai allumé la lampe avec des allumettes et l'ai accrochée au-dessus du carrosse. Nous avons dû aider les chevaux en les poussant pour qu'ils avancent malgré la difficulté due au vent violent. Malgré tout, je gardais espoir de pouvoir nous sortir de cette tempête. Pendant ce temps, Léa et Alice se cramponnaient fermement aux portes du carrosse.

parvenons à faire avancer les chevaux pour continuer notre chemin. Descendant rapidement en raison du temps perdu et de la pluie persistante qui limitait la visibilité du cocher, je inclinai la tête pour vérifier que tout était en ordre. Soudain, mes yeux furent attirés par une petite lumière jaune brillante au loin, tout au fond des bois. Était-ce la lueur de l'auberge que je voyais ou quelque chose d'autre ? Je demandai à Léa et à Alice de regarder par la fenêtre pour voir si elles pouvaient distinguer cette lueur de lumière, ou si mes yeux me jouaient des tours.

<<Oui Henry, en effet, nous voyons bien une lueur de lumière,>> répondirent-elles. Léa me demanda si nous étions bientôt arrivés, pendant qu'Alice se préparait à prendre son parapluie. Le cocher maintenait un rythme rapide en faisant galoper les chevaux sur le long chemin caillouteux. Soudain, le carrosse se mit à basculer de gauche à droite en roulant sur un énorme caillou, manquant de nous renverser. Je penchai ma tête par la fenêtre et demandai à Monsieur Martinez de faire très attention en conduisant, car nous risquons de nous renverser à cette allure. Il s'arrêta brusquement devant une auberge qui ne semblait pas très convenable. L'établissement semblait abandonné, avec des vieux volets en bois à peine accrochés et une porte d'entrée sale, comme si personne n'y était venu depuis longtemps. Monsieur Martinez prit les bagages de Léa et d'Alice, qui hésitent à entrer à l'intérieur de l'auberge.

Alice

<<Henry, es-tu sûr de vouloir entrer dans cette auberge ?>>

<Alice, j'espère que l'intérieur de l'auberge me laissera une meilleure impression que ce que j'ai vu.

Avons-nous d'autres options ? Malheureusement, c'est probablement la seule.>>

Monsieur Martinez pressait ses clients d'entrer rapidement à l'intérieur pour se mettre à l'abri. Il toqua trois fois à la porte dans l'espoir qu'une réponse viendrait. Sans recevoir de réponse, il se dirigea vers la fenêtre, difficilement visible à travers l'épaisse saleté qui la recouvrait. À ce moment, la porte de l'auberge s'ouvrit : un vieux monsieur, accompagné d'un petit chien, se tenait à l'entrée. Monsieur Martinez le salua et lui demanda s'il restait de la place pour passer la nuit. Le vieil homme accepta immédiatement de les accueillir. Il demanda à sa fille Clarisse de nous installer à une table pour dîner. Nous fûmes installés près de la cheminée, où l'on pouvait entendre les flammes crépiter. Henry Remarqua qu'il n'y avait pas beaucoup de clients pour le dîner : certaines tables avaient encore des assiettes et des couverts empilés.

Une carafe de vin rouge était posée dans sa main, tenant un livre qu'il commençait à lire tout en fumant sa vieille pipe. A ses côtés, son chien de chasse était allongé sur un vieux tapis rouge. Des escaliers en colimaçon en bois étaient visibles, probablement menant directement à la chambre. Pendant ce temps, sa fille vaquait à ses occupations en faisant la vaisselle. Après un bon souper et étant épuisés par le voyage, Alice, Léa et Monsieur Martinez décidèrent d'aller se coucher. L'aubergiste se leva péniblement de sa chaise, souhaitant nous accompagner dans nos chambres et demanda à sa fille Clarisse de nous guider. Les grands escaliers en colimaçon furent gravis pour atteindre un long couloir. Clarisse ouvrit d'abord la porte de la chambre attribuée à Léa, partageant la chambre avec Alice qui refusait de dormir seule. La deuxième chambre fut donnée à Monsieur Martinez, qui s'y installa confortablement en demandant à Clarisse de le réveiller à l'aube car il devait repartir chez sa mère. La troisième chambre, sous les combles de l'auberge, m'était destinée. Une grande bougie illuminait une petite table en bois où se trouvaient du papier et un encrier pour écrire. Assise à la table, je contemplais la pluie incessante et le vent violent par la petite fenêtre. Ne parvenant pas à m'endormir, j'ai décidé de rédiger une lettre à Mademoiselle Alexandra, ressentant un sentiment profond que je ne pouvais ignorer.

Chère Alexandra,

Je profite de cette opportunité pour te donner quelques nouvelles. Depuis mon départ de Paris, mes compagnes de voyage sont Mademoiselle Léa et Mademoiselle Alice. Actuellement, je suis installée pour la nuit dans une auberge, et demain je poursuivrai mon périple en direction de l'Angleterre. Malheureusement, le temps n'a pas été clément, la pluie n'a pas cessé de tomber.

Je continuerai à te tenir informée de mes aventures. En attendant, prends soin de toi.

En attente de tes nouvelles,

Henry, ton bien-aimé.

Après avoir écrit ma lettre, je la confie à Monsieur Martinez pour qu'il puisse la remettre à l'hôtel Ariston en lui disant que c'était très important.

Alors que la pluie battante continuait de tomber sans relâche, je me rendis compte que je ne trouverais pas facilement le sommeil. J'ai décidé de m'allonger sur le lit et j'ai essayé de me remémorer quelques souvenirs qui me revenaient de temps en temps, tout en observant mes mains et mon visage avec embarras, car ce corps ne m'appartenait pas et j'habitais la peau de

quelqu'un d'autre. Les yeux fermés, je me suis dit que peut-être demain matin les choses seraient différentes.

L'aube se levait doucement alors que le coq chantait. Je me suis levé immédiatement en me demandant si je n'étais pas en train de rêver. En repensant à Lucia, qui fut à l'origine de mes problèmes de mémoire, des flashes et des souvenirs qui ne m'appartiennent pas surgissaient dans ma tête.

Je me suis levé de mon lit et me suis approché de la cruche remplie d'eau posée sur la table, ainsi que de la cuvette pour me laver. Après m'être lavé, je suis allé dans le couloir en direction de la chambre d'Alice et Léa, en frappant à leur porte.

Ne recevant aucune réponse immédiate de leur part, j'ai pris la décision de me rendre voir l'aubergiste en me disant qu'elle devrait être en bas à ce moment précis en train de déjeuner. En descendant les escaliers, j'ai aperçu la charmante demoiselle Clarisse, la fille de l'aubergiste, en train de préparer un délicieux petit déjeuner, l'odeur alléchante de son café chatouillant agréablement mes narines.

Je me suis approché d'elle pour lui demander si elle avait vu les deux jeunes femmes qui m'avaient accompagné la nuit précédente. Elle m'a confirmé les avoir vues ce matin et m'a indiqué qu'elle était pressée de partir. Soudain, elle m'a remis une lettre écrite par Alice. Après l'avoir remerciée, je me suis installé à une table en attendant que Clarisse m'apporte un café. J'ai pris ensuite la lettre d'Alice et j'ai pris le temps de la lire attentivement. Voici le contenu de la lettre :

<<Cher ami Henry, je vous écris pour vous dire combien j'ai été enchantée de vous rencontrer. Votre présence ne m'a pas laissée indifférente et si jamais vous revenez à Londres, faites-le moi savoir pour que nous puissions passer du temps ensemble. Je vous embrasse affectueusement, Alice.>>

Après avoir terminé de lire ma lettre je profitais de boire mon café en me disant que c'était le moment de quitter l'auberge et de reprendre la route en sortant de l'auberge après avoir terminé de payer Clarisse pour ma nuit à l'auberge. Je demandais à un cocher de m'emmener en direction de l'Angleterre.

Me voilà à nouveau seul, prêt pour un départ un peu précipité car les beaux jours approchent et je devais me rendre en Angleterre en passant par d'autres lieux à explorer. Le cocher m'emmena sur des routes sinueuses, parfois difficiles à traverser à travers les champs. Je prends parfois le temps de m'arrêter pour respirer l'air frais et admirer les paysages en traversant quelques petits villages où l'odeur de la campagne est agréable. Je vois des poules et des coqs se promener le long de la route, veillant à ne pas les écraser.

Le cocher m'a accompagné pendant un certain temps, puis m'a annoncé soudain que nous allions faire une halte dans un petit village pour prendre un repas. En arrivant à l'entrée du village, j'ai remarqué un charmant parc fleuri avec un étang au centre. Des tables et des bancs en bois étaient disposés autour de l'étang. Il a garé la calèche un peu plus loin près d'un abreuvoir pour les chevaux, puis leur a donné à boire avant de reprendre la route. Il m'a suggéré de faire le tour du parc et de trouver de quoi manger près de la maison située à l'intérieur du parc.

Je me promenais en saluant les personnes en train de pique-niquer au bord de l'eau avant de me rendre à la maison où l'on cuisinait. Installé à une table pour observer le monde autour de moi, j'admirais les enfants jouant à cache-cache dans l'herbe et les adultes profitant du beau temps. Pendant que je dégustais un délicieux repas avec une bouteille de vin rouge, je me détendais en écoutant les chants des oiseaux et des canards dans l'étang, tout en sentant la chaleur du soleil dans le ciel bleu. Ensuite, le cocher Patrick venait me chercher, s'excusant mais soulignant qu'il devait reprendre la route avant minuit.

Je montai à bord de son carrosse en traversant le village animé où des passants se promenaient dans les rues et où certains commerçants vendaient de la volaille accrochée par les deux pattes. Nous continuâmes à avancer en ouvrant un passage à travers la foule. Après avoir traversé plusieurs villages, nous arrivâmes rapidement à l'entrée de la ville de Montaigne, chevauchant toute la journée.

La nuit tomba progressivement sur la ville, me retrouvant seul dans l'obscurité sous la lueur des sabots de nos chevaux résonnant à travers la cité. Soudain, le cocher stoppa devant une maison dissimulée dans une petite ruelle sombre. Aucune lumière n'était allumée, cachée par une pancarte fixée au mur indiquant qu'il s'agissait de la maison des acacias.

Je descendis de la calèche en direction de la porte de la maison des acacias. Paul m'interpella discrètement en me remettant une invitation privée pour que je puisse entrer à l'intérieur de la maison.

J'ai toqué trois fois à la porte d'entrée. Une femme m'a observé à travers la petite fenêtre intégrée à la porte et m'a demandé mon identité ainsi que si j'avais une invitation personnelle. J'ai répondu en indiquant que j'étais Monsieur Henry et que c'était Monsieur Paul qui m'avait invité.

Alors que je pénétrais dans cet endroit inconnu, la femme ouvrit la porte d'entrée et se présenta sous le nom de Maël. Elle m'invita à la suivre à travers un long couloir étroit, faiblement éclairé par des torches accrochées aux murs. Au bout du couloir, nous arrivâmes devant un grand portail noir en ferraille orné de merveilleux dessins d'animal.

Le portail étant complètement ouvert, Naël m'a fait entrer dans la cour de la maison. Elle s'est ensuite arrêtée devant une grande porte en bois massif.

En me présentant à l'ensemble des convives réunis dans la grande salle où des musiciens jouaient de la musique classique. Pendant que les hommes et les femmes dansaient au milieu de la pièce sur la musique douce de Mozart, le valet prit la parole devant tous les convives pour annoncer mon arrivée. Les danseurs s'arrêtèrent, se dispersèrent et me saluèrent poliment en s'écartant de mon chemin. Je continuais alors mon avancée en direction d'un grand escalier en bois où deux hommes se tenaient debout. Arrivée devant les escaliers, une très belle femme vêtue d'une tenue noire et portant une moretta cachant ses yeux verts m'attendait. Tous les convives, hommes et femmes, portaient des masques pour cacher leurs yeux, et les femmes des moretta.

Elle s'approcha de moi en me tendant la main je lui faisais un baise main en la saluant poliment.

Elle me regarda et se présenta en me disant qu'elle était là comtesse Dolores Bianca.

Dolores Bianca

<<Bonsoir Monsieur Henry, je pense que c'était le moment idéal pour enfin faire votre connaissance. Je vous remercie par avance d'avoir accepté mon invitation privée pour cette soirée privée.>>

<<Je vous remercie de votre aimable invitation, Comtesse Dolores, mais pourriez-vous me dire à qui ai-je l'honneur ?>>

Elle a esquivé ma question sur son identité et m'a plutôt invitée à participer au bal qu'elle était en train d'organiser.

Elle m'a invité à danser avec elle alors que nous nous dirigeons vers les invités dansant au milieu de la pièce de la maison. Pendant que nous dansions sur une musique classique, Dolores a pris ma main et l'a serrée fort contre moi, son corps chaud contre le mien, une sensation excitante montant en moi. Son délicieux parfum envahissait mes narines. Elle m'a regardé intensément en souriant, jouant de son regard. Soudain, elle m'a confiée à une autre cavalière lorsque la musique classique s'est arrêtée, nous obligeant à changer de partenaire.

Le caractère charmant de ma nouvelle cavalière rivalisait avec celui de la Comtesse Dolores. Vêtue d'une élégante robe blanche ornée de dentelles et d'un joli décolleté. Discrètement, je la contemplais avec un léger sourire alors que je me présentais sous le nom de Henry. Soudain, elle me fixa et me révéla avec un sourire qu'elle était la Duchesse Anaïs, enchantée de faire ma connaissance.

Anaïs m'a demandé si c'était la première fois que je venais dans cette maison. J'ai en effet été invité par la Comtesse Dolores, mais je ne connais pas vraiment cette charmante personne.

<<Et vous cher Duchesse Êtes-vous également une habituée de ces soirées secrètes ?>>

<<Anaïs- Non, c'est la première fois que je viens à une soirée secrète. Des amis m'ont invitée en me disant qu'on passait du bon temps.>>

Alors que je dansais avec Anaïs, j'observais la pièce pour repérer d'autres personnes qui venaient d'arriver à l'intérieur. En cherchant Dolores Bianca du regard, je la vis en train de discuter avec ses invités, tous portant des masques pour rester anonymes. Après avoir apprécié la danse avec Anaïs, la musique s'arrêta pour laisser place à un buffet majestueux. Ils se sont installés confortablement autour des tables où le buffet royal et majestueux était dressé. Nous nous sommes servis de dinde et de sanglier avec des patates douces et quelques légumes, accompagnés de carafes de vin blanc et rouge. Pendant le repas, j'ai discuté avec Anaïs, qui m'a présenté des amies à elle issues de la haute société.

Pendant que je discutais avec Anaïs, un homme inconnu m'interrompit soudain en me demandant d'où je venais. Je lui expliquai que j'avais passé un certain temps à Paris, travaillant occasionnellement pour tenir compagnie à des personnes qui avaient besoin de mes services pour s'occuper de leurs plaisirs. J'avais fréquenté divers endroits, des demeures bourgeoises à la haute société, recevant des invitations à des dîners et soirées mondaines où l'on pouvait profiter de bons moments. Une charmante dame m'avait introduit dans ce cercle de plaisir.

A présent, mes parents habitant en Angleterre, j'ai décidé de leur rendre visite.

Il m'observa ensuite avec un sourire et me dit que ma présence était la bienvenue, et que je trouverai certainement chaussure à mon pied.

Je le remercie chaleureusement après avoir savouré ce repas délicieux.

Certains invités ont commencé à quitter la maison de divertissement pendant qu'Anaïs et moi restions à table. Après s'être levée, elle m'a proposé de la suivre dans ses appartements, ce que j'ai accepté en l'escortant en prenant son bras. Nous avons gravi les escaliers qui menaient à un long couloir éclairé par des bougies, suivis par un valet qui nous a conduits jusqu'à nos chambres pour la nuit. Devant la porte de sa chambre, elle m'a adressé un sourire et m'a dit avoir passé une soirée agréable avant de me souhaiter une bonne nuit. Une fois qu'elle est rentrée dans sa chambre, le valet m'a demandé de le suivre. Ensemble, nous avons marché dans le couloir avant de nous arrêter devant une autre porte de chambre. Il a frappé et nous avons attendu qu'elle s'ouvre.

Ensuite, la porte de la chambre s'ouvrit lentement. Dolores Bianca se tenait debout devant moi, vêtue d'une autre tenue : une chemise de nuit noire en satin. Elle m'invita à entrer et à m'installer sur une chaise pendant qu'elle enlevait son maquillage devant son miroir. Après avoir fini, elle m'a demandé de rendre un service en remettant une importante somme d'argent et une lettre à une personne nommée Clémence qui m'attendait de l'autre côté de la ville. Elle a souligné l'importance d'être prudent et de l'escorter jusqu'à un endroit secret. Elle m'a également informé que Mademoiselle Anaïs me guiderait le lendemain matin en passant par les souterrains de la maison des plaisirs. J'ai accepté sa demande, elle m'a remercié, et je lui ai assuré qu'elle pouvait compter sur moi en me levant.

Alors que je m'apprêtais à partir de chez elle, je l'ai regardée dans les yeux et je lui ai demandé si je la reverrais un jour. Sa réponse fut qu'elle pourrait avoir besoin de mes services à l'avenir, mais pas tout de suite. Après l'avoir saluée, j'ai suivi le valet jusqu'à ma chambre.

Lorsque j'ai pénétré dans ma chambre, j'ai aperçu des objets emmaillotés dans un tissu en velours marron sur mon lit. J'ai choisi de débiller les articles qui reposaient sur mon lit. En les dépliant, j'ai trouvé une ceinture accompagnée d'une longue épée et de deux pistolets chargés de poudre. Je les ai déposés sur la chaise à côté de la petite table en bois, aux côtés d'un chapeau noir et d'un foulard blanc.

En observant tous les objets qui m'entouraient, je me rendis compte que cela faisait bien longtemps que je n'avais pas manié une épée avec aisance. Le fait qu'elle soit posée sur mon lit signifiait qu'il devait y avoir une raison valable pour son utilisation. C'est ainsi que je décidai d'essayer cette épée, qui semblait parfaitement adaptée à ma main. Après m'être entraîné un moment avec elle, je rangeai mes vêtements et m'allongeai sur le lit, envisageant déjà la journée du lendemain.

Les yeux clos, je me laissai emporter par le sommeil jusqu'à l'aube.

Alors que tout le monde était endormi, un visiteur frappa à la porte d'entrée de la résidence des plaisirs. Un messenger demanda à rencontrer d'urgence la Comtesse Dolores Bianca. Le domestique lui ouvrit la porte et l'escorta jusqu'à la chambre de la comtesse. Après avoir frappé à la porte de la chambre de la comtesse Dolores, cette dernière mit un certain temps à ouvrir.

Dolores ouvrit la porte de sa chambre, un peu endormie. Dans son sommeil, elle se demanda qui pouvait bien la déranger à cette heure de la nuit.

<<Que se passe-t-il, Rodolphe, pour que vous me réveilliez à cette heure-là ? Que se passe-t-il ?>>

<<Excusez-moi, Comtesse Dolores, mais c'est au sujet de ce messager qui a demandé à vous voir en urgence.>>

<<Oh, je vois que vous êtes venu en avance pour me voir, Mickaël, entrez donc à l'intérieur. Nous allons pouvoir discuter tranquillement devant une tasse de thé. Rodolphe, pouvez-vous nous faire monter du thé avec deux tasses, s'il vous plaît.>>

<<Bien entendu, Madame, je vais immédiatement vous envoyer votre meilleur thé.>>

La Comtesse Dolores Bianca appréciait jouer de ses atouts en laissant agir son charme et son charisme en espérant pouvoir vous séduire par l'invitation de vous recevoir en privé. Elle utilisait ce stratagème pour entrer en contact direct avec les personnes qui lui rendaient souvent visite tard le soir. Alors que Mickaël lui remettait un message qu'elle jugeait peu important, elle l'invita à s'asseoir en face d'elle. Pendant leur conversation, elle évoqua ses soirées secrètes et l'arrivée de nouveaux membres dans la société secrète des plaisirs, ainsi que ses relations amicales et les convives des soirées intimes. Alors qu'elle poursuivait la discussion, Dolores se leva de sa chaise et se dirigea vers la porte de sa chambre pour laisser entrer le domestique qui apportait le thé.

Alors que Mickaël savoure son thé, Dolores prend le temps de lire le message qui lui a été remis. Une fois sa lecture terminée, elle regarde Mickaël et lui indique qu'il peut transmettre au Duc Jean de Bourgogne qu'elle envisage peut-être de participer à son invitation privée, mais pas immédiatement car elle a actuellement beaucoup de choses à gérer de son côté. Elle lui demande ensuite de rester avec elle pour passer la soirée ensemble. Se levant, elle se dirige vers Mickaël en lui exprimant son désir de terminer la soirée en sa compagnie. Mickaël accepta sans hésitation l'invitation de Dolores.

Au lever du jour, les cloches résonnaient dans tout le village, me réveillant brusquement. Le son des cloches couvrait presque le chant des oiseaux, me donnant l'impression d'être toujours à la campagne. Soudain, on frappa à la porte de ma chambre : c'était le domestique Rodolphe, m'invitant à me lever et à prendre mon bain.

vêtue d'un chemisier blanc, d'un pantalon noir, et agrémentée d'une épée et d'un pistolet à poudre à la ceinture, avec des gants noirs et un foulard blanc. Elle m'a informé qu'elle attendait mon départ en voyage avec Clémence. En faisant tomber ma serviette de bain, je me suis retrouvé nu devant Anaïs qui ne détournait pas le regard, appréciant visiblement de me voir m'habiller. Après avoir revêtu mon pantalon, ma chemise, mes chaussures et ma veste, j'ai attaché mon épée et mes pistolets à ma ceinture. Alors que je m'apprêtais à quitter la chambre, elle s'est interposée et m'a embrassé. Suite à cet échange passionné, nous sommes descendus en empruntant les escaliers, accompagnés du domestique Rodolphe nous menant à travers un petit couloir.

Rodolphe nous a menés jusqu'à une porte dissimulée derrière un meuble en bois. Après l'avoir ouverte à l'aide d'un levier, un passage secret nous a conduits à travers un long tunnel. Trois torches allumées par Rodolphe ont éclairé notre chemin pendant que le domestique avançait en premier pour nous guider. Nous le suivions, marchant dans l'eau tout en évitant les rats nageant autour de nous.

Après avoir traversé un long tunnel, nous sommes apparus devant une porte en fer forgé ornée de magnifiques dessins sur les barreaux. Rodolphe nous l'a ouverte et nous a guidés vers une sortie située dans une ruelle adjacente à la maison. En sortant de la ruelle, j'ai aperçu la calèche de Clémence qui nous attendait au coin de la rue. Une fois installés dans la calèche, le cocher de Clémence nous a conduits hors de la ville.

Pendant que nous progressions en calèche, changeant de direction pour passer par différentes villes avant d'atteindre l'Angleterre, j'ai rencontré Clémence. Elle m'a expliqué que nous devions l'accompagner jusqu'au manoir des Camélias, où elle devait retrouver le propriétaire des lieux, le Comte Roberto, un riche agriculteur. Elle m'a également informé que certaines personnes cherchaient à s'emparer de ses terres. Après notre discussion, j'ai remis à Clémence la lettre et la somme d'argent que m'avait confiées la Comtesse Dolores Bianca. Après avoir lu la lettre, Clémence m'a regardé avec inquiétude avant de me poser soudainement une question.

<<Combien de temps avez-vous travaillé pour l'Angleterre ?
Il me semble que vous avez été au service de la princesse Delphine.>>

<<J'ai été au service de la princesse Delphine pendant plus de quinze ans
Elle vivait au nord de l'Angleterre où habite ma famille.
jusqu'à son décès. Après cet événement, j'ai décidé de me retirer. Cependant, la comtesse Dolores Bianca m'a demandé de reprendre du service pour elle. J'ai accepté sa proposition de vous protéger.>>

<<Je vous remercie pour votre réponse et votre volonté de m'aider. Je tiens également à remercier Anaïs pour son accompagnement lors de notre voyage.>>

Anaïs souriait à Clémence en lui prenant la main pour lui montrer qu'elle la soutenait. Pendant que le cocher nous conduisait à travers des villages de campagne, j'admirais les paysages en passant devant les champs de lavande dont le parfum embaumait l'air. Je restais vigilant, jetant parfois un coup d'œil en arrière pour m'assurer que nous n'étions pas suivis.

Pendant que le cocher prenait une route de campagne menant à une petite auberge pour nous restaurer, il s'arrêta devant un abreuvoir pour les chevaux. Après avoir aidé Clémence, Anaïs et moi à descendre de la calèche, il nous conduisit à l'auberge des Rossignols. Nous nous installâmes à une table à l'intérieur de l'établissement pour prendre notre repas. Pendant que l'aubergiste nous servait, je remarquai soudainement trois hommes vêtus de blanc et rouge à une autre table, en train de manger et de boire de la bière, tout en jetant des regards dans notre direction.

Je fis semblant de ne pas les avoir remarqué discrètement je demandais à Clémence si elle connaissait ses hommes qui étaient installés à une autre table elle me regarda et me répondit que c'était sûrement des gardes mais qu'elle n'avait aucune idée qui ça pouvait être. Anaïs m'attrapa la main en me disant qu'on devrait faire très attention concernant ses hommes et rester très vigilant.

Pendant que nous discussions ensemble je n'avais pas prêté attention que l'un de ses hommes s'était levé tenant sa bière dans sa main et s'était retrouvé derrière moi. Je me suis retournée

pour les regarder directement puis soudain l'homme me bouscula en versant sa bière sur moi.

Puis commençait à s'énerver en approchant son visage contre le mien au moment même je me suis levé en me mettant face à lui.

Il me regarda fixement droit dans les yeux en me disant.

<<Dis donc espèce d'incompétents tu ne peux pas faire attention à ce que tu fais.

Ne c'est tu donc pas qui je suis.

Je sens que je vais t'apprendre les bonnes manières.>>

<<Je vous demanderai, cher Monsieur, de me permettre de souligner que c'est moi qui devrais vous enseigner les bonnes manières, en particulier en présence de dames, compte tenu de votre impolitesse.>>

L'homme me lança un regard menaçant tout en posant sa main sur son épée, pendant que ses complices se levaient de table pour s'approcher de moi au moment où j'allais dégainer mon épée. Anaïs intervint en posant sa main sur la mienne, me conseillant de laisser tomber et de les laisser partir. L'homme me bouscula, renversant sa bière sur mes chaussures avant d'éclater de rire, tandis que ses complices me dépassaient en me regardant et en me lançant des mots.

<<On se retrouvera un jour, et tu ne perdras rien pour attendre ta bonne correction.>>

<<Je compte bien vous recevoir comme vous le méritez tous les trois, un de ces jours, chers Messieurs.>>

Après cette altercation, j'attendais un petit moment pour repartir avec Clémence et Anaïs, ainsi que le cocher qui continuait à nous conduire directement au manoir des Camélias. Profitant pleinement du temps ensoleillé, nous avançons sur les routes des campagnes en croisant parfois des paysans qui fauchaient leurs champs ou labouraient leurs terres agricoles, en nous saluant poliment de temps en temps. Soudain, alors que nous poursuivions notre route en calèche sans nous douter de rien, les hommes qui m'avaient offensé nous suivaient depuis un moment déjà. Sans que je m'en rende compte, ils ont commencé à nous rattraper.

Le cocher s'est retourné en arrière et, les apercevant au loin, il nous a immédiatement avertis de leur approche. Les chevaux ont alors accéléré pour tenter de les semer tout en maintenant une distance de sécurité entre eux.

Alors que nos poursuivants commençaient à nous rattraper, le cocher prit la décision de se diriger vers un vaste bois, espérant ainsi pouvoir leur échapper. Malgré la vitesse de nos chevaux, il décida d'arrêter la calèche et de se cacher derrière les arbres. Je descendis de la calèche avec Anaïs, laissant Clémence en compagnie du cocher qui avait reçu pour instruction de nous attendre.

Alors que nous descendions une pente pour échapper à nos poursuivants avec Anaïs, nous avons décidé de nous cacher derrière un fourré en attendant nos assaillants pour les prendre par surprise. Tandis que nous étions bien cachés en les attendant, soudain l'un des hommes a attaqué la calèche en tentant de s'emparer de Clémence. Le cocher a tiré trois coups de feu en

l'air, puis les chevaux ont commencé à s'emballer subitement. Pris de panique, le cocher a attrapé les chevaux et les a emmenés à travers les bois, emportant avec lui Clémence qui essayait de se débarrasser de son agresseur.

Pendant que la calèche poursuivait son chemin à travers les bois, les deux autres hommes firent leur apparition devant nous. Je sortis du fourré pour tenter de les arrêter. L'un des hommes se retourna et s'avança directement vers moi, son épée à la main, pendant que je dégainais la mienne, provoquant une étincelle entre les deux lames. Soudain, un coup de feu retentit, le cheval trébucha en avant, désarçonnant son cavalier qui tomba au sol. C'était la demoiselle Anaïs qui avait pointé son arme vers l'autre homme, puis elle prit son épée et engagea le combat.

se rendre. Alors que l'homme esquivait mes coups d'épée, j'ai décidé d'augmenter la pression en espérant qu'il finisse par céder. À un moment donné, j'ai mis un genou à terre et, en pointant mon épée vers lui, il s'est précipité sur moi au moment où je me relevais, effectuant un rapide demi-tour. Incapable d'éviter mon épée, il s'est empalé le dos et est tombé à genoux en se tenant le ventre. Sans perdre de temps, j'ai rejoint Anaïs et nous avons continué à combattre son assaillant. Lorsque ses forces l'ont finalement abandonné, nos deux épées l'ont frappé trois fois simultanément jusqu'à ce qu'il atteigne son objectif. L'homme a succombé à ses blessures, tandis que je me suis approché de mon propre adversaire, gisant au sol. J'ai pris mon épée pour mettre fin à ses souffrances.

J'ai saisi le cheval de l'un des deux hommes qui nous avaient attaqués, puis j'ai attrapé la main d'Anaïs pour la faire monter derrière moi. En nous lançant à la poursuite de notre agresseur, nous avons continué à traverser les bois pour rejoindre la calèche. Notre cheval galopait à toute vitesse le long des arbres pendant un long moment, jusqu'à ce que nous atteignions la limite du bois en suivant un long chemin de terre après un très long trajet. De loin, j'ai aperçu la calèche arrêtée au bord d'une rivière.

Accélération la cadence de ma monture qui prenait plaisir à galoper, sentant le vent souffler avec force, j'aperçus, en arrivant près de la calèche, qu'il y avait des vêtements et une paire de chaussures de femme éparpillés dans l'herbe. Descendant rapidement de cheval, j'aidai Anaïs à faire de même avant de partir à la poursuite du dernier assaillant.

Poursuivant ma recherche de Clémence le long de la rivière, j'entendis soudain des cris de femme venant de la profondeur de la forêt. Je pressai le pas, incitant ma monture à accélérer sa course pour rejoindre Clémence qui criait à l'aide. Au moment où j'ai atteint Clémence, repérée grâce à ses cris de détresse, je me suis précipité sans la moindre hésitation sur son agresseur qui la maintenait au sol, tentant de la déshabiller. Une fois en face de cet homme, je me suis jeté sur lui. Après avoir été mis à terre par son agresseur, je me suis relevé et me suis placé en face de lui, prêt à combattre avec mon épée. J'ai laissé le temps à mon adversaire de se relever et de prendre son épée pour un combat loyal.

Il me fixa du regard en déclarant : <<Tiens, te voilà de nouveau en face de moi, misérable. Tu vas pouvoir sentir la pointe de mon épée. Et après m'être occupé de toi, je pourrai m'occuper facilement de la belle demoiselle.>>

Cet individu était celui qui m'avait agressé à l'auberge en renversant sa bière sur moi. J'adoptai une position défensive en pointant mon épée vers la sienne et initiant le combat en l'attaquant. Nos épées s'entrechoquèrent, créant des étincelles, et la mienne finit par se briser.

N'ayant plus mon épée pour me défendre, je devais trouver une autre solution face à mon adversaire. Esquivant ses coups d'épée en effectuant des roulades dans l'herbe, je dégainai le poignard dissimulé dans ma botte. Malheureusement, alors que je me relevais, son épée m'érafla l'épaule. L'homme poursuivit ses attaques de plus en plus vigoureuses. Continuant d'esquiver ses assauts, j'attendais qu'il se laisse emporter par la colère et perde patience. Finalement, une opportunité se présenta : je saisis mon poignard et le lançai vers lui.

Le couteau s'est enfoncé dans son épaule gauche, le forçant à lâcher son épée qui est tombée dans l'herbe. De sa main libre, il tentait de retirer le poignard planté dans son épaule. Je me suis emparée de son épée tombée dans l'herbe, je l'ai fermement tenue et j'ai tracé son visage pour l'inciter à révéler pour qui il travaillait et qui l'avait envoyé, lui et ses complices.

Il leva la tête pour me regarder avec condescendance et déclara : <<Si tu penses pouvoir te débarrasser de nous aussi facilement, tu te trompes lourdement. Tu n'as aucune idée de qui nous sommes. Nous sommes bien plus nombreux que tu ne peux l'imaginer,>>dit-il avec un ricanement.

Sans tarder, j'ai brandi mon épée au-dessus de sa tête, réalisant que je n'obtiendrais aucune réponse de sa part. J'ai feint de poser mon épée par terre et soudain, une détonation a retenti en visant directement l'agresseur à la tête. Il est tombé au sol, pendant que je scrutais autour de moi pour repérer l'origine du tir. C'est alors que j'ai aperçu Clémence, tenant le pistolet pointé vers son agresseur.

Elle s'approcha de moi en pleurant, et je l'ai réconfortée en lui assurant qu'elle avait bien réagi et que cela en valait la peine. Ensuite, je l'ai aidée à monter sur mon cheval et j'ai ramassé ses vêtements restants en chemin. Nous nous sommes dirigés vers la calèche où nous avons trouvé Anaïs en train de panser la tête de notre cocher, qui avait été violemment agressé par un homme. Celui-ci lui avait donné des coups à la tête et au visage.

Alors que le cocher reprenait ses esprits, je décidai d'aller chercher du bois pour préparer un feu, car la nuit approchait. Pendant qu'Anaïs et Clémence allaient se laver à la rivière, je décidai de partir seul dans la forêt. Je menai mon cheval à travers le bois, ramassant des branches d'arbres que je glissai à l'intérieur de ma veste. Une fois terminé, je retournai à la calèche pour déposer les branches dans l'herbe. Ensuite, je commençai à allumer un feu en utilisant deux pierres de silex données par le cocher, cachées dans sa sacoche. Je les frottai l'une contre l'autre jusqu'à ce qu'une étincelle jaillisse et enflamme les brindilles. J'ajoutai des branches d'arbres pour alimenter le feu naissant.

Pendant que nous étions assis autour du feu, Clémence a apporté des provisions qu'elle a placées dans son panier. Nous avons ensuite partagé ce délicieux repas en dégustant un peu de vin rouge. Comme le vent avait arrêté de souffler, nous avons apprécié ce moment agréable malgré les événements récents.

Après le dîner, nous avons décidé de passer la nuit à la belle étoile. Pendant qu'Anaïs et Clémence dormaient paisiblement côte à côte, notre ami cocher s'était endormi dans sa calèche. J'étais resté éveillé, essayant de ne pas m'endormir, et j'en ai profité pour ajouter quelques branches d'arbre au feu qui commençait à s'éteindre. Je savais que des animaux sauvages pourraient bien apparaître à tout moment.

Pendant que la plupart des gens dormaient paisiblement, Henry veillait sur ses amis sans se douter du danger qui les guettait : une meute affamée de loups commençait à dévorer un homme dans la forêt. L'un des loups, plus grand et plus redoutable, détecta l'odeur de chair

humaine à l'extérieur de la forêt. Il décida alors d'emmener sa meute vers Johan, en courant rapidement, prêts à affronter les humains.

Alors que le danger se rapprochait, laissant peu de temps pour réaliser que tout le monde dormait paisiblement, un grand danger était imminent. Les chevaux se sont soudainement mis à s'emballer en sentant l'approche des loups. Johan a remarqué qu'il se passait quelque chose d'anormal et a brusquement réveillé Anaïs et Clémence, qui ont sursauté en se demandant ce qui se passait. Il leur a expliqué qu'il était impératif de monter dans la calèche car ils étaient probablement en danger. Pendant que les chevaux continuaient à s'agiter, le cocher s'est réveillé et est sorti rapidement de sa calèche pour monter dessus et essayer de les calmer.

Henry prit un gros morceau de bois enflammé et recula lentement en remarquant qu'une horde de loups s'approchait de son campement. Au lieu de les affronter directement, il décida de les faire fuir. Cependant, Anaïs et Clémence sortirent leurs pistolets et tirèrent sur les loups pour les effrayer. Malgré leur détermination, les deux femmes furent surprises de constater que les loups ne reculaient pas. Sans hésiter, elles tirèrent sur l'un des loups qui s'effondra au sol en hurlant.

Le chef de la bande se trouva face à Henry, qui se tenait debout devant lui avec un morceau de bois enflammé à la main. La lueur du feu éclairait le regard de Johan et celui du loup, qui ne baissait pas les yeux tout en montrant ses énormes crocs en tournant autour de lui. Soudain, le loup recula doucement en renonçant à sa proie, puis partit en direction de la forêt. S'arrêtant un instant, il se mit à hurler à la mort tout en s'éloignant, jusqu'à ce qu'il disparaisse à l'intérieur de la forêt en emmenant sa meute avec lui.

Ne pouvant rester sur place à cause de la menace de retour des loups à tout moment, nous avons décidé de faire demi-tour et de reprendre notre voyage. Le cocher, ne pouvant continuer à traverser la forêt, a décidé de prendre un autre chemin qui nous a menés au manoir des Camélias.

La calèche a quitté l'endroit où nous nous étions arrêtés et a emprunté des chemins différents en traversant des villages endormis. Le bruit des sabots de nos chevaux résonnait sur les pavés de pierre tandis que de longues torches enflammées éclairaient notre chemin à chaque étape.

Soudain, le brouillard surgit en suivant un chemin de terre sinueux, tandis que le cocher ralentissait progressivement la marche des chevaux. Il actionna ensuite la lanterne accrochée à la calèche et continua d'avancer au rythme imposé aux chevaux. Soudain, le clocher se mit à sonner avec force, provoquant une panique chez les chevaux. Le cocher essaya de les calmer en tirant fermement sur les rênes, et une fois apaisés, il les guida fermement vers notre destination - le manoir des Camélias. En circulant à travers le village, le cocher prit une ruelle étroite et nous déposa devant un imposant portail noir.

LE MANOIR DES CAMÉLIAS

Étant donné que le portail était complètement fermé, le cocher décida de faire descendre sa passagère Clémence, qui connaissait bien les lieux, afin qu'elle puisse sonner fort à la cloche pour signaler son arrivée. Même si le soleil venait tout juste de se lever, elle espérait qu'une personne viendrait ouvrir le portail.

Des domestiques se sont empressés d'ouvrir le portail dès notre arrivée. Le cocher a conduit la calèche à l'intérieur du manoir et s'est finalement arrêté devant le perron, nous aidant à descendre.

Soudain, le comte Rodrigo, vêtu de sa tenue de nuit, se précipita en se demandant qui pouvait bien vouloir venir à une heure si matinale. Il aperçut alors la demoiselle Clémence qui accourut vers lui en pleurant de joie à sa vue. Il la serra très fort contre lui, déposant un baiser sur son front.

<<Ma chère enfant, je suis tellement heureux de vous revoir, quelle émotion de vous avoir à mes côtés.>>

Il l'encouragea à sécher ses larmes et les invita à rentrer à l'intérieur, car elle et ses amis avaient besoin de repos.

Le comte a demandé à ses domestiques de monter les bagages et de les disposer dans les chambres. Une fois les invités installés, le comte Rodrigo a remarqué la blessure à la tête du cocher et a immédiatement demandé à l'un de ses domestiques d'aller chercher un médecin au village pour le soigner. Pendant que je m'installe dans ma chambre, je dépose mes armes sur la table et les range dans le tiroir de ma table de nuit. Comme mon épée s'est brisée au combat, je dois trouver un armurier pour en obtenir une qui me convienne.

Ensuite, je choisis d'aller me coucher dans mon lit après m'être complètement dévêtu, puis j'ai commencé à doucement fermer les yeux. Pendant ce temps, le médecin fit son entrée dans le manoir du comte Rodrigo, qui venait d'être réveillé. Il demanda au comte Rodrigo ce qui se passait pour qu'il soit dérangé si tôt le matin.

Le comte informa le médecin que son cocher avait été attaqué et que ses blessures à la tête semblaient graves, nécessitant un examen approfondi. Accompagné d'un domestique, le médecin se rendit au premier étage pour examiner le cocher allongé sur son lit. Après avoir examiné la blessure à la tête et les contusions sur le visage, le médecin informa le cocher qu'il devrait changer son pansement une fois par semaine, prendre les médicaments prescrits pour soulager la douleur et lui recommanda de se reposer. Il remit au domestique une liste de médicaments et lui demanda de les chercher à la pharmacie le jour même.

Le médecin descendit les escaliers en compagnie du domestique pour rejoindre le comte Rodrigo, qui l'attendait dans le salon en prenant un verre de vin rouge. Clémence discutait tranquillement avec le comte au moment de leur arrivée. Le médecin s'approcha du comte pour lui faire part de l'état de santé préoccupant de son cocher, insistant sur la nécessité pour lui de se reposer.

Après avoir terminé l'examen du patient, le médecin quitta le manoir pour rendre visite à d'autres patients qui l'attendaient dans le village. Pendant son départ, le comte Rodrigo demanda à ses cuisiniers de lui préparer un bon repas pour ses invités qui étaient installés dans leurs chambres et se reposaient.

Pendant que Henry dormait paisiblement, Anaïs, qui avait besoin de repos mais ne parvenait pas à trouver le sommeil, décida de prendre un bon bain. Elle demanda à une domestique de lui faire chauffer de l'eau chaude pour son bain. Sans hésiter, la domestique Sophia lui montra l'emplacement de la salle de bain avant d'aller lui préparer de l'eau chaude.

Anaïs se rendit à la salle de bain et remarqua deux baignoires en face l'une de l'autre, sans séparation. Après s'être dévêtue, elle s'installa dans l'une des baignoires et attendit l'arrivée de

la domestique Sophia. Relaxée, elle imaginait des scénarios avec Henry lorsque Sophia s'approcha d'elle pour verser doucement de l'eau chaude dans sa baignoire. Une fois que Sophia eut fini de remplir la baignoire, elle se retira, laissant Anaïs se détendre et continuer à penser à Henry tout en profitant de son bain.

Pendant que le comte Rodrigo prenait le thé en compagnie de Clémence, ils se remémoraient les bons moments passés ensemble dans le magnifique manoir. Tout en discutant tranquillement autour d'une tasse de thé, le comte Rodrigo faisait part à Clémence de ses soucis financiers concernant les terres agricoles qu'il possédait, expliquant que certaines personnes cherchaient à s'approprier ses terres et son manoir.

Clémence avait des suspicions sur des événements inhabituels se déroulant au manoir et envisageait que sa présence puisse provoquer des changements. Elle interrogea ensuite l'homme sur des individus qui souhaiteraient le déposséder. Il la fixa et lui expliqua qu'ils étaient venus pour discuter, mais après son refus, ils avaient décidé de se servir en venant chez lui.

Alors que Henry espérait se reposer tranquillement, incapable de dormir, il se leva et sortit de sa chambre en emportant son tabac avec lui. Descendant les escaliers, il s'approcha du comte Rodrigo et de Clémence pour leur annoncer qu'il allait faire un petit tour dehors pour profiter du soleil. Le comte Rodrigo et Clémence se levèrent également, souhaitant participer à la promenade dans le manoir. Pendant qu'ils poursuivaient leur conversation tout en se promenant tranquillement autour du manoir, longeant des allées fleuries embaumant le parfum des pétunias, des lilas, des roses rouges et blanches et des romarins.

Le comte Rodrigo a profité de cette occasion pour présenter aux invités les différentes vignes de raisins qu'il avait fait planter par ses jardiniers. Ensuite, il a observé Henry et Clémence tout en expliquant que c'était cette terre qu'il avait fait cultiver pendant de nombreuses années, et que des grands entrepreneurs peu scrupuleux cherchaient à s'introduire chez lui pour lui demander de vendre à bas prix.

<<Mais qui sont exactement ces entrepreneurs qui cherchent à s'enrichir à vos dépens ? Sont-ils les mêmes personnes qui nous ont provoqués à l'auberge des rossignols, demanda Henry.

Le comte Rodrigo le regarda en lui disant c'est très inquiétant, ce que vous venez de me dire. Avez-vous déjà rencontré ces hommes auparavant, ou était-ce une coïncidence ?

<<Je ne peux pas le confirmer, mais ce qui est le plus surprenant, c'est que c'est probablement Clémence qui a fait en sorte qu'elle soit suivie, en tout cas ces brigands ne reviendront pas de sitôt.

Monsieur le comte, permettez-moi de me renseigner afin de savoir s'il y a un armurier où je pourrais acheter une épée.>>

<<Vous semblez apprécier les armes, car j'ai une grande collection que je pourrais vous présenter si cela vous intéresse. Sinon, si vous cherchez autre chose, vous devriez rendre visite à mon ami Paul qui gère la boutique d'armurerie. Il vous offrira un bon prix si vous lui dites que vous venez de ma part.>>

<<Je vous remercie sincèrement pour votre réponse, car j'ai réellement besoin d'une épée de qualité. Je me retire pour le moment, Monsieur le comte. À bientôt.>>

Henry salua le comte Rodrigo et Clémence. Au moment de quitter le manoir, une voix de femme l'interpella. Il se retourna et aperçut Mademoiselle Anaïs, fraîchement sortie de son bain et vêtue d'une longue robe bleu marine et d'un chemisier blanc légèrement déboutonné pour attirer l'attention de Henry. Ce dernier, séduit, lui lança un compliment sincère sur sa beauté. Anaïs, rougissant légèrement, lui sourit et lui demanda avec curiosité où il se rendait en quittant le manoir.

<<Chère Anaïs, je vais en profiter pour visiter la ville et trouver un armurier. Si vous voulez, vous pouvez m'accompagner pour me tenir compagnie.>>

<<Cher Henry, ça me ferait vraiment plaisir de t'accompagner pour une promenade, surtout qu'il fait très beau. Profitons-en.>>

Anaïs, pleine d'assurance, se rapprocha de Henry et lui offrit un tendre baiser tout en passant son bras sous le sien. Ensemble, ils quittèrent le manoir et déambulèrent dans les rues, se comportant comme des amoureux en s'arrêtant parfois devant des boutiques de vêtements féminins qui captivaient l'attention d'Anaïs. Ils saluèrent de temps en temps les passants croisés avant de poursuivre leur balade, se dirigeant vers un pont de pierre où l'on pouvait admirer la rivière accompagné de très beaux poissons.

En traversant le pont, le bruit des sabots des chevaux résonnait sur les pavés en pierre.

En atteignant l'extrémité du pont, Henry repéra la boutique d'armurerie. Il se dirigea vers le magasin, frappant à la porte d'entrée pendant un certain temps en attendant qu'on vienne leur ouvrir. Soudain, un homme se présenta à la fenêtre et vit Henry et Anaïs qui attendaient avec impatience devant la porte. Il leur demanda la raison de leur visite, précisant que la boutique était fermée à cette heure-ci.

Henry

<<Bonjour cher Monsieur, vous m'informez que votre magasin est actuellement fermé. Cependant, il est 10h du matin d'après l'heure affichée par le clocher de l'église.>>

L'armurier

<<Quant à moi, je vous indique qu'il sera bientôt l'heure d'assister à la messe, puis je prévois d'aller pêcher des truites.>>

<<Donc, vous n'êtes pas en mesure de nous ouvrir. Je suis mandaté par le comte Rodrigo qui m'a recommandé de venir vous rencontrer. Si vous indiquez que vous êtes fermé, nous reviendrons demain matin, si c'est possible.>>

L'homme ouvrit la porte de sa boutique. C'était un homme d'un certain âge. Il regarda fixement Johan en lui demandant si c'était bien le comte Rodrigo qui l'avait envoyé chez lui. Johan lui expliqua qu'il avait besoin de trouver une excellente épée robuste et très souple, qu'il pourrait tenir en main. L'homme les fit entrer dans sa boutique, refermant la porte derrière eux.

Ensuite, il leur demandait de le suivre en les conduisant dans une autre pièce de sa boutique. Des épées étaient installées dans leurs vitrines ainsi que des pistolets de collection qui étaient posés sur une grande table marron en bois. Il proposait une épée un peu rigide et très peu souple à Johan, qui essayait sans conviction, en essayant plusieurs, mais aucune ne lui convenait parfaitement.

Tout à coup, l'armurier sortit une longue sacoche noire qu'il avait cachée dans un vieux meuble en bois. Il déposa un vieux étui en cuir noir plein de poussière sur la table, l'ouvrit et en sortit une magnifique épée forgée en or blanc. Il la proposa à Henry, en lui demandant de l'essayer car c'était la dernière qui lui restait.

Henry saisit délicatement l'épée, la tenant fermement dans sa main. Il l'inspecta minutieusement, appréciant la légèreté de sa lame fine et tranchante tout en effectuant des mouvements d'essai. Écoutant le sifflement de l'acier pendant son évaluation, il examina chaque angle avec soin. Soudain, il remarqua une tête de mort ornant le manche de l'épée. Intrigué, il interrogea l'armurier sur l'origine de cette arme. L'armurier lui expliqua qu'elle lui avait été apportée par un homme vêtu de rouge et blanc, et qu'il avait remarqué discrètement une élégante bague en or jaune à son doigt. Un sentiment d'inquiétude envahit Henry en pensant à une possible connexion avec les hommes croisés à l'auberge après son départ de la maison des plaisirs avec Clémence et Anaïs. Il se rappela soudainement de l'interaction avec ces individus en écoutant attentivement les paroles de l'armurier.

un homme qui était le chef d'une bande organisée par des personnes dangereuses qui complotent secrètement pour s'accaparer des terres agricoles et des domaines j'ignore le prénom de la personne qui me l'avait emmenée chez moi.

Depuis ce temps, il n'a jamais remis les pieds dans l'armurerie.

Henry

<<Cet homme ne vous a vraiment pas laissé la moindre information concernant cette épée. J'ai appris par le comte Rodrigo que certains hommes malveillants voudraient s'emparer de leurs terres agricoles serait ce les mêmes qui complotent secrètement contre le gouvernement. Car c'est pour cela que je suis venu rendre visite au comte Rodrigo pour essayer de mettre un terme à tout cette histoire.>>

L'armurier me regarda en baissant les yeux en me disant que l'homme qui était venu le voir avec son épée était un homme riche et qu'il était habillé en tenue rouge et blanc et qu'il avait une bague en or jaune à son doigt.

C'est tout ce que je peux vous dire pour le moment.

Henry demanda le prix de cette épée, l'armurier le regarda en lui disant qu'elle coûtait dix huit pièces d'argent.

Henry le regarda en souriant et en lui disant qu'il s'excusait mais qu'il n'avait pas assez d'argent pour la payer.

Henry a remarqué qu'il n'avait que dix pièces d'argent dans sa bourse. Après avoir observé attentivement l'homme, il s'est gratté la tête et lui a finalement remis les dix pièces d'argent en échange d'un fourreau pour son épée. Henry l'a salué chaleureusement et l'a remercié pour sa générosité. Une fois en possession du fourreau, il l'a rangé à l'intérieur et la rendit à Henry qui le payait comme convenu.

Henry et Anaïs sortirent de la boutique et décidèrent de se promener dans le village. Ils s'arrêtèrent près d'une fontaine où l'eau s'écoulait en abondance. Anaïs s'approcha de la fontaine, plongea ses mains dans l'eau pour se rafraîchir le visage en raison de la chaleur. Ensuite, ils observèrent les passants, certains en calèche, d'autres à pied, et les saluèrent poliment tout en restant là un moment.

Ensuite, ils optèrent pour poursuivre leur balade en se rendant directement au cœur du village, longeant les boutiques où l'on pouvait observer un forgeron fabriquant des fers à cheval, ainsi qu'un tonnelier. Au bas d'une descente, une taverne cachée derrière une petite ruelle attira leur attention.

Ils ont choisi de découvrir ce qui se passait à l'intérieur de la taverne en y pénétrant. En constatant qu'il n'y avait pas beaucoup de clients, ils ont décidé de s'installer à une table pour commander des boissons et de la nourriture. La tavernière s'est approchée d'eux et leur a offert à boire en leur apportant une bouteille de vin rouge de qualité en provenance d'Espagne, en guise de bienvenue et pour montrer l'accueil chaleureux réservé aux nouveaux clients. Elle leur a également proposé de déguster un délicieux rôti de bœuf accompagné de carottes et de pommes de terre en guise de repas.

Pendant que Henry et Anaïs profitaient de leur repas avec plaisir, un groupe d'hommes vêtus de rouge et de blanc et armés fit son apparition dans la taverne en s'asseyant près d'eux. Une serveuse leur apporta des carafes de vin blanc et rouge ainsi que des pots de bière. Alors qu'ils discutaient, un homme habillé entièrement en noir s'approcha silencieusement d'eux. L'un des hommes le remarqua, se leva brusquement et ses compagnons firent de même pour le saluer.

Il leur fit un geste de la main pour leur indiquer de se rasseoir. Il observa attentivement l'un des hommes assis en face de lui et lui demanda si les soldats qu'il avait envoyés pour enlever Clémence étaient déjà rentrés, car il n'avait plus de nouvelles d'eux depuis un moment. L'homme répondit qu'il n'avait pas non plus la moindre idée de l'endroit où se trouvait Clémence, car les soldats n'étaient toujours pas rentrés à la caserne.

Capitaine Johnson

<<Je m'inquiète du fait qu'ils ne soient pas encore revenus à la caserne. Il serait judicieux de vous rendre près de l'auberge des Rossignols pour obtenir des informations sur les soldats qui s'y trouvaient. Assurez-vous de rémunérer généreusement la personne qui vous fournira ces renseignements.

Sergent Brandon soyez prudent et très discret.>>

Le sergent Brandon

<<Sous vos ordres, Capitaine Johnson, je vous assure que mes hommes et moi ferons tout notre possible pour les retrouver. Vous pouvez compter sur moi.>>

Le capitaine Johnson se leva pour saluer poliment ses soldats, qui lui répondirent en rendant le salut. En se retournant, il remarqua la belle épée déposée sur la table par Johan. Ensuite, il continua à avancer, mais s'arrêta brusquement et fit demi-tour pour s'approcher de Johan. Le capitaine le regarda attentivement, puis l'interrogea sur l'origine de son arme.

Le capitaine Johnson

<<Bonjour Madame, Monsieur,

Pourrais-je vous demander d'où provient votre épée ? Il me semble qu'elle a appartenu à une ancienne confrérie, si ma mémoire est exacte, et qu'elle n'a pas été utilisée depuis un certain temps, d'après ce que je viens de constater.>>

Henry

<<En effet, cher Monsieur, elle n'a pas été utilisée depuis un certain temps, mais j'ignore sa provenance car je viens de l'acheter chez l'armurier.>>

Le capitaine Johnson

-Chez un armurier vous exprimez : <<Je constate, cher Monsieur, serait-il possible que je puisse contempler cette épée si cela ne vous dérange pas ?>>

Le capitaine Johnson prend l'épée et l'observe attentivement, la manipulant avec précaution avant de la remettre sur la table en déclarant : <<Vous avez fait une excellente acquisition en l'achetant, veillez à en prendre grand soin. Madame, Monsieur, je vous salue et vous souhaite une excellente journée.>>

Après avoir inspecté l'épée de Henry, le capitaine Johnson quitta l'auberge et se dirigea vers une petite ruelle où une calèche l'attendait. Au moment de monter, il s'approcha et remarqua qu'il y avait une autre personne à l'intérieur de la calèche en plus de lui.

Il grimpa dans la calèche et prit place en face de l'individu qui lui demanda si ses hommes avaient réussi à enlever Clémence. Le Capitaine Johnson répondit qu'il n'avait pas reçu de mises à jour concernant Clémence et que les hommes partis à sa recherche n'avaient pas encore fait savoir où en était la situation.

La mystérieuse femme

<<Vous m'avez assuré devant le conseil général que vous mettriez un terme à cette affaire. Est-ce que je me suis trompé à votre sujet, capitaine Johnson, ou devrais-je envisager de vous remplacer par quelqu'un de plus compétent ?>>

Capitaine Johnson

<<Non, madame, ce ne sera pas nécessaire, je ferai tout ce qu'il faut pour la retrouver, peu importe les sacrifices, même si je dois y laisser ma vie. Et bien sûr, j'utiliserai tous les moyens pour mettre un terme définitif à cette situation.>>

La mystérieuse femme

<<Votre décision est sage et bien réfléchie, afin que notre prochaine rencontre soit plus fructueuse. Je vous invite à descendre immédiatement de cette calèche, il ne serait pas approprié que l'on nous voie ensemble. Votre propre calèche devrait bientôt arriver. En attendant, je vous dis au revoir.>>

A peine le capitaine Johnson eut-il mis pied à terre que la calèche s'empressa de repartir, le laissant derrière elle en attendant sa propre voiture.

Puis, sa calèche arrivait devant lui, tout en s'empressant de monter à l'intérieur, en donnant des instructions à son cocher de le conduire directement dans son quartier général.

Pendant ce temps, la calèche continuait de s'éloigner de la ville en franchissant le pont le long de la rivière en direction du château des Beaulieu. Elle empruntait des chemins de terre sinueux à travers les bois où les branches d'arbres rendaient parfois le passage très difficile.

Malgré les efforts du cocher pour diriger sa calèche et éviter les obstacles, il a finalement réussi à sortir de ses difficultés. Décidant de continuer son chemin dans une autre direction, il a emprunté un nouveau chemin plus confortable pour ses chevaux, les faisant avancer sur une route où la poussière était visible de loin. Une fois qu'il eut terminé de parcourir le chemin

poussièreux, il monta une petite colline jusqu'au sommet. Puis, brusquement, il arrêta la calèche et laissa ses chevaux se reposer tranquillement pendant un long moment. Le capitaine Johnson surgit de la fenêtre de la calèche et demanda : \"Qu'est-ce qui se passe, cocher ? Y a-t-il un problème qui nous oblige à nous arrêter ici ?\"

Le cocher

<<Je suis désolée, Monsieur, mais les chevaux ont besoin de se reposer. Ils semblent être très fatigués et il est important que je prenne les mesures nécessaires pour qu'ils puissent continuer à nous conduire jusqu'à notre destination.>>

Pendant que le cocher laissait ses chevaux se reposer, le capitaine Johnson descendit de la calèche en marmonnant. Il s'assit dans l'herbe, observant la prochaine ville qui commençait à s'illuminer à l'horizon alors que la nuit tombait lentement.

Le cocher alla chercher sa lanterne rouge, l'alluma et l'accrocha à la calèche. Il invita ensuite le capitaine Johnson à remonter, lui indiquant qu'ils allaient bientôt repartir.

Une fois les chevaux reposés, la calèche reprit sa route sur un chemin de terre descendant vers un petit village. Sur leur trajet, ils croisèrent des fermiers ramenant leurs vaches vers les étables pour la nuit.

En explorant le village, ils cherchaient un endroit paisible pour se reposer et passer la nuit. Ils découvrirent finalement une petite auberge située au bout de la ville, dans une ruelle sombre et peu éclairée. Le cocher proposa au capitaine Johnson de s'arrêter pour demander à l'aubergiste s'ils pouvaient passer la nuit. Acceptant cette proposition, le capitaine Johnson vit le cocher descendre de la calèche et s'approcher de la porte. En écoutant attentivement, il entendit de la musique et des chants en provenance de l'auberge. Après avoir frappé trois fois à la porte sans réponse, il se dirigea vers une fenêtre et aperçut des personnes festoyant et mangeant à des tables.

Puisque personne ne lui répondit, il décida d'aller vérifier par lui-même. Il ouvrit la porte de l'auberge et entra à l'intérieur. Alors que tout le monde dansait et chantait, personne ne s'était rendu compte de sa présence. Le capitaine Johnson décida donc d'aller voir ce qui se passait dans l'auberge. En y pénétrant, il remarqua un petit groupe d'hommes habillés de rouge et blanc. Il se dirigea directement vers leur table pour leur demander ce qu'il se passait et pourquoi ils n'étaient pas partis à la recherche de Clémence.

Soudain, les hommes cessèrent de chanter et échangèrent des regards en se demandant qui pourrait être l'homme qui venait de les déranger pendant leurs festivités. L'un d'eux se leva et fixa intensément le capitaine Johnson avant de lui poser la question :<<Dites-moi, qui êtes-vous exactement et qui est cette Clémence ?>>

Le capitaine Johnson

<<Comment osez-vous affirmer que vous ne me connaissez pas ? Est-ce que vous ne seriez pas en train de me manquer de respect ? Je suis le capitaine Johnson.>>

Le commandant Steven

<<Vous n'êtes pas Monsieur Johnson, le commandant de cette unité. C'est moi le commandant Steven qui dirige mes hommes ici personnellement. Nous ne faisons pas partie de votre compagnie, donc nous n'avons aucun ordre à recevoir de votre part.>>

Le capitaine Johnson

<<Ah, nous verrons qui aura le dessus lorsque j'aurai embelli vos fesses et que je vous aurai blessé avec mon épée. On verra alors qui sera le véritable supérieur, mon prétendu commandant.>>

Soudain, la danse et les chants furent interrompus alors que tout le monde attendait ses paroles. Le commandant accepta immédiatement le défi lancé par le capitaine Johnson, sans aucune hésitation. Les personnes présentes se séparèrent pour leur laisser de l'espace au centre de la salle, où se déroulerait le duel à l'épée. Le capitaine Johnson et le commandant se firent face, prenant leurs distances respectives. Un des hommes du commandant donna le signal de départ du défi.

Un silence absolu régnait dans la salle, laissant place à une intense lutte. Les épées s'entrechoquaient violemment, provoquant des étincelles, tandis que le capitaine Johnson peinait à atteindre son adversaire. Avec une grande agilité, le commandant esquivait les attaques de son rival, prolongeant ainsi le duel. Le bruit des épées se fracassant résonnait dans toute la pièce. Les spectateurs encourageaient les combattants en hurlant leurs noms et en pariant sur le dénouement de la bataille, renversant tables et chaises pour se frayer un chemin. Les voix des hommes du commandant se mêlaient à celles de la foule. Alors que aucun des deux ne voulait abandonner lors du combat final, cela aboutit à un affrontement loyal, intense et à une égalité. Les deux hommes étaient exténués après cet affrontement et décidèrent de régler les choses en allant boire une bière ensemble.

Un silence de mort régnait dans la salle, prélude à une lutte acharnée. Les épées s'entrechoquaient avec une violence aveuglante, projetant des gerbes d'étincelles, jaillissaient tandis que le capitaine Johnson s'efforçait de trouver une faille dans la défense de son adversaire. Avec une agilité déconcertante, le commandant esquivait chaque assaut, prolongeant l'agonie du duel. Le fracas métallique des lames résonnait dans toute la pièce, amplifié par le silence tendu. Les spectateurs, pris d'une frénésie palpable, encourageaient leurs favoris en hurlant leurs noms, pariant sur l'issue du combat et renversant chaises et tables dans leur excitation. Les voix des hommes du commandant se mêlaient au tumulte de la foule, créant une cacophonie exaltante. Aucun des deux combattants ne voulait céder, transformant cet affrontement final en une épreuve de loyauté et d'endurance. L'intensité du duel les laissa tous deux exténués, et c'est dans un esprit de camaraderie inattendu qu'ils décidèrent de sceller leur trêve autour d'une bière bien méritée.

Pendant que le capitaine Johnson partageait la bière avec le commandant et ses hommes, il s'interrogea sur la capacité de maniement des épées puis demanda au commandant Steven où est-ce qu'il avait appris à combattre de cette manière. Le commandant lui répondit qu'il avait appris à l'école des sous-officiers de la garde rapprochée de la reine d'Angleterre.

Capitaine Johnson

<<Je comprends maintenant pourquoi vous êtes si bien entraîné. Des hommes comme vous seraient parfaits pour servir sous mes ordres. Ainsi, je remplirais généreusement votre bourse.>>

Commandant Steven

<<Non, Capitaine Johnson, nous ne sommes pas intéressés par votre proposition. La personne pour laquelle nous travaillons est bien plus puissante que vous ne pouvez l'imaginer, et nous sommes généreusement rémunérés.>>

Capitaine Johnson réalisa qu'il ne parviendrait pas à obtenir de résultats avec son équipage. Il se leva de sa chaise, salua courtoisement les cavaliers qui se levèrent pour le saluer en retour. Il se dirigea vers une autre table et s'assit aux côtés du cocher qui avait également décidé de profiter de ce moment pour boire un verre.

Le cocher fixa intensément le capitaine Johnson dans les yeux tout en lui adressant une question.

Le cocher

<<Monsieur, puis-je vous demander si vous prévoyez de passer la nuit dans cette auberge avant notre départ ?>>

Le capitaine Johnson, hésitant, décida d'attendre le lever du jour avant de quitter l'auberge, préférant profiter de l'ambiance festive. Ils rejoignirent alors les danseurs qui faisaient une farandole toute la nuit. Entre musique et chansons, ils dansaient et buvaient de la bière. Jusqu'à ce qu'il soit complètement saoul. L'auberge étant donné qu'il était ivre ne tenant plus sur ses jambes l'aubergiste insista en lui donnant une chambre pour la nuit.

Le capitaine Johnson le regarda en souriant et en le remerciant.

Puis Il se rendit compte que le cocher avait disparu en se retournant et se mit à sa recherche, ne le trouvant nulle part. Il se leva avec difficulté en essayant de rester debout tout en chancelant, s'approchant de l'aubergiste. Celui-ci se leva à son tour et le soutint en passant un bras autour de sa taille. Ils demandèrent à des clients de l'aider à le ramener jusqu'à sa chambre.

En montant les escaliers en avançant, puis reculant brusquement, ils décidèrent de demander de l'aide pour l'installer confortablement dans sa chambre. Après l'avoir installé dans son lit, il referma la porte de la chambre en laissant le capitaine Johnson qui s'était endormi profondément en cuvant sa bière jusqu'au petit matin.

Pendant ce temps, Henry et Anaïs ont fini leur repas. Quand la nuit est tombée, ils ont décidé de remonter le pont en se tenant par la main. En arrivant devant l'entrée d'un manoir, ils ont entendu de la musique classique et des rires venant de personnes installées dans la cour du manoir. Intriguée, Anaïs a décidé d'entraîner Henry en le tirant vers l'entrée du manoir.

Elle est ensuite entrée à grands pas dans la propriété en saluant respectueusement les participants à la fête. Tout le monde s'est levé et est allé la saluer en pensant qu'ils devaient probablement connaître le doyen de la demeure.

Henry et Anaïs se détendent dans la douceur de la nuit, assis sur des chaises en bois placées dans un jardin parfumé de roses et de romarin, tandis que les convives dansent et rient dans la salle du manoir. Ils offrent des bières et des vins rouges et blancs de qualité aux invités, tout en profitant de la délicieuse ambiance culinaire.

Anaïs s'est dirigée vers Henry en exprimant son souhait de danser et de se mêler aux autres convives pour mieux les connaître. Sans hésiter, Johan s'est levé et a rejoint les autres convives. En entrant dans la pièce, ils ont découvert des tables disposées en longueur, garnies de divers assortiments culinaires et de boissons posées dessus.

Lorsque personne ne dansait au milieu de la salle, Anaïs a attiré l'attention en entamant la danse avec Henry. Il lui a pris doucement la main, affichant un grand sourire, qu'elle lui a rendu avec grâce. Les convives les ont ensuite rejoints, continuant à danser avec élégance.

Pendant que tout le monde dansait, soudain un homme d'une trentaine d'années, habillé en tenue d'hindou, s'approcha d'Anaïs et lui demanda de bien vouloir lui accorder cette danse. Anaïs a été intriguée par cet homme qui portait une élégante tenue hindoue et un turban blanc sur la tête, lui demandant de venir danser avec lui. Elle a accepté sans la moindre hésitation, laissant derrière elle Henry qui ne comprenait absolument rien de ce qu'il venait de se passer entre lui et Anaïs.

Au moment où Henry tentait d'intervenir pour empêcher Anaïs de partir danser sans lui, une femme très belle lui saisit la main en lui disant qu'il devait la laisser faire. En se retournant, il remarqua une magnifique femme vêtue d'une tenue hindoue qui s'approcha doucement de lui en lui demandant s'il pouvait l'inviter à danser. Tout intimidé par sa beauté et son assurance, il resta immobile et figé sans dire un mot.

Elle le fixa intensément, les yeux dans les yeux, attendant une réponse immédiate de sa part. Cependant, aucune parole ne franchit ses lèvres. Il se contenta d'incliner la tête en répondant aux questions. Elle esquissa un sourire tout en lui tendant la main, qu'il saisit avant de l'entraîner au milieu de la salle.

En se positionnant en face de lui, elle prit sa main et commença à danser. Pendant leur danse, Henry demanda à la charmante demoiselle qui elle était et pourquoi elle l'avait invité à danser avec elle.

Elle le regarda intensément dans les yeux en lui disant.

<<Je m'appelle Priya et je suis venue de l'Inde avec mon frère Rohan. Nous avons été invités par le Duc Jean de Bourgogne. Vous le connaissez peut-être ?>>

<<Je n'ai pas encore eu l'occasion de le rencontrer, mais j'espère pouvoir le faire bientôt. Je m'appelle Henry, enchanté de vous rencontrer. Je m'excuse de ne pas avoir répondu directement à vos questions, votre beauté m'a vraiment troublé.>>

Priya a éclaté de rire en me trouvant charmant, puis elle a brusquement arrêté de danser. Elle s'est éloignée de moi pour m'inviter à la suivre et à découvrir quelque chose qui pourrait m'intéresser. J'ai suivi Priya à travers la salle, et elle s'est arrêtée devant moi alors que tout le monde s'approchait d'elle. Soudain, un homme avec un panier en osier est apparu au milieu de la salle et a sorti son instrument de musique, une flûte bansuri, pour faire danser le serpent Najat. Le serpent est sorti de son panier et a commencé à danser en se dandinant de gauche à droite, tandis que des musiciens hindous professionnels ont commencé à jouer de la musique. Priya s'est laissée séduire par ce magnifique spectacle de danse, en dansant au rythme des tam-tams et de la musique traditionnelle hindoue. Les convives, complètement séduits par le spectacle, ont applaudi chaleureusement.

Priya approcha Henry et l'encouragea à la rejoindre. Elle le plaça au centre de la pièce et se mit à danser autour de lui, se frottant à lui. Johan resta au centre, admirant la beauté de Priya : ses longs cheveux noirs tombaient sur ses épaules, elle portait un foulard en soie rouge enveloppant sa tête et une longue robe jaune. Sur son front, une petite marque rouge attirait l'attention.

Séduit par son charme irrésistible, il la saisit en la serrant étroitement contre lui. Soudain, Priya se libéra de son étreinte, le regardant en souriant, puis elle se mit à chanter en dansant autour de lui.

Rohan a invité Anaïs à rejoindre sa sœur Priya, et ils ont commencé à chanter ensemble tout en dansant sur des danses traditionnelles hindoues. Après avoir apprécié ce beau spectacle, les convives ont rendu hommage à la troupe et aux musiciens en applaudissant bruyamment. Tout le monde s'est levé en criant leurs prénoms.

Après la clôture du spectacle, les convives ont commencé à quitter la salle du manoir, alors que certains se préparaient à rentrer chez eux. Johan a adressé des mots émus à Priya et Rohan, leur disant combien il avait apprécié leur performance.

Plus tard, Priya a convié Henry à la rejoindre pour s'installer à l'extérieur, sur une chaise placée dans les jardins du manoir. En douceur, Priya prit la main de Henry, qui la questionna du regard pour savoir s'ils ne devraient pas plutôt aller se promener dans le parc. Pendant ce temps, Rohan et Anaïs s'étaient discrètement éclipsés.

Profitant d'une belle soirée, Priya et Henry se lèvent de leurs chaises et décident d'aller se promener dans le parc. Ils marchent sur un chemin de terre, admirant les massifs de fleurs sauvages qui embaument la douceur de la nuit étoilée. En poursuivant leur balade dans le jardin, ils approchent d'un pont en pierre. Priya se dirige vers la barrière du pont et contemple la rivière, observant les poissons rouges à la lueur de la lune. Doucement, Henry s'approche d'elle, la serrant contre lui et respirant son parfum de jasmin dans ses longs cheveux.

Les mains de Priya se rejoignent aux siennes alors qu'elle pose sa tête sur ses épaules pendant que Henry la serre fort en la retournant. Elle le regarde intensément dans les yeux tout en échangeant des baisers passionnés pendant un long moment sous un ciel étoilé. Henry sent son cœur battre fort, submergé par une montée d'émotions agréables. Il lui sourit largement en lui confessant n'avoir jamais ressenti une telle sensation auparavant. Priya, partageant les mêmes sentiments, place la main de Henry sur sa poitrine, sentant les battements de son cœur perturbés par l'intensité des baisers sensuels et passionnés de Henry.

Pendant que Priya et Henry profitaient d'un moment agréable ensemble, les autres invités du manoir étaient partis, laissant le couple savourer la nuit. De l'autre côté des jardins, un second couple semblait se former. Anaïs et Rohan discutaient, se tenant la main et échangeant des baisers passionnés. Profitant du calme ambiant, ils décidèrent de s'allonger sur l'herbe pour poursuivre leur conversation paisiblement, déjà tournés vers le lendemain matin.

Pendant cette période, au manoir des camélias, le comte Rodrigo a partagé un dîner avec Clémence. Seuls présents dans la demeure, ils ont eu l'opportunité de discuter paisiblement autour d'un délicieux repas à la lueur des chandelles. Profitant de leur moment en tête-à-tête, ils ont évoqué de vieux souvenirs, tandis que Clémence a utilisé ses charmes pour flatter le comte Rodrigo.

Comte Rodrigo

<<Alors ma chère Clémence, comment se porte votre famille en Angleterre et en France.>>

Clémence

<<Cher comte Rodrigo, mes parents ne vont pas très bien ces derniers temps, depuis qu'ils ont appris que je suis moi-même en danger en découvrant que des individus malveillants cherchent à s'emparer de nos terres agricoles. C'est grâce à mon ami Dolores Bianca, qui m'a informé de me rendre chez vous pour discuter des problèmes avec ces brigands concernant vos terres agricoles.>>

Comte Rodrigo

<<Vous avez bien fait de vous rendre ici pour discuter et me tenir informé des menaces proférées par ces individus irrespectueux envers nos terres agricoles. Il est hors de question de rester passifs face à cela. J'ai donc sollicité le soutien de personnes du village pour faire face à cette situation.>>

Clémence, prenant la main du comte Rodrigo, le remercia d'avoir eu l'amabilité de l'accueillir chez lui après sa fuite de son domicile, dans l'espoir de trouver un refuge en attendant que les choses se calment. Le comte Rodrigo, souriant, regarda Clémence fixement et lui proposa une petite promenade après avoir terminé leur repas. Clémence accepta avec enthousiasme, se levant de sa chaise. Le comte Rodrigo se leva à son tour et prit la main de Clémence sous son bras.

Le comte Rodrigo, malgré son âge avancé, était un bel homme. Après avoir perdu sa femme il y a de nombreuses années, il était resté célibataire. Bien qu'il sorte très peu de son manoir, de temps en temps, il rendait visite à ses amis et pratiquait la pêche aux truites au bord de la rivière située à quelques pas de sa demeure.

La demoiselle Clémence était nettement plus jeune que le comte Rodrigo, mais elle appréciait énormément sa compagnie, car ils se connaissaient depuis longtemps. Elle saisissait également l'occasion de lui rendre visite régulièrement, entre l'Angleterre et la France.

En marchant tous les deux dans la cour du manoir le long du chemin qui descendait vers les vignobles, le comte Rodrigo s'arrêta devant un grand sapin entouré d'herbe. Il regarda Clémence, lui faisant comprendre qu'il souhaitait se reposer tranquillement près de cet arbre. Clémence accepta, s'asseyant par terre en veillant à replier sa robe bleu marine pour éviter de la salir. Le comte fit de même, s'asseyant doucement à côté d'elle. Elle glissa sa main dans la sienne, le caressant tendrement.

Soudain, le comte Rodrigo fit un geste de la main en direction de Clémence, plaçant son doigt sur sa bouche pour lui demander, en chuchotant, de regarder en direction de l'arbre. Elle le regarda avec un sourire, se demandant pourquoi il lui demandait de se taire. À ce moment précis, une chouette s'approcha au-dessus de leurs têtes, pénétra directement dans l'arbre et en ressortit pour chanter Son hululement puis se retourna et remarqua aussitôt le comte Rodrigo puis alla se poser sur son épaule en lui faisant un grand hululement.

Le comte Rodrigo observa Clémence et lui révéla qu'il s'agissait de la chouette qu'il avait secourue et apprivoisée lorsqu'elle avait chuté de son nid et s'était fracturé une patte. Clémence resta bouche bée en voyant la chouette témoigner de son affection envers le comte Rodrigo.

Elle le fixa intensément, lui faisant comprendre qu'elle était profondément amoureuse de lui depuis longtemps, et qu'elle avait décidé d'attendre le moment opportun pour lui exprimer ses sentiments.

Le comte Rodrigo regarda Clémence et lui confia sa grande joie d'apprendre cette nouvelle, affirmant que ses sentiments étaient réciproques.

Les deux se fixèrent dans les yeux, partageant des instants intimes sous l'arbre, tandis que la chouette s'envola pour retourner à l'intérieur de son arbre en continuant de chanter sous le ciel étoilé.

Pendant ce laps de temps, Henry, allongé dans l'herbe aux côtés de Priya, lui demanda combien de temps elle envisageait de rester en Angleterre. Priya, souriant légèrement à Henry en le fixant intensément, lui indiqua qu'elle pourrait rester avec lui, n'ayant plus vraiment l'intention de repartir en Inde, et que son frère Rohan et elle souhaitaient s'installer temporairement en Angleterre. Après s'être levé et avoir pris la main de Priya, Henry lui proposa de se rendre chez le comte Rodrigo, ce à quoi elle acquiesça en l'accompagnant pour retrouver son frère Rohan et Anaïs, qui s'étaient discrètement éclipsés. Incapables de les retrouver dans le parc du manoir, Henry et Priya décidèrent de partir, les laissant ainsi profiter de leur temps libre.

En arrivant au manoir, Henry découvre le comte accompagné de Clémence se tenant par la main. Il les regarde, remarque le léger sourire aux lèvres de Clémence. Henry présente Priya au comte Rodrigo et à Clémence, puis les invite à rentrer à l'intérieur du manoir. Il leur annonce qu'il va préparer un délicieux thé pour qu'ils puissent continuer à faire plus ample connaissance.

Alors que Priya partageait son histoire et que tout le monde l'écoutait attentivement, une étrange sensation commença à m'envahir. J'ai senti que je perdais le contrôle de mon corps, une douleur horrible s'installant à l'intérieur de ma tête. J'ai posé mes mains sur ma tête en hurlant, puis soudainement, un grand trou noir m'a aspiré, me faisant tourner vers une lumière blanche. Une fois à l'intérieur de cette lumière étrange, j'ai aperçu une infirmière penchée sur mon corps allongé sur le lit. J'ai eu l'impression de flotter au-dessus de mon corps en m'approchant d'elle, la contournant pour l'observer alors qu'elle s'occupait de moi.

En me rendant compte qu'il ne s'agissait pas de Lucia dans la chambre, j'ai tenté à plusieurs reprises de la toucher en vain. Soudain, elle s'est retournée et m'a fixé intensément, comme si elle percevait une présence. Puis, elle s'est dirigée vers mon corps, a saisi mon bras droit, sorti une seringue de sa poche et a commencé à m'administrer une injection. Progressivement, une chaleur terrible a envahi tout mon corps, créant une sensation épouvantable, et j'ai senti comme si je me repliais sur moi-même. Soudainement privé d'air, je me suis redressé brusquement sur mon lit, luttant pour reprendre ma respiration. Elle m'a tapoté le dos en me recommandant de boire doucement un verre d'eau.

Après avoir fini de boire mon verre, je me suis allongé sur mon lit. Delphine a entamé une conversation en me mentionnant qu'elle s'appelait Delphine et que Lucia était partie voir sa famille pour une longue période. J'ai essayé de comprendre ce qu'elle me disait, mais je n'y arrivais pas, alors j'ai tourné la tête de l'autre côté. Assise sur une chaise, elle m'a pris la main en me rassurant que tout se passerait bien entre nous et elle s'occuperait de moi.

Elle se leva de sa chaise et s'approcha de moi en passant un appareil pour examiner mes yeux tout en effleurant mon front. Après avoir terminé l'examen, elle prit son plateau en acier inoxydable avec les seringues, me dit que si j'avais besoin de quelque chose je n'avais qu'à appuyer sur la sonnette au-dessus de mon lit en me souriant, puis quitta la chambre me laissant seul.

J'essaie d'accepter que je vais avoir du mal à m'en sortir de cette situation, et les informations qu'elle m'avait données sont complètement confuses dans ma tête.

Pendant qu'elle vaquait à ses affaires personnelles, j'ai décidé de me reposer tranquillement en espérant trouver le sommeil. Alors que je m'étais profondément endormie, Delphine

examinait les notes qu'elle avait prises pendant mon absence. Assise à côté de moi, elle observait attentivement chacun de mes gestes et enregistrait les mots que je prononçais parfois pendant mes déplacements corporels.

Alors que je m'enfonçais dans le sommeil et que l'aube pointait à peine, je me suis demandé combien de temps Lucia m'avait enfermé dans cette chambre et quelles étaient ses intentions à mon égard. Ma tête embrouillée par les transitions corporelles m'empêchait de discerner la réalité.

La porte de la chambre s'ouvrit soudainement et c'était Delphine qui fit son apparition en demandant si j'étais bien réveillée. Elle entra avec un plateau de petit-déjeuner, s'approcha de moi et le déposa à côté de moi. En s'asseyant sur une chaise, elle remonta mon lit et m'informa qu'elle allait me faire manger doucement.

Pendant que je savourais un délicieux café et des croissants, elle me regardait discrètement, commençant à sourire tout en prenant ma main.

Tu sembles avoir passé une bonne nuit et avoir bien mangé. Je reviendrai plus tard pour vérifier comment tu te sens. Après ces mots, elle m'a embrassé sur le front avant de partir avec le plateau, quittant la chambre.

Alors que Delphine avait quitté la chambre, je devais me lever, mais cela m'était très difficile. En essayant de poser un pied par terre, puis l'autre, soudain ma tête commença à tourner. Je me suis alors recouché, essayant de reprendre mon souffle et attendant que cela passe.

Quelques jours après, j'ai commencé progressivement à reprendre les choses en main tout en regagnant des forces pour me sentir mieux. J'ai commencé doucement en marchant avec Delphine à mes côtés, qui m'a permis de partager son repas tout en me tenant compagnie. On discutait simplement, parfois elle me regardait dans les yeux en prenant ma main.

Un soir pendant que je m'étais endormie sur le lit elle s'approcha de moi en me disant au creux de mon oreille qu'elle envisageais d'explorer d'autres expériences avec moi puis subitement elle sortit une petite boîte en aluminium elle l'ouvrit doucement et sortit des électrodes qu'elle plaça sur mon front puis elle se branche aussi les deux autres sur son front et metta en fonction sa machine.

Tandis que j'étais endormi soudain une voix féminine m'interpella a l'intérieur de ma tête.

Plongé dans un immense trou noir, je continue de chercher qui pourrait bien m'appeler. Une lumière blanche apparaît, mais la voix familière que j'attendais ne reçoit pas de réponse. Alors que je continue d'avancer, plus je m'approche, plus la lumière semble s'éloigner de moi, me laissant seul dans les ténèbres.

Alors que je sentais quelqu'un me secouer en prononçant mon prénom Henry, j'ouvris difficilement les yeux et me retournai pour apercevoir Delphine à mes côtés, portant son appareil sur son front.

Debout dans mon lit, je lui demandai ce qu'elle faisait. Elle me regarda avec surprise en constatant que je m'étais réveillé très rapidement, puis m'expliqua qu'elle avait lancé une nouvelle expérience avec moi, tout en me demandant si j'avais pu entendre sa voix en moi.

-C'est une excellente nouvelle que tu puisses entendre ce que je dis quand tu dors, Henry. J'aimerais explorer d'autres expériences avec toi.

Henry fixa intensément les yeux de Delphine alors qu'il lui demandait : <<Es-tu sûre de vouloir poursuivre tes investigations sur moi ? Et si les choses tournent mal, que feras-tu à ce moment-là ?>>

<< Henry, je suis convaincu que tout se passera pour le mieux. Tu dois me faire confiance et sache que je serai toujours là pour toi. Laisse-moi concrétiser mes projets professionnels, même si c'est nouveau pour nous deux. Ensemble, nous pourrons réaliser de grandes choses.>>Je me suis allongé à nouveau en me questionnant sur la possibilité d'avoir un réel choix, étant donné que j'étais retenu captif depuis plusieurs semaines. Après avoir saisi ses attentes, j'ai opté pour la poursuite de ma confiance en elle, tout en cherchant à en apprendre davantage sur ses projets à mon égard.

Chaque mois, notre relation devenait de plus en plus complexe. J'apprenais de plus en plus sur ses goûts en matière de vêtements, et son attirance pour moi semblait grandir de manière exponentielle. Il arrivait parfois que l'on passe des nuits ensemble pour affronter les moments difficiles.

Un jour, elle m'a surpris en me proposant une expérience inédite : elle a suggéré que l'on puisse se retrouver ensemble dans nos rêves, et qu'elle me suivrait où je le souhaiterais.

Je lui exprimais que c'était une situation très dangereuse. À chaque fois que je reprenais conscience de mon propre corps, j'avais du mal à respirer et à récupérer. Cependant, elle ne tenait pas compte de mes avertissements. Pour elle, il était essentiel qu'elle puisse observer ce que je voyais et ressentir toutes les émotions que je vivais, malgré mes efforts pour rester en vie.

Un soir, elle est venue me rendre visite. En entrant dans la chambre, je l'ai observée et j'ai remarqué une grande boîte en aluminium. Elle s'est assise en face de moi, a sorti son matériel, m'a installé les électrodes, et a commencé délicatement à m'administrer un produit pour me détendre. Pendant ce temps, elle a fait exactement la même chose pour elle, en s'allongeant à côté de moi, en se préparant aussi avec les électrodes, puis en m'embrassant longuement. Soudain, mon corps a commencé doucement à se tendre, m'envoyant dans un trou noir qui semblait tout absorber, emportant Delphine avec moi, sentant sa main dans la mienne et en regardant son visage.

Nos corps ont commencé à tourbillonner lentement, puis je l'ai serrée contre moi. Le tourbillonnement s'est accéléré de plus en plus, jusqu'à ce que soudain règne un silence total...

- Salut ! As-tu bien dormi ? On doit se rendre à l'arène, tout est prêt pour le combat qui nous attend.

- Pardon ? Quel combat ? Où suis-je d'ailleurs ?

- Apparemment, tu as un peu trop bu hier soir, mon cher Henry. Nous sommes attendus par la reine des pharaons, tu ne t'en souviens plus ?

En me regardant, j'ai réalisé que j'étais vêtu d'une tunique blanche ornée de beaux motifs et de sandales. Soudain, un homme en toge romaine est apparu dans la prison où je me trouvais, ne comprenant pas du tout ce qui m'arrivait.

Il s'approcha de moi en me prévenant que je devais assumer les conséquences néfastes qui m'avaient conduit ici. Il m'a ensuite demandé de me dépêcher et de me préparer à recevoir la punition que nous méritons tous les deux. Alors qu'il nous emmenait vers l'arène, je cherchais désespérément un moyen de m'échapper de cette situation délicate. Soudainement, la porte s'est ouverte lentement, me poussant à avancer sans que je comprenne pourquoi. En pénétrant dans cette vaste arène, des milliers de personnes étaient assises dans les gradins, criant mon nom et souhaitant la mort à mon compagnon et à moi-même.

Soudain, une musique de trompette retentit, annonçant l'entrée d'une femme vêtue à la romaine et d'un homme assis à ses côtés. La femme se leva et prit la parole, captivant l'attention de l'auditoire.

"Cher peuple de Rome, voici devant vous le fameux Henry, envoyé par nos ennemis pour détruire notre cité et prendre le pouvoir. À ses côtés se trouvent ses complices et amis Darius, jugés coupables de mauvais présages. En guise de punition, nous les condamnons à périr dans l'arène. Que les hostilités débutent."

doucement, laissant entrer deux hommes vêtus en tenue de gladiateurs. En prenant le glaive posé sur le sol, je compris que je devais commencer à combattre mes ennemis. J'ai laissé approcher le premier gladiateur, me retrouvant face à lui et lui assénant quelques coups de glaive tout en le faisant tourner sur lui-même. Pendant ce temps, Darius a lourdement entamé son combat en frappant violemment son adversaire, le faisant reculer. Alors que j'essayais de m'extirper de cette situation, l'ennemi m'a frappé de toute sa force. J'ai réussi à l'esquiver jusqu'à atteindre son corps qui est tombé au sol.

Darius a sévèrement châtié son adversaire en ne lui laissant entièrement aucune chance il lui enfonça son épée à plusieurs reprises jusqu'à ce qu'il secroula sur le sol.

Alors que j'observais mon environnement pour essayer de comprendre la situation, j'ai soudain entendu une voix de femme venant de l'intérieur de l'arène m'interpeller en criant mon prénom "Henry". Surprise, je me suis retournée pour voir Delphine qui me regardait en pleurant.

À peine me suis-je retournée qu'un glaive a failli me toucher au-dessus de la tête, frôlant légèrement mon visage. En me retournant, j'ai vu un chariot avec de magnifiques chevaux qui fonçaient vers moi sans montrer d'intention de s'arrêter. Prête à plonger au sol pour éviter l'attaque, mon ami Darius est intervenu en montant à l'arrière du chariot et en portant plusieurs coups de glaive à son conducteur.

Voyant Darius en difficulté, je me suis précipitée sur le chariot pour lui venir en aide. Malgré les tentatives du conducteur pour se débarrasser de moi, j'ai réussi à enfoncer mon glaive dans sa direction, tandis que Darius l'a frappé à la tête. Finalement, le conducteur a lâché prise et s'est écroulé subitement au sol.

Après avoir terminé notre combat loyal et robuste, la Reine des pharaons nous permit de rejoindre nos compagnons en nous laissant la vie sauve, alors que la colère du peuple devenait imprévisible, sachant qu'elle nous avait rendu notre liberté.

En regagnant mes quartiers, un centurion m'aborda pour me dire qu'une personne souhaitait me rencontrer. En sortant de ma cellule, j'aperçus Delphine vêtue d'une élégante tenue

romaine. Elle vint vers moi, me prit dans ses bras, m'embrassa et me sourit en me voyant vivant, me disant : \"Oh Henry, j'ai eu tellement peur pour toi. Je ne pouvais imaginer ce que tu devais endurer. Même si ce n'est pas notre époque, c'est une expérience vraiment étrange.\"

Je lui propose de me suivre en lui expliquant l'importance d'être extrêmement prudent, car on m'a accusé de comploter contre le pouvoir de Rome et je suis perdu quant à la situation actuelle. Il est donc nécessaire que nous nous éloignons d'ici. Après mes adieux à Darius et mes remerciements pour m'avoir sauvé la vie, je le mets en garde sur la nécessité d'être vigilant s'il décide de rester à Rome, en lui serrant la main avec force. Nous partons ensuite avec nos chevaux.

Alors que nous quittons précipitamment Rome, Delphine et moi devons trouver un nouvel endroit pour passer la nuit sans attirer l'attention. Après avoir traversé la ville, nous continuons notre voyage en direction d'autres cités. En arrivant devant une auberge, je remarque la présence d'un petit groupe de soldats romains attablés.

Pendant que nous nous installions à l'auberge, j'ai demandé à Delphine de s'asseoir à la table du fond et de mettre sa capuche. Elle s'est confortablement installée sur un vieux tabouret pendant que je me dirigeais vers l'aubergiste au comptoir pour demander une carafe de vin rouge et savoir s'il restait une chambre disponible pour la nuit. L'aubergiste m'a regardé en haussant les épaules avant de me dire que toutes les chambres étaient prises par des soldats installés à une autre table.

Je pris ma carafe de vin rouge pour m'installer à ma table, mais l'un des soldats romains se leva brusquement et renversa ma carafe qui se brisa au sol. Il me regarda d'un air hautain et me lança : \"Toi là, misérable, tu es incapable de regarder où tu vas !\" en se mettant à hurler contre moi. Ses complices installés à table se mirent à rire et lui conseillèrent de me donner une leçon.

Le soldat romain posa sa main sur mon épaule gauche, mais je saisis rapidement son bras droit et lui tournai en lui disant qu'il commettait une grave erreur en s'en prenant à moi. Ses complices se levèrent précipitamment, saisissant leurs épées. L'un d'eux me reconnut à ma tenue romaine et les arrêta en disant :

\"Arrêtez, soldats, c'est Henry, il a combattu dans l'arène et a été libéré. Laissons-le pour le moment, nous aurons l'occasion de nous en débarrasser plus tard. Reprenons là où nous en étions.\"

L'aubergiste a insisté pour que je puisse prendre une autre carafe de vin rouge, me demandant d'aller m'installer à ma table, assurant qu'il viendrait lui-même me servir. Pendant que Delphine et moi buvions notre vin, nous sommes restés sur nos gardes alors que les soldats romains avaient fini de boire et étaient sur le point de monter dans leurs chambres en s'agrippant à l'aubergiste.

Après avoir laissé un pourboire sur le comptoir de l'aubergiste, j'ai décidé de quitter les lieux. En remontant sur nos chevaux, nous nous sommes dirigés vers d'autres directions, à la recherche d'un autre refuge pour la nuit. En empruntant des chemins sinueux, j'ai pris mon épée, prêt à intervenir en cas de danger, sachant que des brigands prenaient plaisir à attaquer les voyageurs.

Alors que la nuit tombait lentement, épuisé par notre voyage, je décidai de faire une pause à l'entrée d'un petit village, me dirigeant vers une maison à peine éclairée par une lampe à huile. Frappant lourdement à la porte, une vieille dame l'ouvrit, se demandant qui pouvait lui rendre visite à une telle heure. En apercevant mon uniforme romain, elle me salua en souriant et me demanda ce que je désirais. Je lui expliquai poliment que nous cherchions un endroit où passer la nuit, moi et ma compagne, et lui demandai s'il était possible de rester chez elle ou dans une étable. Après nous avoir observés brièvement, elle ouvrit grand la porte et nous invita à rentrer.

Après s'être retournée, elle nous a demandé si nous avions déjà dîné, à peine avais-je eu le temps de répondre qu'elle nous a installés à sa table et nous a proposé une soupe ainsi qu'une carafe de vin et d'eau. Pendant que nous mangions, elle avait préparé une paillasse dans sa bergerie. Delphine s'est rapprochée de Henry, tous les deux allongés sur la paillasse entourés de brebis et de chèvres, s'endormant profondément en se serrant fortement l'un contre l'autre.

Pendant la nuit, un groupe d'hommes armés vêtus en tenue romaine a traversé la ville à cheval, tandis que certains avançaient à pied en inspectant chaque recoin. Leurs montures faisaient résonner le sol avec le bruit des sabots, et les pas des soldats résonnaient dans tout le village.

Soudain, un énorme orage éclata à travers le ciel, lançant son grondement. Tout à coup, une pluie battante tomba sur le village, accompagnée d'énormes éclairs qui éclairaient la bergerie. Henry se réveilla brusquement, sursautant, se demandant où il était et s'il avait fait un cauchemar. En voyant Delphine allongée à ses côtés, il comprit qu'il n'avait pas changé d'époque, en remarquant sa tenue romaine. Puis, se tournant vers les chèvres et les brebis, il constata qu'elles étaient perturbées par quelque chose.

Henry s'approcha prudemment d'une petite lucarne. En regardant dehors, il aperçut un groupe de soldats romains qui terminaient de traverser la ville. Soudain, un bruit de tonnerre éclata avec un énorme éclair, le faisant sursauter et tomber en arrière. Soudain, Delphine se réveilla en sursaut, se demandant quel bruit Henry avait pu faire en tombant sur le sol.

Henry se tourna vers Delphine et la regarda intensément pour la rassurer, en lui expliquant que ce qu'il avait vu n'était pas grave et qu'il ne souhaitait pas lui faire peur. Il lui expliqua avoir aperçu une troupe de soldats romains traversant la ville, probablement à la recherche de quelqu'un.

Il s'approcha d'elle en s'asseyant à ses côtés en la serrant fortement contre lui puis en lui disant qu'il fallait attendre que la pluie cesse tout en attendant un autre coup de tonnerre qui résonnerait au-dessus de la bergerie.

Delphine se recoucha en tenant Henry bien serré contre elle, et ils s'endormirent paisiblement jusqu'au petit matin.

Henry et Delphine le départ de Rome

Après une nuit agitée due à l'orage, l'aube commençait doucement à se lever, laissant filtrer un léger rayon de soleil à l'intérieur de la bergerie, illuminant ainsi Henry et Delphine qui dormaient paisiblement.

Alors que la vieille dame préparait un repas pour eux avant leur départ, elle se rendit à la bergerie pour les réveiller. De retour, elle leur annonça avoir été interrogée par des soldats romains à la recherche d'un certain Henry. Elle affirma ne rien savoir à ce sujet, n'ayant vu personne depuis un moment. Reconnaissants de sa gentillesse, ils la remercièrent et emportèrent des provisions avant de repartir sur leurs montures.

Pendant leur promenade, Henry et Delphine rencontraient des paysans en train de faucher leurs champs de blé et de lavande. Dans certains villages, des habitants les accueillirent chaleureusement. À l'entrée d'une grande ville, ils décidèrent de faire une pause et furent accueillis par des habitants hospitaliers. En quittant la ville, ils repérèrent une ferme qui semblait abandonnée et décidèrent d'aller vérifier s'il y avait quelqu'un vivant là-bas. Henry frappa à la porte d'entrée et, n'ayant pas de réponse immédiate, fit le tour de la ferme. Il aperçut un vieil homme en train de traire une chèvre et, bien qu'un peu sourd, lui demanda s'ils pouvaient être hébergés, lui et sa femme.

L'homme accueillit son invité chaleureusement, l'invitant à rester la nuit, voire davantage, appréciant d'avoir de la compagnie après le décès de sa femme. Henry et Delphine s'installèrent confortablement à la ferme et restèrent plusieurs jours, aidant aux tâches quotidiennes. Parfois, ils se rendaient au marché de la ville, prenant soin de ne pas se faire reconnaître, tout en restant vigilants face aux patrouilles romaines qui passaient dans le coin.

Pendant que Delphine cuisinait pour préparer les repas de midi et du soir, Henry assistait Arthur à l'intérieur de la bergerie en emmenant les chèvres et les moutons prêtres en haut des montagnes. Ils profitaient de la belle vue qui dominait la ville. Un jour, alors qu'il se reposait sur un vieux rocher, un prédateur s'approcha doucement en tournant autour du troupeau. Pendant qu'il était profondément endormi, un cri d'animal le réveilla brusquement. Se levant rapidement, il aperçut un loup qui tournait autour de son troupeau en essayant d'attaquer l'une de ses chèvres.

Henry saisit son bâton de berger dans l'espoir de dissuader l'animal qui refusait de capituler en encerclant le troupeau avec détermination. Ne voulant pas céder, Henry se résolut à avancer vers lui en le défiant, tout en le frappant violemment sur le flanc et le dos jusqu'à ce qu'il s'en aille en hurlant de douleur. Malgré que le loup s'était enfui le danger restait permanent tout en continuant à rester sur ses gardes Henry décida de rester vigilant.

Alors que le printemps se déployait dans toute sa splendeur avec la floraison des fleurs sauvages, Henry savourait pleinement ces bons moments en partageant un repas aux côtés de Delphine, qui dormait paisiblement à ses côtés pendant qu'il surveillait le troupeau. Delphine se rapprochait de plus en plus de Henry, écoutant son cœur, et une idylle commençait doucement à naître entre eux.
proie.

Un jour d'été, alors que la chaleur devenait insupportable et que Henry surveillait son troupeau, Delphine décida d'aller se rafraîchir à la rivière en trempant ses pieds. Pendant ce temps, Henry était assis sur un rocher, observant Delphine depuis le bas de la colline, pensant qu'elle était seule dans l'eau.

Soudain, un danger imminent s'approcha lentement d'elle, se faufilant dans l'herbe, attendant le moment opportun pour agir. Approchant discrètement de la rivière, il était prêt à attaquer pour satisfaire sa faim.

peine la tête émergeant, le regard agressif, l'animal guettait le bon moment, alors que Delphine se détendait en trempant ses pieds. Aveugle au danger imminent, elle se retourna soudainement, comme poussée par une intuition, pour découvrir la présence menaçante de l'animal. Reculant prudemment dans l'eau, elle lui fit face, puis, prise de panique, elle lança un appel à l'aide tout en reculant.

Entendant les cris de détresse de Delphine, Henry se leva précipitamment de son rocher, saisit son épée et son bâton de berger, et se précipita vers elle.

L'animal s'engagea alors dans l'eau pour attaquer Delphine, offrant ainsi à Henry l'opportunité d'intervenir. D'un geste rapide, il s'avança dans la rivière et frappa violemment le loup, le prenant par surprise. Malgré les tentatives du loup pour le mordre, Henry riposta avec détermination, le frappant plusieurs fois sur le flanc et sur la tête, jusqu'à ce que l'animal soit emporté par le courant, fuyant dans les eaux tumultueuses.

Delphine émerge de l'eau et s'agenouille sur l'herbe en tremblant de tout son corps, se mettant à sangloter tout en remerciant Henry de lui avoir sauvé la vie. Henry prend délicatement Delphine dans ses bras, lui assurant qu'il sera toujours là pour elle.

Delphine

\ "Tu ne peux imaginer combien je regrette tout le mal que Lucia t'a fait subir avec ses expériences. Maintenant, je réalise ce que tu as enduré. J'espère sincèrement que tu pourras me pardonner. Mon amour pour toi sera éternel, je t'en supplie de le croire.\ "

Henry regarde Delphine profondément dans les yeux, la rassurant en lui disant que ses sentiments sont partagés et qu'il fera tout pour les préserver. Malgré le choc, ils se serrent l'un contre l'autre et décident de gravir la colline pour rejoindre le troupeau qui les attend au sommet.

Après avoir terminé de travailler à garder le troupeau ils descendirent de la montagne en rentrant à l'intérieur de la bergerie pendant que Arthur s'occupa à l'intérieur de la bergerie en prenant soin de traire ses chèvres.

Après avoir terminé leur travail tout le monde était installé dans la pièce en mangeant une soupe au légumes préparés dans une olla (une cocotte)

Au feu de bois.

Alors que les saisons précédentes voyaient arriver de nouvelles naissances, de petits agneaux pointaient le bout de leur nez. Henry et Delphine en profitaient pour les élever avant de les emmener au marché de la ville pour les vendre. Une fois leur repas terminé, Henry et Delphine se nettoyaient avant de se coucher sur leur paillasse dans la bergerie.

Puis, l'hiver s'installa soudainement dans la ville, le temps se durcit laissant place à un hiver très long et rigoureux. Ne pouvant plus sortir dehors, ils s'habillèrent chaudement avec les manteaux de mouton achetés au marché.

Près du feu crépitant, ils appréciaient sa chaleur tout en se serrant l'un contre l'autre, échangeant des moments intimes en se retrouvant seuls dans la bergerie.

Soudain, un profond silence envahit la maison, près du feu où Arthur se tenait. Malgré son grand âge, il tomba soudainement malade, malgré les soins des hommes, son heure était venue. Henry se tenait à ses côtés, lui tendant la main, pendant que Delphine essayait de faire baisser sa température. Malheureusement, ses connaissances étaient insuffisantes pour l'aider à combattre la maladie qui s'aggravait. Une nuit de décembre, Arthur s'éteignit tristement, laissant derrière lui Henry et Delphine.

Après avoir enterré Arthur, Henry et Delphine décident de rester à la ferme en attendant l'arrivée des beaux jours. Ils restent seuls, se consacrant à leurs activités respectives, mais profitent pleinement de leur temps ensemble malgré la douleur de la perte d'Arthur. Ils doivent désormais apprendre à construire une relation solide et durable.

Les beaux jours sont enfin là, après un hiver rigoureux, le printemps semblait sur le point d'arriver et de s'installer dans la ville. Pendant que Henry s'occupait de traire les chèvres à l'intérieur de la bergerie, Delphine vaquait aux préparatifs du déjeuner dans la maison. Soudain, on toqua trois fois à la porte d'entrée. Surpris par cet événement inattendu en cette heure matinale, elle se demandait qui pouvait bien venir. S'approchant de la porte, elle l'ouvrit pour découvrir que c'étaient les Romains, présents à l'auberge où Henry avait été victime d'une altercation. Prise de court, elle recula doucement en essayant de refermer la porte. Malgré tous ses efforts, l'un des individus posa son pied pour l'en empêcher, et elle se retrouva incapable de la fermer.

Les quatre hommes ont fait entrer Delphine à l'intérieur de la maison en la poussant et en s'agrippant à la table. L'un des soldats l'a alors saisie à la gorge, sortant un couteau et la menaçant pour savoir si elle était seule dans cette bergerie. Elle les a regardés et leur a demandé : \"Oui, je suis toute seule, mais que me voulez-vous ?\" L'homme lui a répondu : \"Es-tu sûre de ce que tu nous dis ? N' essaies pas de nous berner.\"

Delphine secoua la tête, essayant de se débarrasser de l'homme qui la serrait toujours au cou de ses deux mains. Soudain, l'un des opportunistes remarqua deux couverts posés sur la table en bois. Il se retourna brusquement, fixa les yeux de Delphine et lui dit méchamment qu'il manquait trois autres couverts, car ils allaient partager ensemble le délicieux repas qu'elle venait de préparer.

L'homme qui la tenait par le cou la relâcha immédiatement et lui demanda d'aller placer les couverts et les assiettes en bois sur la table. Elle obéit aux ordres tout en apportant la soupe qu'elle déposa sur la table avec du vin rouge pour le rafraîchir, puis elle prit place à côté de lui.

Pendant ce temps, Henry, occupé à traire les chèvres, ignorait ce qui se déroulait à l'intérieur de la maison. À la fin de sa tâche, il quitta la bergerie et se dirigea directement vers la maison. En franchissant la porte, il fut surpris de voir les soldats romains se lever précipitamment pour saisir leurs armes, dégainant leurs épées.

Henry, se saisissant de son bâton, se mit à frapper un des hommes qui se précipitait vers lui, ne lui laissant pas le temps de riposter. L'homme reçut un coup au ventre, se pencha en avant, puis tenta de se relever. Henry en profita pour lui asséner plusieurs coups sur la tête avec son bâton, le faisant chuter lourdement au sol.

Pendant que les autres hommes se regroupaient pour l'encercler, Henry brandit son glaive et adopta une position défensive alors que les hommes avançaient vers lui. Soudain, Delphine prit son courage à deux mains en saisissant la marmite de soupe sur la table et la projeta sur le visage de l'un des assaillants, qui se mit à hurler de douleur en se tenant le visage, incapable de voir.

Pendant ce moment-là, Henry avançait en essayant de se frayer un chemin, en montant sur la table et en attrapant un tabouret pour éviter les coups d'épée. Soudain, un des hommes tomba en arrière, transpercé par une épée dans le dos. Delphine venait de tuer un homme pour la première fois et, en regardant son épée rouge de sang, elle la laissa tomber au sol.

Pendant que Henry continuait d'avancer vers son adversaire, il lui asséna plusieurs coups d'épée que l'homme esquiva d'abord, avant que l'épée de Henry ne commence à frapper sans relâche, finissant par atteindre sa cible. Le soldat romain bascula en arrière, incapable d'éviter le coup mortel de l'épée de Henry.

Après avoir achevé leur infiltration parmi les soldats romains, Delphine se précipita littéralement dans les bras de Henry, qui la réconforta en la remerciant de lui avoir sauvé la vie. Ne pouvant rester plus longtemps dans cette maison sachant qu'ils étaient en danger, ils devaient absolument prendre la fuite rapidement. Ils prirent avec eux quelques effets personnels et des provisions, chevauchant leurs montures pour dire au revoir à la bergerie. Ils laissèrent les chèvres et les moutons derrière eux, incapables de les emmener, et décidèrent de les confier à un autre paysan qui vivait au sommet de la colline.

Ils ont choisi de suivre la rivière à cheval, en passant par certains villages où ils ont passé la nuit en se dissimulant dans les bois pour éviter d'être repérés. Une nuit, sous la pleine lune qui éclairait leur chemin, ils ont décidé de s'arrêter près d'un campement de paysans auprès d'un grand feu. Se joignant à la festivité qui les a attirés, ils ont demandé l'hospitalité et la permission de passer la nuit en leur compagnie.

Ils ont accepté de les accueillir sans poser la moindre question. Delphine et Henry se mêlaient à la foule, profitant pleinement de la soirée en leur compagnie, partageant un repas devant un grand feu de bois dont les braises crépitaient jusqu'au petit matin. Après avoir festoyé et bien bu, ils s'endormaient paisiblement dans l'herbe, s'enlaçant jusqu'au petit matin.

L'aube se leva lentement alors que les braises de bois finissaient de se consumer, laissant échapper de la fumée. Henry et Delphine dormaient paisiblement, enlacés l'un contre l'autre, insouciants du danger imminent qui les guettait. Des soldats romains, en éclaireurs, étaient venus pour débusquer tout ennemi sur leur chemin. Ils s'enfoncèrent doucement dans la forêt, tenant fermement leurs épées.

Approchant lentement du campement, le capitaine Romain Ramiral remarqua que tous les occupants étaient profondément endormis, plongeant la forêt dans un silence total. Soudain, il brandit son épée et lança le signal d'attaque. Les paysans ne trouvent aucun répit face à l'attaque soudaine qui les prend au dépourvu ; certains d'entre eux s'enfuient précipitamment tandis que d'autres périssent en tentant de se défendre. Ignorant les cris de panique qui les entourent, Henry attrape son épée et ordonne à Delphine de les rejoindre à toute vitesse pour suivre les autres paysans se réfugiant dans le village.

Tandis que le capitaine Romain Ramiral prenait un malin plaisir à tuer certains paysans, Henry s'interposa en lui donnant des coups d'épée.

Le capitaine engagea le combat en frappant lourdement sur Henry qui recula en essayant d'éviter plusieurs coups d'épée.

Il se retourna et frappa aussi fort qu'il pouvait sur l'épée du capitaine Ramiral qui faisait des étincelles puis subitement Henry donna un violent coup sur le bras gauche du capitaine Ramiral qui faisait tomber son épée sur le sol au moment où Henry leva son épée pour tuer le Ramiral il pris un énorme coup sur la tête tenant à peine debout il s'effondra sur le sol laissant tomber son épée par terre.

Le soldat romain, qui avait assommé Henry, a aidé son capitaine Ramiral à se relever, alors que ce dernier avait l'intention de tuer Henry de ses propres mains. Ne pouvant pas utiliser son bras, il a décidé de faire prisonnier Henry et de l'emmener sur un cheval. Pendant ce temps, les autres Romains sont partis au village pour y mettre le feu.

Delphine se joignit aux autres paysans qui s'étaient réfugiés chez eux, laissant derrière eux des dizaines de morts aux mains des Romains. L'arrivée des Romains au village causa beaucoup de dégâts : ils brûlèrent les fermes et firent quelques prisonniers pour les ramener à leurs campements.

Delphine et les habitants du village venaient d'être faits prisonniers, tandis qu'Henry était attaché solidement à un cheval. Les soldats romains reprirent la route en direction de leur campement, continuant à cheval. En chemin, ils croisèrent des troupes romaines qui avaient combattu sur le front.

La troupe du capitaine Ramiral rentra dans un grand bois, longeant une rivière. Arrivant dans leur campement, des hommes surveillaient les tentes installées les unes à côté des autres, abritant une trentaine d'hommes lourdement armés.

Soudain, un des hommes romains est sorti d'une grande tente accompagné de deux autres hommes qui attendaient la visite des hommes du capitaine Ramiral. Ce dernier est descendu de son cheval en se tenant le bras, tout en saluant poliment. L'homme l'a regardé fixement, lui demandant ce qu'il s'était passé.

<<Mon général, nous avons combattu des paysans et avons pu prendre quelques prisonniers, mais celui-ci est coriace. Il m'a donné du fil à retordre.>>

<<Oui, je vois ça. Mais vous avez reçu un mauvais coup à votre bras. Vous devriez aller voir le médecin, il s'occupera de vous, capitaine Ramiral.>>

<<A vos ordres, général Romero.>>

Pendant ce temps, le général Romeo a décidé de faire entrer les prisonniers dans une grande tente, accompagnés des gardes, en leur donnant pour consigne de surveiller en son absence. Henry a été allongé à l'intérieur de la tente en attendant de reprendre connaissance. Delphine s'est précipitée vers lui, lui demandant de l'eau alors qu'elle lui en passait sur le visage et le secouait légèrement.

Peu à peu, Henry revenait à lui en se frottant la tête et en sentant une petite bosse sur son crâne. Alors qu'il tentait de se lever, il fut aidé pour s'asseoir sur un tabouret en bois.

<<Dis-moi Delphine, que s'est-il passé et où sommes-nous ?>> demanda Henry.

<<Henry, nous n'avons pas réussi à nous échapper, ils ont décidé de nous garder prisonniers,>> répondit Delphine.

Henry curieux, ouvrit l'entrée de la tente pour voir ce qui se passait à l'extérieur. Un garde s'approcha immédiatement, pointa sa lance et lui ordonna de ne pas sortir. La nuit tombant sur le village, les soldats romains se préparèrent en empilant des tas de bois qu'ils allumèrent ensuite avec des torches, faisant briller tout le campement.

Alors que la plupart des personnes dormaient paisiblement, le lever du jour annonçait une journée ensoleillée. Certains soldats romains se levaient tranquillement, prenant le temps de se restaurer et de se laver dans la rivière. Pendant que certains soldats dormaient profondément, d'autres se relayaient pour monter la garde.

Pendant ce temps, Henry était incapable de trouver le sommeil, réfléchissant toute la nuit à une évasion du campement. Se levant silencieusement de sa couchette, il réveilla Delphine et lui expliqua son plan. Se déplaçant avec précaution de l'autre côté de la tente, il aperçut discrètement un soldat romain en train de changer ses sandales.

Sans tarder, Henry saisit rapidement le soldat par le cou et le serra fermement entre ses bras jusqu'à ce qu'il entende un craquement. Ensuite, il traîne le soldat sous la tente. Voyant que les prisonniers étaient réveillés, il demanda à Delphine de les accompagner dans la forêt. Pendant ce temps, Henry s'approcha discrètement de l'autre soldat, qui se tenait debout dos tourné. Il lui tapota l'épaule et l'homme se retourna brusquement, pointant sa lance en direction de Henry.

Le soldat

<<Tu me veux encore quelque chose ? Je ne t'avais pas demandé de rester sous ta tente.>>

Henry fixa intensément son interlocuteur tout en lui portant un violent coup d'épée à l'estomac. Il l'attrapa et le plaça à l'intérieur de la tente, puis le soldat romain s'effondra soudainement au sol en gémissant. Henry l'acheva d'un coup d'épée sur le crâne avant de partir rejoindre Delphine à travers les bois.

Après avoir quitté le campement des Romains sans attirer l'attention, Henry s'enfonça dans le bois pour retrouver Delphine et les autres paysans qui l'attendaient avec impatience. En apercevant Henry, Delphine se rua dans ses bras, l'embrassant tendrement, et lui demanda si tout s'était bien passé. Henry la regarda et lui dit : <<Delphine, nous ne pouvons pas rester ici. Dépêchons-nous de partir pour trouver un endroit sûr avant que les Romains ne découvrent notre fuite. Suivons la rivière.>>

Pendant que Henry, Delphine et les autres paysans avançaient dans les bois, ils marchèrent jusqu'à arriver à la rivière qui longeait un sentier. Pendant ce temps, le camp romain commençait à s'animer et les soldats étaient réveillés en attendant l'arrivée de leur général Romero pour inspecter les troupes. Il sortit de sa tente accompagné de son bras droit Hyperius, puis, se tenant debout près de ses hommes, il prit place sur un fauteuil installé à l'entrée de sa tente. Confortablement installé, il demanda à ce qu'on lui amène le prisonnier Henry et qu'on le présente à ses pieds.

Quatre hommes sortirent de leurs rangs pour se diriger vers les prisonniers et arrivèrent rapidement devant la tente. Ne trouvant aucun garde à l'entrée, ils décidèrent d'entrer. À l'intérieur de la tente, ils découvrirent leurs amis étendus sur le sol. En s'approchant d'eux, ils constatèrent qu'ils étaient décédés.

Ils ont rapidement pris la décision d'informer le général Romero de la tragique nouvelle des meurtres de leurs camarades et de l'évasion de tous les prisonniers. Le général Romero s'est levé brusquement, renversant son fauteuil, manifestant sa colère et ordonnant à ses soldats de partir à leur recherche et de ne laisser aucun survivant.